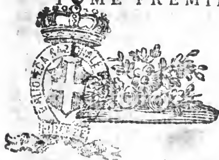


ŒUVRES
COMPLETTES
DE GESSNER,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & corrigée avec le plus grand ſoin.

TOME PREMIER.



A ORLÉANS,

Chez ROUZEAU-MONTAUT, Imprimeur du Roi, de l'Evêché, &c.

M. DCC. LXXXIII.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

RISQUER un Poëme après n'avoir donné que des Paſtorales, c'eſt une entrepriſe bien haſardeuſe. J'ai cru pourtant que l'un n'excluoit pas néceſſairement l'autre, & qu'après avoir chanté ſur un ton ſimple, il étoit au moins permis d'eſſayer ſi l'on ne pourroit pas s'élever à un plus ſublime. Il me ſemble qu'un Auteur devroit toujours avoir cette curioſité. On borne trop les talens. Parce qu'un jeune Poëte en aura marqué dans un genre, on veut l'y concentrer; comme ſi d'y avoir réuſſi faiſoit preuve qu'il n'eût de verve & d'aptitude que pour ce genre

ſeul ; tandis que ſouvent c'eſt moins la trempe de ſon génie qui l'y a déterminé, que des circonſtances accidentelles, où le haſard a eu plus de part que le choix. Je ne dis pas qu'on doive lui ſavoir gré d'avoir pris un vol plus haut ; mais j'aſſure qu'il eſt payé comptant des peines de ſon entrepriſe, par le plaiſir d'avoir mis à fin un ouvrage de plus longue haleine. Promener ſa penſée ſur une grande variété de faits, remonter juſqu'aux premiers principes des actions pour en démêler les motifs, ſoutenir les caracteres de tous les perſonnages, &, par une ſuite d'événemens bien liés, les faire atteindre à leur but, c'eſt une occupation dont rien ne peut égaler les charmes. Le Poëte fouille dans la nature entiere, où il trouve,

foit parmi les êtres exiftans, foit parmi les poffibles, une multitude infinie d'images dont il orne artiftement fon objet chéri. Les mouvemens délicieux dont fon ame eft émue en réveillent l'activité, qui, fans ces puiffans mobiles, feroit peut-être toujours reftée dans l'inertie.

Quelques-uns diront peut-être: « N'aurons-nous donc plus à la » fin que des poëmes ou des tra» gédies? » Mais qu'ils fe raffurent. J'ai obfervé que ce genre de travail flattoit beaucoup plus un Auteur, par la diverfité, l'affemblage & la grandeur des matériaux qu'il emploie, que ne feroit un ouvrage moins confidérable : je pourrois même étendre le charme jufqu'au lecteur, & fuppofer qu'il le partage avec le Poëte. Mais, quoiqu'il en foit,

il ne ſe trouvera toujours qu'un petit nombre d'Ecrivains qui aient aſſez de loiſir & de courage pour embraſſer & ſuivre conſtamment un plan étendu. La plupart en ſeront détournés par des occupations d'une nature différente ; d'autres, faute de réſolution, quitteront ces routes eſcarpées, pour ſe livrer aux douces inſpirations d'une Muſe plus acceſſible. Ainſi rien ne nous empêche d'eſpérer toujours des chefs-d'œuvres dans tous les genres de poéſie : car je n'entends en dépriſer aucun ; & lorſque je ſouhaite que nous ayons pluſieurs Homeres, je n'en ſuis pas moins, avec tout l'univers, l'admirateur d'Eſope & d'Anacréon.

Quelques-uns s'étonnent, d'autres ſe ſcandaliſent de ce que j'ai fait choix d'un événement tiré

des livres ſaints. A ceux-là je réponds que, fait pour fait, un événement tiré de la Bible en vaut bien un qu'auroit fourni la Mythologie; & qu'il a en outre l'avantage d'être plus intéreſſant pour des Chrétiens qui reſpectent les ſaintes écritures. Quant à ceux qui s'en ſcandaliſent, ce ſont ſans doute des gens de l'autre ſiecle, qui peu familiariſés avec la nouvelle-poéſie allemande, dont ils ne jugent que par les rapſodies informes de l'ancienne, croient que la dignité de la Religion eſt dégradée par les vers. Ils ſeroient excuſables de le croire, ſi les vers qu'on fait à préſent étoient du ton de ceux qu'on faiſoit au temps de nos peres. Les Poëtes d'alors, ſi l'on en excepte un très-petit nombre, n'étoient que des plaiſans à ga-

ges, faits pour amuſer la noble Nation Allemande. Répondons à ces cenſeurs prévenus (car pour ceux qui après avoir lu ceux de nos poëmes dont les ſujets tirés de la Bible étoient traités avec la nobleſſe & la dignité qu'ils exigent, loin d'en ſentir le mérite & la beauté, ont crié à la profanation ; puiſqu'ils portent le défaut de goût & de ſentiment à un point ſi révoltant, ce ſeroit ſe compromettre que de leur répondre ; ce ſeroit prétendre éclairer un aveugle avec un flambeau) ; répondons, dis-je, aux autres, qui ne blâment cet alliage de la poéſie avec les faits conſacrés par les livres ſaints, qu'à cauſe du peu d'idée qu'ils ont de notre poéſie actuelle, qu'il n'eſt pas de la nature de la poéſie de déſhonorer les ſujets pieux dont

elle s'empare ; qu'elle n'eſt au-deſſous de pareils ſujets que quand on l'a laiſſée avilir ; mais que rappellée à ſa dignité, elle eſt faite pour être & a toujours été l'interprete de la Religion ; qu'elle lui a rendu de grands ſervices, & qu'il n'eſt pas de langage plus propre pour élever l'ame à des ſentimens d'honneur & de piété. Son effet naturel eſt d'éclairer l'entendement, de corriger les affections vicieuſes du cœur, de rendre les hommes vertueux, & ſenſibles pour le beau. Loin de tourner l'eſprit à la licence & à l'obſcénité, elle ennoblit juſqu'à ſes plus frivoles badinages. Je mépriſe au moins toute poéſie qui n'auroit pas ces caracteres.

Celle qui les a ne fait point tort à la Religion en lui empruntant des faits pour les chanter.

Elle les prend dans cette ſource ſacrée, parce que cette origine les rend inconteſtables pour quiconque a le bonheur d'être Chrétien ; parce qu'étant regardés comme conſtans, ils en ont bien plus d'intérêt ; parce qu'ils font voir clairement quelles influences la véritable Religion a ſur l'homme dans les diverſes ſituations de ſa vie. Elle préſente l'hiſtoire ſainte par ſes endroits les plus ſaillans, met à profit, pour en augmenter la crédibilité, les circonſtances les plus convaincantes & les réflexions les plus inſtructives. Il eſt bien vrai que les génies médiocres qui entreprendroient de pareils ouvrages, pourroient plutôt nuire à la Religion que la ſervir : mais toute mauvaiſe interprétation des livres ſaints n'a-t-elle pas le même

inconvénient ? & faudra-t-il pour cela défendre de les interpréter ?

En un mot, c'eſt une liberté que toutes les Nations ſe ſont donnée ; & dans les deux Communions, la Catholique & la Réformée, on a également permis les repréſentations des pieces dramatiques tirées de la Bible, plus excuſables par la bonne intention des Auteurs, que par le mérite de leur poéſie.

Qu'on ne diſe pas que par cette licence la Bible à la fin ſe trouvera convertie en fable. Je demande ſi jamais aucune hiſtoire a eu ce ſort-là. Homere & Virgile ont chanté des événemens de l'hiſtoire ancienne : y a-t-il eu pour cela des gens aſſez ſtupides pour aller chercher la vérité de cette hiſtoire ou dans

Homere ou dans Virgile, & pour oublier la différence d'entre un Hiſtorien & un Poëte?

Il y a auſſi dans le monde une claſſe d'hommes aimables & galans, à qui ne ſauroient plaire des perſonnages qui parlent d'un ton grave & religieux, qui ne ſongent jamais à faire étalage d'eſprit. Mieux ces perſonnages ſeront caractériſés ſuivant leurs uſages, leurs ſentimens & leurs idées, moins ils auront d'attraits pour tout ce qu'on appelle *beau monde*. Quel langage! quelles mœurs! Aux yeux de pareils juges, ils doivent paroître auſſi ridicules que les mœurs des héros d'Homere le paroiſſent aux détracteurs des Anciens, préciſément parce qu'elles ſont anciennes. Par rapport à ces hommes du ſiecle, ſi galans & ſi

polis, moi qui me pique auſſi d'être poli & galant, pour avoir leur ſuffrage, qui m'importe fort, & mériter leurs bonnes graces, j'ai réſolu de traiter le même ſujet d'une maniere qui leur convienne mieux. J'aurai ſoin d'y amener une intrigue amoureuſe : (car qu'eſt-ce qu'un poëme épique ſans ce piquant épiſode ?) Abel ſera un jeune ſeigneur bien maniéré, bien doucereux ; Caïn ſera un capitaine Coſaque ou Hongrois, à leur choix ; & Adam ne dira rien que ne puiſſe dire en bonne compagnie un François d'un âge fait, qui connoît le monde.

Paulò majora canamus :
Non omnes arbuſta juvant humileſque myricæ.
Virg. Ecl. 4.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

LE Poëme dont je donne la Traduction, eſt de M. Geſſner, Imprimeur-Libraire à Zurich, qualité qui, comme on le ſait par l'exemple des Etienne, ne déroge pas à celle d'érudit & de bon écrivain. Plût-à-Dieu même que toutes les eſpeces de profeſſions qui ont, comme ces deux-là, une ſorte de dépendance & de connexité néceſſaire, fuſſent ainſi réunies dans les mêmes perſonnes! On n'entend parler que du déſaccord & des débats des Auteurs avec leurs Libraires, des Comédiens avec leurs Poëtes dramatiques, des Médecins avec les Chirurgiens, des Avocats avec les Procureurs. Réuniſſez chacune de ces profeſſions à celle qui la touche,

vous rétabliſſez l'accord & la paix. Si l'on permettoit la librairie aux Auteurs, on releveroit cet art, on en augmenteroit l'émulation & la nobleſſe. L'Auteur curieux de ſa production, ne négligeroit ni ſoins ni dépenſes dans l'exécution typographique, pour la faire paroître en public d'une maniere décente. M. Geſſner, au talent d'écrire & d'imprimer, joignoit encore celui de graver ſur cuivre : c'eſt toujours lui qui a exécuté les frontiſpices & les vignettes de ſes ouvrages. Il a donné ſon poëme pour la premiere fois en 1758, en caracteres romains, comme il avoit fait de ſes autres ouvrages, qui tous ſont exécutés avec la derniere élégance. Je n'imagine pas ce qui pourroit empêcher le reſte de l'Allemagne de ſuivre cet exemple. On n'a rien de raiſonnable à alléguer en faveur de l'ancien caractere allemand, qui n'approche pas du romain pour la beauté du coup d'œil & la netteté. Sa premiere



édition a été bientôt ſuivie d'une ſeconde en mêmes caracteres, & celle-ci d'une troiſieme en lettres allemandes, en faveur de ceux qui les préferent encore aux romaines. La ſeconde & la troiſieme ne different que par la forme des caracteres, mais elles ſont les mêmes pour le fond des choſes : elles ne different même toutes deux de la premiere que par de légeres corrections, qui cependant les améliorent aſſez ſenſiblement pour les rendre préférables à celle de 1758.

Trois éditions en un an ſuffiſent pour faire juger que ce poëme a été goûté en Allemagne. Il ne m'appartient pas de prédire s'il le ſera autant ici, où ſon ſort dépend de deux points que j'aurois mauvaiſe grace à décider. La France jugera-t-elle comme l'Allemagne? Ma traduction n'aura-t-elle pas défiguré l'original? Comme Allemand, je ſuſpends mon jugement ſur la premiere queſtion : comme Traducteur, je ne puis, ſans préſomption,

prononcer ſur la ſeconde. Une choſe au moins que je ſais, c'eſt que ce poëme paroîtra ici tout neuf, par ſa ſtructure, ſa forme, ſon ton; & c'eſt toujours un mérite pour la France. Je crois que la communication des diverſes Nations de l'Europe les unes avec les autres, pourroit leur ſervir, entre autres choſes, à perſuader à chacune d'elles qu'il peut y avoir des genres admiſſibles ſur leſquels elles ne ſe ſont pas exercées. Qui ſait ſi après avoir trouvé à notre poëme un air un peu neuf, on ne s'accoutumera pas à trouver que cet air ne lui meſſied pas? Qui ſait même ſi l'on ne viendra pas un jour à en faire de pareils? Ce ſeroit en ce cas une richeſſe acquiſe à la littérature Françoiſe.

Le ſujet du poëme eſt la mort d'Abel, qui eſt l'événement le plus remarquable de l'hiſtoire ſainte après la chute de nos premiers parens, dont il eſt la ſuite & l'effet. Le Poëte a eu l'art d'en augmenter encore l'in-

térêt, par la maniere vive & touchante dont il manie les diverſes paſſions, & par les graces & la vérité qu'il met dans ſes peintures lorſqu'il décrit les mœurs des premiers hommes qui ont habité la terre.

A juger ce poëme ſuivant les regles ſtrictes de l'épopée, on en trouvera peut-être le plan un peu irrégulier, & la fiction principale bien au-deſſous de celle de Milton; mais on ſera dédommagé par les fictions acceſſoires & par les tableaux de ſentiment: car pour les peintures vraies & naïves, il égale au moins le poëme Anglois.

Parmi les Poëtes Allemands qui ont honoré ce ſiecle par les productions de leur génie, les Suiſſes ſe ſont particuliérement diſtingués; & M. Geſſner eſt le ſecond de cette Nation qu'on fait connoître en France. Le premier eſt M. Haller. C'eſt lui qui, depuis Opitz, a contribué le plus efficacement à la reſtauration de la poéſie

Allemande, par la régularité du plan, par la nobleſſe & la force des penſées, par la juſteſſe & la préciſion des termes. Tous les poëtes du ſiecle paſſé, excepté le Baron de Canitz, s'étoient abandonnés, ſans regle ni frein, à une verve inſenſée : ce qu'ils pouvoient avoir de bon étoit gâté par des tournures lâches & difficiles ; & même en les eſtimant, on ne pouvoit les lire ſans ennui. Depuis M. Haller, pluſieurs de ſes compatriotes ſe ſont diſtingués dans la même carriere. Zurich ſeule contient une pépiniere de Savans & de Beaux-eſprits qui à l'envi cultivent les lettres dans le ſein de la paix, de l'aiſance & de la liberté. De ce nombre ſont les *Breitigger*, les *Bodmer*, qui les premiers ont éclairé leur pays du flambeau de la ſaine critique. L'*Art poétique* & le *Traité des Comparaiſons* du premier, les *Obſervations critiques ſur les portraits poétiques*, & le *Traité du Merveilleux dans la poéſie*, du ſecond, ont beaucoup perfectionné le

goût en Allemagne. Les bons ouvrages le forment déja ; mais rien ne l'affine & ne l'épure comme les observations judicieuses par lesquelles des hommes de genie, fixant notre attention sur les défauts & les beautés de chaque production, nous découvrent avec finesse & sagacité les raisons & la source des uns & des autres. M. Bodmer est encore auteur de plusieurs ouvrages de réputation, entre autres, d'un *Recueil de Poésies*, & d'un poëme épique intitulé *Noé.* M. Wieland, qui depuis dix ans habite cette même ville, s'est aussi rendu célebre par des poëmes moraux & philosophiques. J'en passe sous silence beaucoup d'autres, pour revenir à M. Gessner, qui bien en deçà de l'âge où les jeunes gens sont réputés hommes, étoit déja un homme illustre.

Avant sa *Mort d'Abel*, il s'étoit déja fait connoître avantageusement par son *Daphnis*, roman pastoral, dont il a paru une traduction françoise en

1756 à Roſtock, & par ſes *Idy* Il ne ſe contente pas d'y tracer mœurs de tel ou tel berger, dont portrait nous importeroit peu; il no y préſente en général le tablea entier de la vie champêtre ave tous ſes charmes. Perſonne ne rend mieux que lui la belle nature. Auſſi reconnoîtra-t-on par la lecture de ſa *Mort d'Abel*, que les endroits où il excelle, ſont ces images riantes de la nature préſentée dans ſon beau. Mais ſon objet principal eſt toujours de faire ſentir à ſes lecteurs les attraits de la vertu avec le même degré de force qu'il les ſent lui-même.

Rien de plus naïf que le ton qui regne dans les Idylles de M. Geſſner. C'eſt par-tout le langage de la nature. Ses bergers n'ont jamais plus d'eſprit qu'il ne convient à des bergers d'en avoir; mais pour les nobles ſentimens de vertu & de bienfaiſance, qui ne ſont pas interdits aux bergers, la maniere affectueuſe & touchante dont

il les rend, fait infiniment d'honneur à ſon cœur.

Tous les ouvrages de notre Auteur ſont écrits en proſe meſurée, genre particulier dont la langue allemande eſt plus ſuſceptible qu'une autre; genre mitoyen entre les vers & la proſe commune; genre qui a preſque toute l'aiſance de celle-ci, avec une bonne partie des agrémens de ceux-là; genre qui eſt à M. Geſſner ſeul, & en quoi n'a réuſſi aucun de ceux qui ont voulu l'adopter d'après lui.

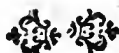
Avant de finir, écrivant en un pays où la poéſie eſt timide dans ſes fictions, je dois quelques mots au public pour juſtifier la maniere dont la cataſtrophe eſt amenée dans notre poëme. Le texte dit formellement que Caïn attira ſon frere dans les champs (*a*) ſous prétexte de promenade, qu'Abel ayant

(a) *Dixitque Cain ad Abel fratrem: Egrediamur foràs. Cùmque eſſent in agro, conſurrexit Cain adversùs fratrem ſuum Abel, & interfecit eum.* Geneſ. IV, 8.

accepté la partie, Caïn le tua : au-lieu que dans le poëme Allemand, le meurtre d'Abel paroît plutôt l'effet d'une fureur ſubite, qu'un aſſaſſinat prémédité. Un Hiſtorien ſeroit inexcuſable, en rapportant un fait conſigné dans l'hiſtoire ſainte, d'y faire la moindre altération : mais, comme l'a très-bien remarqué l'Auteur lui-même dans ſa préface, on ne tient pas tant rigueur à un Poëte, parce qu'on le regarde comme un écrivain ſans conſéquence en matiere de faits : vérité ſi reconnue, que l'aſſemblage des faits dont un poëme eſt compoſé, s'appelle communément *la fable.* L'Hiſtorien eſt l'eſclave des faits; mais les faits ſont à la diſcrétion du Poëte : il les augmente ou les diminue, ſuivant l'uſage qu'il prétend en faire. Le nôtre avoit beſoin que Caïn parût moins méchant qu'il n'eſt dans la Bible, pour intéreſſer la pitié en ſa faveur, & montrer les reſſources que

peut trouver un coupable dans la miféricorde divine.

Pour revenir à ma traduction, je crois bien être refté quelquefois au-deffous de la beauté de l'original, ou je ferois le premier Traducteur à qui cela ne feroit pas arrivé. La langue allemande a des hardieffes que non-feulement je ne pouvois pas, mais que je ne devois pas même rendre en françois. Il m'a donc fallu en quelques endroits affoiblir les images, en choififfant à deffein des expreffions moins énergiques. J'ai tâché feulement de racheter ces légeres altérations par des compenfations, de maniere que la fomme des beautés fût à peu près la même dans les deux langues. Ai-je réuffi? On en jugera l'original à la main.

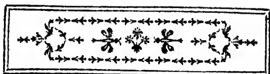


LA MORT D'ABEL,

POEME

EN CINQ CHANTS.





LA MORT D'ABEL,

POEME.



CHANT PREMIER.

JE voudrois chanter en vers sublimes les aventures de nos premiers parens après leur triste chute, & célébrer celui qui le premier rendit sa poussiere à la terre, immolé par la fureur de son frere. Repose-toi désormais, doux chalumeau avec lequel je chantois autrefois l'agréable simplicité & les mœurs de l'homme champêtre. Viens à mon secours, noble enthousiasme qui remplis l'ame du poëte rêvant seul dans une paisible retraite, ou dans l'obscurité des bois, ou près d'une fontaine bordée

d'arbrisseaux, tandis que durant le silence de la nuit la lune éclaire le monde de son pâle flambeau. Dès que le saint transport s'empare de lui, son imagination prend un essor vigoureux, & traversant d'un vol hardi la région des substances créées, elle pénetre jusques dans l'empire éloigné du possible. Elle découvre par-tout le merveilleux qui saisit & le beau qui enchante. Chargée de riches trésors, elle revient construire & arranger ses divers matériaux, pendant que la raison économe, combinant tout, en regle l'usage. C'est celle-ci qui choisit & rejette, n'admettant que ce qui forme des rapports harmoniques. Tandis que cette noble ardeur trompe les veilles du poëte, les heures, les précieuses heures lui échappent rapidement. O digne occupation des grandes ames! constance louable, que de veiller au chant nocturne de la cigale, jusqu'au lever de l'étoile du matin, pour s'acquérir l'estime & l'amour de ceux dont le goût épuré fait priser chaque beauté, & pour exciter des sentimens de vertu dans les cœurs sensibles! Il est bien juste que la postérité honore & couronne l'urne d'un poëte

qui a consacré ses talens aux mœurs & à l'innocence. Son nom ne périra point. Sa réputation est toujours florissante, pendant que les trophées d'un conquérant pourrissent dans la poussiere, & que le mausolée superbe d'un prince sans mérite vieillit ignoré au milieu d'un désert, parmi les buissons d'épines, couvert d'une mousse grisâtre, sur laquelle le voyageur égaré ne se repose que rarement. Il est vrai que peu de ceux qui ont entrepris de chanter ces dignes objets, ont obtenu de la nature le don de les bien chanter ; mais c'est déjà un effort louable de l'avoir tenté. J'y consacre mes promenades solitaires, & tous mes instans de loisir.

LES heures paisibles ramenoient l'aurore au teint de rose, & rabattoient les vapeurs de la nuit sur la terre ombragée ; le soleil dardant ses premiers rayons de derriere les noirs cedres de la montagne, teignoit d'un pourpre étincelant les nuées qui nageoient dans le vague des airs encore foiblement éclairés ; lorsqu'Abel & sa bien-aimée Thirza sortirent de leur cabane pour se rendre sous le prochain berceau, tissu

de jaſmin & de roſes entrelacés. L'amour le plus tendre & la vertu la plus pure répandoient un doux ſourire dans les beaux yeux bleus de Thirza, & des graces attrayantes ſur l'incarnat de ſes joues, pendant que les ondes de ſa blonde chevelure deſcendoient ſur ſon cou d'albâtre, ou ſe jouant ſur ſes épaules, ornoient ſa taille fine & déliée : c'eſt ainſi qu'elle marchoit à côté d'Abel. Le front élevé du jeune homme étoit ombragé par les boucles de ſes cheveux bruns qui ne paſſoient pas ſes épaules. Un air de réflexion & de penſée ſe mêloit agréablement à la ſérénité de ſes regards : il marchoit avec cette grace aiſée qu'a un ange lorſqu'il s'enveloppe dans un corps opaque pour ſe rendre viſible aux mortels, & que chargé d'un bon meſſage de la part du Seigneur, il doit apparoître à quelque homme pieux qui implore le Ciel dans la ſolitude. Il eſt à la vérité voilé d'un corps de forme humaine ; mais le voile eſt d'une beauté ſi raviſſante, qu'on voit à travers briller l'ange. Thirza le regarda avec un tendre ſourire, en lui diſant : O mon bien-aimé, maintenant que les oiſeaux ſe réveillent pour le chant

du matin, chante-moi, je te prie, le nouveau cantique que tu fis hier aux pâturages. Qu'y a-t-il de plus gracieux que de louer le Seigneur par des chants ? Oh ! quand tu chantes, mon cœur, plein d'un ſaint tranſport, en palpite. Rien ne me charme comme de t'entendre exprimer en termes propres, des ſentimens que j'éprouvois, mais que je ne pouvois pas rendre. Abel lui répondit en l'embraſſant : O ma Thirza, ce que ta belle bouche demande va t'être accordé. Dès que je lis ton déſir dans tes yeux, je m'empreſſe de le remplir. Aſſeyons-nous ſur cette tendre mouſſe, & je chanterai le cantique. Ils s'aſſirent l'un à côté de l'autre dans le berceau aromatique, dont le ſoleil du matin doroit l'entrée, & Abel commença ainſi ſon cantique :

Retire-toi, ô ſommeil, des yeux de tous les êtres ; fuyez, ſonges volages. La raiſon commence à reparoître, & rend la clarté à l'ame, ainſi que le ſoleil du matin rend la lumiere aux campagnes. Nous te ſaluons, aimable ſoleil, toi qui parois derriere les cedres : tu répands les couleurs & les charmes ſur toute la nature, & chaque beauté vient nous ſourire avec des graces rajeunies.

Retire-toi, ô fommeil, des yeux de tous les êtres : fuyez, fonges volages, vers les ombres de la nuit. Où font-elles les ombres de la nuit ? Elles fe font retirées dans le fond des forêts & dans les antres des rochers pour nous y attendre : nous les y trouverons dans d'épais berceaux avec une fraîcheur récréative pendant l'ardeur du midi. Là-bas où le matin a réveillé l'aigle le le premier, là-bas fur les fommets éclatans des rochers & fur le front brillant des montagnes, quelles exhalaifons fe mêlent à l'air ferein du matin, ainfi que la fumée des holocauftes s'éleve de deffus l'autel ! C'eft la nature qui célebre l'ouverture du jour, & qui fait au Dieu créateur des facrifices d'actions de graces. Chaque créature doit le louer, lui qui produit & qui conferve tout, C'eft pour le louer que les fleurs naiffantes exhalent dès le point du jour leurs parfums odorans : c'eft pour lui que les chœurs divers des oifeaux chantent du haut des airs, ou du fommet des arbres, à la vue du foleil levant : c'eft pour l'honorer que le lion fort de fa caverne, & fait retentir les déferts de fes terribles rugiffemens. Loue, ô mon ame,

le Dieu créateur & conſervateur. Que le cantique des hommes s'éleve vers toi, Seigneur, avant ceux des autres créatures. Que l'homme te loue pendant que les oiſeaux ſommeillent encore ſur les ſommets & dans les bocages. Que mes chants ſolitaires les préviennent dès la naiſſance du crépuſcule, & invitent tout ce qui exiſte à louer le Créateur. Oh ! que ta création eſt magnifique! Tu nous y développes gracieuſement les vues de ta ſageſſe & de ta bonté. Chacun de mes ſens puiſe des tranſports dans cette mer infinie de beautés, & les fait couler à mon ame ravie. Comment pourra-t-elle balbutier ſes louanges ? Qu'eſt-ce qui t'a obligé, ô Tout-puiſſant, de ſortir du ſilence ſacré qui environnoit ton trône ; d'appeller des êtres du néant, & de tirer de la nuit cet univers immenſe ? Ce fut ta bonté infinie : tu voulois faire naître & rendre heureux des êtres hors de toi. O toi, matin, quand le ſoleil dégagé des vapeurs de l'horizon, chaſſe la nuit devant ſes pas, quand enſuite la nature brille d'une beauté rajeunie, & que toutes les créatures qui étoient livrées au ſommeil, ſe réveillent pour tes

louanges, alors tu es pour moi une vive image de la création. Tu me peins ce premier matin où le Créateur étoit porté au-dessus de la terre naissante. Un vaste silence régnoit sur la surface inhabitée de notre globe, lorsque le Créateur fit entendre sa voix : aussi-tôt une armée infiniment variée en beautés, s'élance dans les airs, portée sur des ailes bigarrées, ou cherche les ombres des forêts : son chant perçant retentit à travers les bois étonnés, & l'air bruyant répete les louanges du Créateur. Même prodige lorsqu'il fut porté de nouveau au-dessus de la terre, & qu'il y appella les animaux. Il fit entendre sa voix ; aussi-tôt les mottes se développant, formerent des figures innombrables. La terre animée se mit à sauter sur la verte prairie, sous la forme d'un cheval vif qui secoue sa criniere en hennissant. Moitié terre encore & moitié animal, le fort lion, impatient de se dégager, essaya ses premiers rugissemens. Plus loin s'agitoit une colline, & la voilà qui s'avance d'elle-même, devenue éléphant. Ainsi des voix innombrables s'éleverent tout-à-coup vers le Créateur. C'est de cette maniere, grand Dieu,

Dieu, que tu tires chaque matin tes créatures de leur ſommeil, image du néant : elles ſe réveillent, & ſe voyant environnées des tréſors de ta bonté, elles chantent unanimement ta gloire. Un jour viendra (car l'avenir ſe découvre à mes yeux) où l'eſpece humaine étant répandue par toute la terre, tu auras des autels ſur chaque colline; & quand le ſoleil du matin réveillera les nations, les hymnes & les cantiques retentiront dans tous les coins du monde depuis l'orient juſqu'à l'occident.

Ainſi chanta Abel aſſis à côté de ſa bien-aimée, qui, ravie par un tranſport religieux, ſembloit encore écouter lorſqu'il eut fini. Alors lui ayant paſſé ſes bras de lis autour des reins, elle le regarda tendrement en lui diſant : O mon bien-aimé, comme tes chants élevent mon ame vers Dieu ! O mon bien-aimé, non-ſeulement tes tendres ſoins protegent mon corps plus foible que le tien, mais mon ame même prend l'eſſor ſous ta direction. Quand elle s'égare de ſon ſentier, quand elle ne voit plus que de l'obſcurité autour d'elle, & qu'elle tombe dans un ſaint étonnement, alors tu la ſoutiens, tu

écartes les nuages, & tu convertis sa ſurpriſe en admiration & en enthouſiaſme. Hélas! combien de fois n'ai-je pas rendu graces à la bonté éternelle!... A chaque heure je la remercie avec des larmes de joie, de ce qu'elle t'a créé pour moi, & moi pour toi : d'accord en tout ce que l'ame peut penſer & ce que le cœur peut déſirer, nous ſommes faits l'un pour l'autre.

Tandis qu'elle parloit, le tendre amour verſoit des graces inexprimables ſur chaque parole & ſur chaque geſte. Abel ne lui répondit point; mais les larmes de joie qui coulerent ſur ſes joues tandis qu'il la régardoit tendrement & la ſerroit contre ſon ſein, exprimoient mieux ſes ſentimens que n'euſſent pu faire des paroles.

Hélas! telle étoit la félicité de l'homme, lorſqu'encore content du néceſſaire, il ne demandoit à la terre que les fruits qu'elle lui accordoit libéralement; lorſqu'il n'imploroit le Ciel que pour la vertu & la ſanté. Son mécontentement n'avoit pas encore multiplié ces vœux inſatiables qui inventerent des beſoins ſans nombre, & qui



ensevelirent son bonheur sous des maux éclatans. Que leur falloit-il alors pour être unis par les plus heureux liens, que de l'amour, de la vertu & des charmes? Au lieu qu'à présent (malheur, hélas, trop fréquent!) des amans vertueux que le Ciel avoit formés l'un pour l'autre, se consument en regrets, sans espérance de pouvoir jamais s'unir ensemble; ou parce que l'indigence menace leurs jours de disette & de misere, ou parce que l'orgueil & la fausse ambition des parens traversent tyranniquement leur amour.

Les deux époux étoient encore assis, lorsqu'Adam & Eve entrerent. Ils avoient écouté devant le berceau le cantique d'Abel & les discours amoureux de Thirza. Ils embrasserent tendrement leurs enfans: leur bonheur & leur vertu répandirent sur leurs joues les symboles de la plus vive joie que l'amour paternel puisse faire goûter à des parens satisfaits. Méhala, épouse de Caïn, avoit suivi jusqu'au berceau les traces de sa mere. Le chagrin que lui causoit l'humur altiere & emportée de son époux, avoit imprimé sur son front un air sérieux. Une douce langueur étoit peinte

dans ses yeux noirs, & la pâleur couvroit ses joues, qu'accompagnoient des boucles rembrunies. Elle avoit pleuré à côté du feuillage pendant que Thirza embrassoit son époux, & lui exprimoit la joie qu'elle avoit d'être créée pour lui : mais ayant essuyé les larmes de ses joues, elle entra avec un souris gracieux sous le berceau, & salua avec une tendre affection son frere & sa sœur. A cette même heure Caïn passa devant le berceau. Il avoit aussi entendu le chant d'Abel ; il avoit vu avec quelle tendresse leur pere commun l'avoit embrassé : il lança des regards furieux sur le berceau, & dit : Comme ils sont transportés, comme ils l'embrassent, parce qu'il a chanté je ne sais quelle chanson ! Il fait bien de composer des chansons & de les fredonner pour s'empêcher de dormir, quand il est sans rien faire, assis à l'ombre près de son troupeau. Pour moi, brûlé par l'ardeur du soleil, il ne me reste dans mes rudes travaux, ni temps ni courage pour chanter. Quand j'ai supporté bien des fatigues pendant le jour, mes membres lassés demandent le repos, & dès le matin le travail

m'attend dans les champs. Pour ce beau jeune homme, délicat & oisif, qui mourroit s'il ſupportoit un ſeul jour mes travaux, il eſt ſans ceſſe baigné de leur larmes, ils paſſent leur vie à l'embraſſer. Je hais ces tendreſſes efféminées, mais.... Auſſi n'en ſuis-je point incommodé, quoique je cultive la terre ingrate pendant toute l'ardeur du jour..... Comme leurs larmes de joie coulent en abondance!

Ayant dit ces mots, il continua de marcher vers ſes champs. On l'avoit entendu dans le berceau: Méhala, devenue encore plus pâle, ſe laiſſa tomber à côté de Thirza en pleurant amérement; & Eve, appuyée languiſſamment ſur ſon époux, pleura auſſi de la dureté de ſon premier né. Cependant Abel leur dit: O mes chers parens, je vais aux champs trouver mon frere, l'embraſſer amicalement; je vais lui dire tout ce que l'amour fraternel peut inſpirer; je vais le tenir ſerré dans mes bras juſqu'à ce qu'il me promette d'abjurer toute aigreur, juſqu'à ce qu'il me promette de m'aimer. Hélas! j'ai ſondé le fond de mon ame, je l'ai interrogée pour ſavoir par quelle voie je

pourrois gagner l'amour de mon frere, & me frayer le chemin de son cœur. J'ai réussi quelquefois ; j'ai rallumé son amour éteint : mais hélas ! le chagrin & le mécontentement au front farouche, revenoient bientôt éteindre ce feu naissant, & étouffer sa sainte flamme.

Le pere lui répondit consterné : Je veux, mon cher fils, je veux moi-même l'aller trouver aux champs. Hélas ! je lui dirai tout ce que mon amour paternel, tout ce que la raison pourra me suggérer. Caïn, Caïn ! ah que tu remplis mon ame de soucis cuisans ! Les passions peuvent-elles exciter dans l'ame du pécheur un tumulte si terrible & en arracher tout sentiment de bienfaisance & de vertu ! Ah malheureux que je suis ! quels sombres pressentimens accompagnent les regards que je hasarde dans l'avenir sur mes derniers neveux ! O péché, péché destructeur ! quelle funeste désolation tu répands dans l'ame des mortels ! Ainsi parla Adam, & sortant du berceau, enseveli dans une profonde méditation, il alla aux champs trouver son premier né. Caïn le voyant venir à lui, interrompit son travail, & lui parla ainsi : Quel air sérieux,

mon pere ! Ce n'eſt pas avec ce front ſévere que tu viens d'embraſſer mon frere : déja je lis le reproche dans tes yeux.

Tu le lis, lui dit Adam après lui avoir donné le ſalut paternel, tu le lis dans mes yeux ; tu ſais donc que tu le mérites. Oui, Caïn, tu mérites des reproches : c'eſt le chagrin, c'eſt l'amertume dont tu abreuves l'ame de ton pere, qui me conduiſent auprès de toi.

Et non pas l'amour, interrompit Caïn : ce ſentiment eſt réſervé pour Abel.

C'eſt auſſi l'amour, Caïn, lui répondit Adam ; le ciel m'en eſt témoin. Ces larmes, ces chagrins, ces ſoucis inquiets qui m'agitent, & qui agitent auſſi celle qui t'a enfanté avec douleur, ſont les effets de l'amour le plus affectueux : c'eſt ce même amour qui obſcurcit nos jours par l'affliction, & nous fait paſſer les nuits à gemir ſans relâche. O Caïn, Caïn ! ſi tu nous aimois, ton ſoin le plus tendre ſeroit d'eſſuyer nos larmes, & d'écarter l'horreur ténébreuſe qui couvre nos jours. Ah ! ſi tu conſerves encore dans ton cœur du reſpect pour le Tout-puiſſant, qui voit dans

l'intérieur ; si la moindre étincelle d'amour filial brûle encore dans ton cœur, je t'en conjure par ce respect, par cet amour, rends-nous notre repos rends-nous notre joie éteinte : ne nourris pas plus long-temps cette sombre humeur, & cette haine invétérée contre un frere qui t'aime, & qui fait tous ses efforts pour arracher de ton ame cette ivraie qui l'infecte.) O Caïn ! ce qui te fâche, ce qui excite cette violente tempête dans ton ame, ce sont ces larmes de joie que nous fait verser sa piété pure, & ces doux transports que nous inspire sa vertu sans tache. Les anges qui nous environnent applaudissent à chaque bonne action qu'ils contemplent, & le Tout-puissant les voit du haut des cieux avec une gracieuse complaisance. Voudrois-tu changer la nature invariable de ce qui est beau & bon ? Nous ne le pouvons pas ; & quand nous le pourrions, Caïn, quelle triste faculté que de pouvoir résister à cette noble joie, à ces douces impressions qui entraînent notre ame dans le ravissement ! Un orage nocturne, un tonnerre furieux ne répandent point sur les joues un sourire gracieux ; l'agitation de l'ame &

le tumulte des paſſions ne font pas germer la joie dans le cœur.

Caïn répondit : Serai-je donc éternellement perſécuté par ces fâcheux reproches ? Si l'agréable ſourire n'eſt pas toujours peint ſur mes levres, ou ſi des larmes de tendreſſe ne coulent pas toujours ſur mes joues, pourquoi donc imputer ma gravité mâle à des vices déteſtables ? Né d'un caractere plus viril, j'ai toujours choiſi les entrepriſes les plus hardies & les travaux les plus rudes, & je ne puis pas commander au ſérieux empreint ſur mon front, de ſe réſoudre en larmes de tendreſſe, ou de ſe changer en ſourire. L'aigle n'a pas coutume de gémir comme la tendre colombe.

Adam lui répondit avec une majeſtueuſe gravité : Tu te trompes toi-même ; tu te caches ſoigneuſement d'affreux ſentimens que tu ferois mieux d'étouffer. O Caïn, ce n'eſt pas une mâle gravité qui eſt empreinte ſur ton front, c'eſt le chagrin, c'eſt le mécontentement qui ſe découvre dans toutes tes actions : ces paſſions ont répandu un nuage épais ſur tout ce qui t'environne. C'eſt là ce qui te fait murmurer entre tes dents durant les travaux de la journée ; c'eſt là ce

qui te donne contre nous cette humeur chagrine qui te ronge. Que faut-il pour te satisfaire? Parle, nous le ferons. Ah, si nous pouvions rendre tes jours sereins comme une belle matinée du printemps, nos vœux les plus ardens seroient accomplis. Mais, Caïn, à quoi en veut ton inquiétude violente? Toutes les sources du bonheur ne te sont-elles pas ouvertes? La nature entière ne t'offre-t-elle pas toutes ses beautés? Tout ce qui est bon, utile, agréable, tout ce que peuvent produire à notre avantage la nature, l'esprit & la vertu, ne t'est-il pas offert comme à nous? Mais tu négliges tous les biens sans en jouir, & après cela tu te plains de la misere. Est-ce que tu serois mécontent de la portion de bonheur que l'indulgence divine a bien voulu laisser à l'homme déchu? Envierois-tu le sort des anges? Sache que des anges ont pu être mécontens: ils voulurent être des dieux, & perdirent le ciel. Est-ce que tu murmurerois contre la conduite du Créateur par rapport au pécheur? Quoi! tandis que l'assemblage général des êtres créés loue son Créateur, un mortel tiré de la fange, un vermisseau oseroit lever sa tête de la

pouſſiere, & murmurer contre celui dont la ſageſſe infinie gouverne les cieux, aux yeux de qui tout le labyrinthe de notre deſtin eſt ouvert; qui connoît ce qui eſt, ce qui ſera, & qui ſait comment le mal diſtribué ſagement ſur la terre doit y faire fleurir le bien! O mon fils, de la gaieté dans l'ame. Mon cher fils, que le mécontentement & le chagrin ne troublent plus tes penſées, n'obſcurciſſent plus tes regards, & te laiſſent voir d'un œil ſerein tous les plaiſirs innocens que la nature te prépare.

Qu'ai-je affaire de ces exhortations? dit Caïn en détournant un front ſourcilleux. Ne le ſais-je pas bien que ſi je pouvois être gai, tout ce qui m'environne ſeroit riant comme une belle aurore? Mais puis-je commander à l'orage de n'être point furieux, & au torrent impétueux de reſter paiſible? Je ſuis né de la femme, & dès mon origine condamné au malheur. Le Seigneur a verſé ſur moi ſa plus grande coupe de malédictions; les ſources de plaiſir & de bonheur où vous puiſez ne coulent pas pour moi.

Cependant des pleurs inondoient la

visage du pere. Hélas, mon fils! oui sans doute, il n'est que trop vrai, la malédiction divine a frappé tous ceux qui sont nés de la femme : mais; mon bien-aimé, le Seigneur auroit-il versé plus de malédictions sur la naissance du premier né, qu'il n'en a versé sur nous lorsque nous avons péché? Non, il ne l'a ni fait, ni pu faire, ce Dieu infiniment bon. Non, Caïn, tu n'es pas né pour la misere; le Seigneur n'appelle aucune créature du néant pour qu'elle soit malheureuse. Il est vrai que l'homme par sa faute peut être malheureux, qu'il peut ne pas savoir jouir, & se faire de la vie un supplice. Quand sa raison succombe aux attaques des passions impétueuses, à la cupidité, aux désirs criminels, il devient misérable, & tout ce qui étoit bon de sa nature lui tourne en poison. Tu ne peux pas commander à l'orage de n'être pas furieux, & au torrent impétueux de rester paisible; mais tu peux dégager ta raison des nuages qui l'obscurcissent, & rendre la clarté à ton ame. Alors elle commandera impérieusement à ces passions qui la gourmandent; elle modérera la cupidité, ira fouiller au fond de ton ame:

tous tes ſentimens mis au creuſet ſeront épurés ; les vains ſouhaits & les déſirs impurs diſparoîtront comme les brouillards du matin diſparoiſſent devant le ſoleil. J'ai vu, Caïn, avant ces temps-ci, j'ai vu des larmes de joie ſur tes joues, la joie ſe répandoit ſur toute ton ame quand ta raiſon approuvoit tes actions vertueuſes. Parle, toi-même, Caïn, n'étois-tu pas heureux alors ? ton ame n'étoit-elle pas alors comme le pur azur des cieux, ſans taches & ſans nuages ? Rappelle à toi ce rayon de la divinité, cette ſaine raiſon, directrice des mœurs ; & la vertu, ſa compagne inſéparable, ramenera la joie dans ton ame, en y ramenant le bonheur. O mon cher fils, écoute mes exhortations. La premiere choſe que te commande ta raiſon remiſe dans ſes droits, c'eſt d'aller embraſſer ton frere. Comme ſa joie s'épanchera en larmes ! avec quelle tendreſſe il te ſerrera contre ſa poitrine !

Je l'embraſſerai, mon pere, reprit Caïn, quand je ſerai de retour des champs : maintenant l'ouvrage m'appelle. Je l'embraſſerai : mais.... de la vie mon ame, qui eſt née forte & mâle, ne s'accoutumera à cette molleſſe efféminée qui

vous le rend si cher, & qui vous arrache tant de larmes de joie ; à cette mollesse qui a attiré sur nous tous la malédiction, lorsque dans le paradis tu te laissas gagner trop facilement par quelques larmes.... Mais que fais-je, misérable! Est-ce que je m'échapperois en reproches? Non, mon pere : je t'honore, ô mon pere, & je me tais.

Ainsi parla Caïn, & il s'en retourna à son travail. Adam étoit resté immobile, pleurant amerement, & levant les mains vers le ciel. Ah Caïn! lui cria-t-il en s'en allant, je les ai mérités, hélas, ces sanglans reproches : mais ne devois-tu pas épargner ton pere, & t'interdire ce blâme outrageant qui ébranle mon ame comme un tonnerre? Ah malheureux que je suis! c'est ainsi (car je le pressens déja) c'est ainsi que mes derniers neveux, quand ils se traîneront dans la fange du péché, & que le châtiment inséparable du crime se fera sentir dans toute sa rigueur, s'éleveront contre ma poussiere, & maudiront le premier pécheur. Ainsi parla Adam en se retirant des champs, contristé, la face penchée contre terre. De temps en temps seulement il levoit les yeux au ciel en gémissant tout haut,

& portoit ses deux mains jointes au-dessus de sa tête. Caïn le regardoit, & s'écria, pénétré de douleur à son tour: Comme il leve tristement les mains vers le ciel! comme il se lamente! comme il gémit! .... Je lui ai fait des reproches insultans, à ce bon pere .... Où m'emporte mon aveugle rage? Un enfer déchire mes entrailles. Ah malheureux que je suis! je porte une horreur continuelle dans leur ame, j'empoisonne, je détruis tous leurs plaisirs. Je ne suis pas digne d'habiter parmi les hommes; je devrois demeurer parmi les monstres sauvages qui exercent brutalement leur fureur dans les déserts. Le voilà déja loin de moi, & je l'entends encore gémir. Comme il chancelle, accablé par la douleur! .... Si je courois après lui? si j'allois embrasser ses genoux, & lui demander ma grace par tout ce qu'il y a de plus sacré? Oui .... je le vois bien, mon malheur ne vient point du dehors; c'est dans mon propre cœur, foible & mal gardé, que s'élevent ces noirs orages qui foudroient tous mes plaisirs & les leurs. Revenez, ô raison, ô vertu! triomphez des passions fougueuses qui vous offusquent, & éteignez

cet enfer qui déchire mon ame. Voilà mon pere arrêté là-bas comme ſans ſentiment, les mains élevées au-deſſus de ſa tête : il paroît implorer le Ciel. Je cours me jeter à ſes pieds : ô miſérable que je ſuis ! —

Et ſans délai Caïn courut à ſon pere, qui, appuyé ſans force contre une ſouche, rêvoit triſtement & pleuroit, les yeux baiſſés vers la terre. Toute l'ame du fils fut ébranlée à cette vue : il ſe jeta ſur la pouſſiere devant lui, embraſſa ſes genoux ; un torrent de larmes ſortit de ſes yeux : il leva ſes regards ſur ſon pere en lui diſant : Pardonne-moi, ô mon pere ! .... Encore ne ſuis-je pas digne de t'appeller mon pere ; je mérite que tu te détournes de moi avec horreur. Mais vois les larmes de mon repentir, vois mes regrets, & me pardonne. Miſérable que je ſuis ! j'étois ſourd à tes exhortations : mais, ô mon pere, lorſque tu t'en retournois en pleurant, les mains levées vers le ciel, un frémiſſement a ſaiſi mon ame & l'a éclairée d'un trait ſubit ; je viens à préſent.... je viens pleurer devant toi. Vois toute ma difformité ; mais vois auſſi ma déſolation. Je demande humblement par-

don, ô mon pere, à Dieu, à toi-même, à mon frere, à tous ceux que j'ai offensés.

Leve-toi, mon fils, leve-toi, que je t'embrasse, dit le pere en sanglottant, & le serrant affectueusement contre sa poitrine. Celui qui habite dans le ciel voit avec une bénigne complaisance ces larmes que tu verses. Mon fils, mon bien-aimé, embrasse-moi.... Oh! que mon chagrin s'est rapidement converti en joie! Heure solemnelle, heure à jamais bénie, dans laquelle mon fils, mon premier né nous rend la paix, dans laquelle il m'embrasse avec des larmes d'attendrissement! Embrasse-moi encore: soutiens-moi, mon fils, la joie me fait chanceler. Mais ne différons pas, mon bien-aimé; allons trouver ton frere, qu'il t'embrasse aussi.

Ils alloient trouver le frere aux pâturages, lorsqu'Abel, à côté de sa mere avec Méhala & Thirza, sortit des bocages. Ils avoient suivi secrétement Adam pour écouter leur entretien, si intéressant pour toute la famille. Abel vole à bras ouverts au-devant de Caïn, le presse en pleurant, sans pouvoir exprimer ses transports. Mon frere, mon frere, dit-il

d'une voix entrecoupée par ſes ſanglots, & tu m'aimes! Ah fais que je l'entende de ta bouche. Tu m'aimes!.... ô joie inexprimable!

Oui, mon frere, je t'aime, répondit Caïn en l'embraſſant. Peux-tu.... pouvez-vous tous oublier mes offenſes, me pardonner d'avoir ſi long-temps chaſſé le repos loin de vous, & répandu ſur vos jours l'affliction & la douleur? Mon ame, comme un éclair, s'eſt dégagée de cette obſcurité, & a diſſipé cette tempête furieuſe. Cette herbe maudite qui étouffoit dans mon ſein le germe du bien, eſt foulée à mes pieds, & ne ſe relevera jamais. Pardonne-moi, mon frere, & garde-toi de jeter la vue dans la funeſte obſcurité du paſſé.

Ah! j'y conſens, repartit vivement Abel, en l'embraſſant avec un nouveau tranſport de tendreſſe : qu'il ne ſoit plus queſtion entre nous du paſſé. Quoi! nous n'oublierions pas le chagrin d'un ſonge léger du matin, quand nous nous éveillons pour goûter un bonheur aſſuré, & que des torrens de joie nous environnent! Ah Caïn! que ne puis-je t'exprimer ma joie, la moitié de mes tranſports! Je perds la voix, je pleure; je te ſerre

contre ma poitrine, & pleure encore.

Pendant que les freres s'embrassoient, Eve, témoin de cette scene si touchante, fondoit en larmes; & lorsque les sanglots un peu modérés eurent fait place à sa voix: Non, mes enfans, dit-elle, non, mes bien-aimés, depuis que j'ai entendu pour la premiere fois le doux nom de mere sortir de la bouche de mon premier né, jamais je n'ai senti une joie si vive. Il me semble que de lourdes montagnes se soient écroulées tout-à-coup de dessus ma tête, tant je me sens légere, & déchargée du poids des ennuis qui m'accabloient. Toutes les heures vont m'être désormais riantes & agréables. La Joie & la concorde sont au milieu de ceux qui reposoient dans mon flanc, qui ont sucé mes mamelles. Oui, me voici semblable à une vigne féconde qui porte de doux raisins: le passant bénit cette vigne de ce qu'elle porte des fruits si délicieux. Embrassez-vous, mes enfans, embrassez-moi; que je baise chaque larme répandue sur vos joues, ces pleurs précieux que l'amour fraternel a fait couler. Elle dit, & remplie d'un transport inexprimable,

elle embrassa ses fils. Elle embrassa aussi Méhala & Thirza, & de nouvelles larmes accompagnerent encore ces nouveaux embrassemens. Alors l'épouse de Caïn dit à sa sœur avec un soupir de joie : Ah ! ma bien-aimée, ah quelles delices ! Que ce jour soit un jour solemnel. Viens cueillir les plus belles fleurs, pour les répandre sur la table dans le berceau ; allons choisir les meilleurs fruits que portent nos arbres & nos arbustes : que ce jour soit pour nous un jour de délices, qu'il s'écoule dans de doux transports. Elles se hâterent d'aller dépouiller les arbres & les fertiles espaliers ; la joie leur prêtoit des ailes.

Caïn & Abel se tenant par la main, & près d'eux Adam & Eve, enivrés d'une satisfaction parfaite, s'avançoient ensemble vers la colline. Lorsqu'ils y arriverent, les sœurs avoient déja paré la table du berceau de divers fruits entremêlés de fleurs odorantes ; mêlange agréable d'éclat, de couleurs & d'odeurs suaves. Ils s'assirent pour ce repas délicieux : la joie, la gaieté, les doux entretiens amenerent rapidement la fraiche soirée.

Fin du Chant premier.

CHANT SECOND.

TANDIS que la premiere famille du monde goûtoit une joie pure dans le berceau, le pere des hommes prit la parole en ces termes : Vous sentez à présent, ô mes enfans, quelle sérénité se repand dans notre ame après une bonne action ; vous sentez qu'on n'est heureux véritablement que quand on est vertueux. Par la vertu nous nous égalons aux purs esprits, nous nous portons pour ainsi dire dans le ciel tandis qu'au contraire si nous nous laissons subjuguer par la passion, elle nous dégrade, & nous entraîne dans de sombres labyrinthes où l'inquiétude, la détresse, la misere & le repentir nous épient & s'emparent de nous. O Eve, eussions-nous cru, lorsque nous tenant par la main nous quittâmes tristement le paradis, que tant de félicité nous fût réservée dans cette terre

maudite ? Hélas ! j'ai toujours préſentes à l'eſprit les circonſtances de ce triſte banniſſement.

Adam ſe tut, & Abel lui dit : O mon pere, ſi rien ne t'empêche de goûter avec nous les charmes de cette belle ſoirée ſous ce riant berceau, ſi tu ne t'es pas propoſé d'aller, à la tendre lueur du crépuſcule, te plonger dans des méditations profondes, daigne condeſcendre à ma priere ; fais-nous le tableau des jours qui ſe ſont écoulés depuis l'époque de votre fatale tranſmigration en cette vaſte terre juſqu'au moment préſent.

Tous alors regarderent Adam avec une attention muette, impatiens de ſavoir ce que produiroit la priere d'Abel. Y a-t-il quelque choſe, lui dit-il, que je puiſſe te refuſer en ce jour de joie ? Je vais vous raconter ces temps de grace & de miſéricorde, ſignalés par les promeſſes & les eſpérances données à l'homme pécheur. Dîs-moi, chere Eve, où commencerai-je cette importante hiſtoire ? Sera-ce à l'inſtant où nous tenant par la main, nous nous éloignâmes du paradis ? Mais, ô ma bien-aimée,

déja je vois tes yeux inondés de pleurs. Commence-la, dit-elle, cher époux, à l'endroit où jetant mes deniers regards ſur le paradis avec un torrent de larmes, je me laiſſai tomber dans tes bras accablée de regret & de déſeſpoir. Mais ce que je ſentis alors, laiſſe-le-moi décrire moi-même ; car je craindrois que, pour ménager ma foibleſſe, tu n'eſquiſſaſſes trop légérement cette ſcene ſi touchante. Déja l'épée de l'ange qui nous conduiſoit hors du paradis avec une compaſſion obligeante, flamboyoit loin derriere nous : ſa voix nous rappelloit encore le ſouvenir des promeſſes & de la grace exceſſive d'un Dieu offenſé. Déja nous étions deſcendus ſur la terre, & nous marchions à travers des déſerts arides. Là il n'y avoit plus d'Eden : ce que nous traverſions n'étoit pas tapiſſé de ces fleurs agréablement odorantes, ni garni d'arbres ou d'arbriſſeaux fertiles ; on n'en voyoit que de loin en loin, ſur un terrain ſec, comme on voit des îles ſemées à de grandes diſtances dans les mers. Nous marchions en ſilence, & la terre n'étoit devant nous qu'un triſte & vaſte déſert. Adam me tenoit la

main. Je jetois fans ceffe en pleurant des regards défolés fur le féjour de délices que nous perdions ; mais je n'ofois lever les yeux fur la déplorable victime de ma féduction, qui partageoit mon défaftre. Il marchoit à côté de moi la tête penchée vers la terre, tantôt laiffant errer fa vue fur les campagnes, tantôt la fixant fur moi. Je fondois auffi-tôt en larmes. Ces larmes lui fermoient la bouche ; il ne pouvoit que me preffer langoureufement contre fa poitrine. Arrivés au penchant d'une colline dont le fommet commençoit à nous dérober la vue du paradis, je m'arrêtai faifie d'un accablement qui me rendoit immobile, & le contemplant douleureufement, je fis retentir la contrée de mes cris. Hélas ! c'eft peut-être pour la derniere fois que je le vois, ce paradis, mon lieu natal, où, cher époux, fi tu me permets encore de t'appeller de ce nom, ayant demandé avec inftance une compagne à ton Créateur, tu fus malheureufement exaucé, & ta perte naquit de ton propre flanc. Belles fleurs que ma main foigneufe a cultivées, pour qui exhalez-vous maintenant vos fuaves émanations ?

Vous,

Vous, charmans bosquets, qui est-ce qui jouit du frais qu'entretiennent vos feulliages odorans ? Arbres féconds en fruits de toute espèce, à qui réservez-vous vos riches dépouilles ? Je ne verrai plus ce lieu enchanteur. L'air embaumé qu'on y respire est trop pur pour une malheureuse souillée de crime ; c'est un séjour trop saint pour une pécheresse. O funeste dégradation ! Chéris des esprits célestes, sortis si purs, si heureux des mains du Créateur, que notre chute à tous deux est affreuse ! A tous deux, hélas ! car tu es tombé toi-même, séduit par ta perfide épouse. O toi, cher & déplorable complice, sur qui jose à peine lever les yeux, n'use point, hélas ! du droit que je tai donné de me haïr. Ne m'abandonne pas, ô mon unique soutien, ne m'abbandonne pas ; je t'en conjure par le Dieu que nous servons, par les promesses mêmes que son indulgente bonté nous a faites dans notre misere présente. Il est vrai, je ne mérite de ta part que haine & exécration : mais permets-moi seulement de suivre servilement tes pas, de soulager les peines où je t'ai plongé : qu'un regard, un signe m'expliquent tes

vœux & tes volontés. Je joncherai de fleurs tous les lieux où tu auras établi ta demeure ; j'irai dans des réduits solitaires cueillir pour toi les fruits les plus exquis ; & je m'estimerai heureuse si pour-lors tu récompenses mes foibles services d'un regard de compassion. Ayant cessé de parler, je me laissai tomber dans ses bras : il me serra affectueusement contre sa poitrine, m'arrosa de ses larmes, & me dit : O épouse tendrement chérie ! ne rendons pas par des reproches amers nos maux plus amers encore : nous en avons tous deux mérité bien plus que nous n'en souffrons. Notre Dieu, en nous punissant, a tempéré ses vengeances par des promesses. Il est vrai qu'elles sont voilées d'une sainte obscurité ; mais à travers cette obscurité même, la bonté divine perce & se fait sentir. S'il n'eût écouté que sa juste colere, hélas ! que serions-nous devenus ? Non, ma bien-aimée, il ne faut pas que des plaintes importunes & des reproches amers nous rendent indignes de sa grace, & profanent nos levres : ne les ouvrons que pour des actes de piété & des actions

de graces. Son regard pénétrant perce les plus obscures ténebres ; & comme il découvre au fond des ames les péchés les plus secrets, il verra de même dans les nôtres notre humiliation, notre reconnoissance, nos hommages & nos efforts imparfaits pour le bien. Embrasse-moi, chere Eve ; donnons cet innocent intermede à notre misere : que nos secours mutuels servent à l'adoucir. Luttons de concert contre notre ennemi commun, l'affreux péché, & tâchons de nous réhabiliter dans dans notre dignité primitive, autant que notre corruption actuelle le permet. Que la paix & le tendre amour soient toujours au milieu de nous : nous prêtant une main secourable, nous supporterons avec moins de tristesse & d'accablement le fardeau qui nous est imposé, & nous irons courageusement audevant de la mort, qui, comme il paroît, ne s'avance que lentement. Maintenant descendons vers les peupliers qui servent d'avenue à ce rocher : le soir vient, & ce lieu sera commode pour y passer la nuit. Adam cessa de parler : je l'embrassai à mon tour ; ensuite ayant

essuyé les larmes de mes yeux avec les tresses de ma chevelure, nous descendîmes au pied de la colline, & gagnâmes le bois de peupliers qui bordoit le pied du rocher.

Eve se tut, & jeta un tendre souris sur Adam, qui reprit ainsi le fil de l'histoire : Nous avançâmes, mes enfans, sous ces peupliers, & ayant pénétré jusqu'au rocher, nous le trouvâmes creux : sa cavité formoit une grotte. Vois, dis-je à votre mere, vois combien de commodités la nature nous offre : vois cette grotte riante, & cette source pure qui coule à côté avec un doux murmure. Préparons ici notre gîte. Mais, chere Eve, il faudra que j'en ferme l'entrée aux surprises nocturnes des ennemis. Quels ennemis? demande Eve avec émotion. N'as-tu pas remarqué, lui dis-je, que la malédiction a frappé tout ce qui est créé, que les liens d'amitié sont rompus entre les êtres vivans, & que le plus foible est la proie du plus fort ? Là-bas dans la campagne j'ai vu un jeune lion poursuivre avec des rugissemens épouvantables un chevreuil effaré ; j'ai vu la guerre parmi les oiseaux de l'air. Nous n'avons

plus le droit de commander en maîtres aux animaux, à moins que ce ne soit à ceux dont les forces ne répondent pas aux nôtres. Ceux qui auparavant jouoient autour de nous d'un air caressant & soumis, le tigre tacheté, & le lion à longue criniere, poussent contre nous d'effrayans rugissemens, & ont dans les yeux un feu menaçant. Il est vrai que nous gagnerons les plus traitables par la douceur, & que nous nous garantirons des plus feroces par notre art & par notre adresse. Je vais toujours entrelacer des broussailles devant l'entrée de la grotte. Je me mis aussitôt à l'œuvre. Eve cependant, timide, & sans me perdre de vue, alla cueillir des fleurs & des feuilles pour nous en former un lit, & mit à contribution pour notre table les arbres & les abrisseaux d'alentour. Sa provision faite, elle revint avec hâte, & la posa devant moi sur l'herbe tendre.

Alors nous nous asîmes dans la grotte sur des sieges tapissés de fleurs, & nous commencions notre repas frugal, l'assaisonnant d'entretiens gracieux, lorsqu'un sombre nuage vint tout-à-coup obscurir le soleil couchant, & gagna

jusque sur nos têtes. Le sombre voile dont il couvrit la terre sembloit être pour ses habitans & pour toute la nature un présage de destruction. Un vent orageux qui s'éleva ensuite, mugit à travers les montagnes, & bouleversa toutes les forêts; des flammes sortirent du sein des nuages, & les éclats du tonnerre vinrent augmenter l'horreur & l'effroi. Eve épouvantée s'élança dans mes bras, & se tenoit serrée contre ma poitrine, respirant à peine. Il vient, dit-elle, il vient le juge : qu'il est terrible! Il vient nous apporter la mort, à nous & à toute la nature, à cause de ma prévarication. O Adam, Adam!.... A ces mots elle resta tremblante & sans voix, toujours appuyée sur moi. Rassure-toi, lui dis-je, ma bien-aimée : mettons-nous à genoux devant la grotte, & adorons ce Dieu terrible porté sur les nuages, & précédé d'éclairs & de foudres. O toi, grand Dieu, qui tempérois avec tant de bonté l'éclat de ta divinité pour te communiquer à moi dès que je pus ouvrir les yeux au sortir de tes mains créatrices, que tu es terrible quand tu marches pour

venir juger ta créature ! Et ſur-le-champ nous nous proſternâmes devant la grotte, où, le viſage pâle & les mains tremblantes, nous adorâmes humblement, dans l'attente que le ſouverain Juge porté au-deſſus de nos têtes nous diroit par ſon tonnerre : Mourez, ingrats ; & que la terre qui vous a portés s'anéantiſſe devant ma fureur. Le ciel cependant ſe fondoit en eau ; mais il ne ſortoit plus de flammes des nuées, & le tonnerre ne mugiſſoit plus que dans le lointain. Alors je levai la tête en diſant : Le Seigueur a paſſé près de nous, chere Eve : il ne détruira pas la terre, & nous ne mourrons pas aujourd'hui : car que deviendroit ſa promeſſe s'il nous détruiſoit, & dans nos perſonnes, nos deſcendans ? La ſageſſe éternelle ne ſe repent pas des promeſſes qu'elle a faites. Nous nous raſſurâmes : l'orage ſe diſſipa, & le ſoleil couchant répandit ſur les nuages un éclat admirable, tel que celui qui brilloit lorſque des légions d'anges étoient portées ſur des nuages légers au-deſſus d'Eden, & que leur trace répandant ſur leur route un long ſillon de lumiere, rendoit les nuages

étincelans comme la flamme. Les campagnes humectées repoloient en silence ; les couleurs renaissoient plus vives, & le soleil couchant lançoit sur nous ses derniers rayons. Nous célébrâmes avec un saint étonnement cette scene touchante. C'est ainsi que le premier orage passa par-dessus nos têtes. Bientôt la lumiere rougeâtre du soir fit place au sombre crépuscule, & les nuées ne furent plus éclairées que par les foibles rayons de la lune. Alors nous sentîmes pour la premiere fois sur nos membres frappés l'effet des fraîcheurs de la nuit, comme nous venions de sentir, quelques heures auparavant, l'ardeur brûlante du soleil à son midi. Nous nous enveloppâmes dans les peaux dont notre juge bienfaisant avoit daigné ceindre nos reins avant que nous sortissions du paradis, pour preuve qu'il n'avoit pas retiré de dessus nous sa main secourable. Nous nous étendîmes dans la grotte sur un lit d'herbages & de fleurs, & nous attendîmes le sommeil dans un doux embrassement. Il vint, mais non pas avec autant de facilité, non pas avec autant de douceur qu'il venoit lorsque nous étions encore innocens. Alors notre imagination ne se

rempliſſoit que d'images riantes & agréables : mais depuis elle fut troublée par l'inquiétude, la crainte & les remords, qui y mêloient des fantômes bizarres. La nuit étoit tranquille, notre ſommeil l'étoit auſſi : mais pourtant quelle différence d'avec cette nuit délicieuſe où je te conduiſis, ô Eve, pour la premiere fois dans le berceau nuptial ! Les fleurs étoient encore plus odorantes que de coutume : jamais les accens de l'oiſeau nocturne n'avoient retenti avec tant d'harmonie, jamais la lune n'avoit brillé d'un éclat ſi pur. Mais pourquoi m'arrêter à des images qui reveillent ma douleur aſſoupie ? Déja le ſoleil du matin élevoit à lui la roſée limpide, lorſque nos paupieres s'ouvrirent. Déja les oiſeaux célébroient par leurs chants le retour de la lumiere. Le nombre en étoit petit ; car la terre n'avoit encore d'autres animaux que ceux qui, après la malédiction, s'étoient enfuis du paradis ; le jardin du Seigneur ne devoit point voir régner la mort dans ſon enceinte. Nous allâmes devant la grotte faire notre adoration, après quoi je dis à Eve : Allons plus loin : je vois, en parcourant des yeux cette contrée immenſe,

qu'il nous eſt libre de promener notre choix ſur beaucoup d'autres habitations, dont les productions ſeront plus abondantes, & les beautés plus diverſifiées. Vois-tu cette riviere ſerpenter à travers une verte prairie ? La colline qui la borde préſente de loin à la vue un jardin plein d'arbres, ſur ſon dos couvert de verdure. Mon bien-aimé, dit Eve en preſſant ma main de la ſienne, je te ſuivrai par-tout où tu me conduiras. Et nous pourſuivîmes notre chemin vers la colline. Nous en approchions, lorſqu'Eve vit preſque au deſſus de ſa tête un oiſeau foible, dont le plumage ſembloit hériſſé, voler avec peine en pouſſant des cris plaintifs, tournoyer quelques inſtans dans l'air, & s'abattre enſuite ſans force parmi les broſſailles. Elle approcha, & en vit un autre étendu ſans mouvement ſur l'herbe, que celui-ci ſembloit pleurer. Eve l'examina long-temps courbée ſur lui ; puis le prenant, mais en vain, pour le tirer de ce qu'elle croyoit un ſommeil : Il ne ſe réveille pas, dit-elle avec effroi, & le poſant ſur l'herbe d'une main tremblante ; il ne ſe réveillera même jamais. A ces mots

elle fondit en larmes. Helas ! continua-t-elle, en apostrophant celui qui poussoit des cris lamentables, c'etoit peut-être là ta compagne. C'est moi, malheureuse, qui ai attiré la malédiction & la misere sur chaque créature ; c'est moi qui te fais souffrir, innocente volatile ! Ses pleurs redoublerent ; & se tournant vers moi : Quel accident est-ce là, me dit-elle ? quel engourdissement affreux ! Je ne lui vois plus de sentiment, ses membres roidis refusent leur service. Parle, Adam, ne seroit-ce point la mort ? Ah, c'est elle : j'en frémis ; un frisson glacé me pénetre jusqu'aux os. Ah, si la mort dont nous sommes menacés est de même, oh ! qu'elle est terrible ! Si elle me séparoit donc aussi de toi, & que frappé toi-même.... O.... Adam ! soutiens-moi, je n'en puis plus. Alors elle poussa de longs sanglots, courbée vers la terre, dans l'abattement de la plus profonde douleur. J'embrassai mon épouse éplorée, en lui disant : N'accrois pas, ô chere épouse, tes craintes & ta douleur. Mettons notre confiance dans celui qui gouverne toutes ses créatures avec une sagesse infinie : songeons que lorsqu'il monte sur son tribunal formi-

dable, environné de l'ombre du myſtere, la miſéricorde & l'amour ſont toujours à ſes côtés. Pourquoi, guidés par une imagination lugubre, aller chercher des malheurs dans l'avenir? Notre raiſon ne verra donc que nos maux! Eſt-il juſte que nous détournions les yeux de deſſus les monumens de ſa ſageſſe & de ſa bonté, au riſque de nous plonger plus profondément dans la miſere par notre aveuglement? C'eſt cette ſageſſe & cette bonté qui ont réglé le ſort qui nous eſt deſtiné: ainſi marchons en aſſurance ſous ſa direction, & reſpectons ſes décrets ſans les pénétrer.

Cependant nous continuâmes d'avancer vers la colline, & nous traversâmes les buiſſons féconds qui couronnoient le pied du côteau. Sur le ſommet, au milieu d'arbres fruitiers, s'élevoit un haut cedre, dont le feuillage épais entretenoit au loin la fraicheur, augmentée par une ſource pure qui ſerpentoit à l'ombre parmi les fleurs. Ce lieu ouvroit aux regards une perſpective immenſe, où l'œil ſe perdoit dans un air nébuleux. Voilà, dis-je alors, une ombre du paradis, une habitation au moins commode. Pour le paradis

même,

même, nous ne le retrouverons nulle part. Recevez-nous ſous votre ombrage, cedre majeſtueux. Et vous, arbres divers, je ne cueillerai pas vos fruits ſans reconnoiſſance ; ils ſeront la récompenſe de ma culture & de mes travaux. O Dieu tout-puiſſant, daigne regarder favorablement notre demeure du haut de ton ciel ; prête une oreille bénigne aux ſupplications, aux louanges, aux actions de graces que nous ne ceſſerons jamais de diriger vers ton trône céleſte, à travers les ſommets touffus de ces arbres. Car ce ſera ici que nous prendrons notre nourriture à la ſueur de notre corps : ce ſera ſous ces ombrages, ô chere Eve, que tu enfanteras avec douleur ; c'eſt d'ici que nos petits-fils doivent ſe répandre ſur la terre ; & c'eſt ſous ces mêmes arbres que la mort, qui s'approche, doit nous trouver un jour. O ſeigneur, ô ſeigneur mon Dieu ! verſe ta bénédiction ſur la demeure profane du pécheur ! Et en même temps Eve prioit auſſi à mon côté, les yeux mouillés de larmes, & pieuſement élevés vers le ciel. —

Alors je commençai à conſtruire une cabane à l'ombre du cedre ; je plantai

un cercle de pieux dans la terre, dont je formai un mur en les entrelaçant de branchages déliés. Eve conduisoit la source à travers les fleurs, ou arrangeoit des arbrisseaux en espaliers, ou soutenoit avec des baguettes des fleurs penchées, ou cueilloit des fruits parvenus à leur maturité. Ce fut alors que nous commençâmes à manger notre nourriture à la sueur de notre visage. J'allois vers la riviere chercher des roseaux pour couvrir notre cabane; lorsque je vis cinq brebis blanches comme de petites nuées du midi, & un jeune bélier qui paissoit au milieu sur la rive. Je m'approchai tout doucement pour voir s'ils ne s'enfuiroient pas comme le tigre & le lion qui auparavant jouoient à mes pieds : mais ils ne s'enfuirent pas, & je les menai devant moi avec un roseau sur notre côteau pour les y faire paître. Eve, occupée à construire un berceau du superflu des buissons, ne vit pas d'abord le petit troupeau, mais il se décela par des bêlemens. Alors elle tourna la tête, & laissa tomber de surprise les branchages. Son premier mouvement fut la crainte : elle s'arrêta; mais bientôt elle s'écria avec joie :

Oh ! ils ſont doux & careſſans comme dans le paradis. Soyez la bien-venue, ô aimable compagnie ; vous demeurerez avec nous. Oui, je vous prie, demeurez-y. Nous avons pour vos beſoins des prés fleuris, des plantes odorantes, & une claire fontaine. Quel plaiſir ce ſera de vous voir bondir ſur l'herbe autour de nous, tandis que nous ſoignerons nos arbres & nos arbuſtes ! Elle dit, & careſſoit de la main leur épaiſſe toiſon.

Cependant la cabane fut conſtruite, & nous prenions le frais à l'entrée, enſevelis dans une profonde rêverie, lorſqu'Eve rompit le ſilence par ces mots : Que cette contrée eſt belle & diverſifiée ! qu'elle eſt fertile en productions de toutes eſpeces ! Qui nous empêche de joindre les fruits d'alentour à ceux que porte déja cette colline ? Alors notre demeure reſſemblera au paradis, comme le paradis reſſembloit au ciel, à ce que nous ont dit les anges qui nous honoroient de leurs viſites : c'en ſera du-moins une ombre. Ah que ce charmant ſéjour réuniſſoit de beautés diverſes ! La nature y verſoit richement ſes plus douces influences ; l'agréable & l'utile y étoient prodigués avec la

même profusion. Les prés émaillés des plus belles couleurs, donnoient d'abondans pâturages : de rians bocages présentoient à la vue l'assemblage aimable des fleurs & des fruits : des cabinets de verdure, des allées cintrées, des bosquets touffus offroient des asyles délicieux : tous les sens trouvoient des voluptés dans ce jardin enchanteur. Hélas ! en comparaison d'un si beau sol, tout paroît n'être autour de nous que des landes arides : il semble que la terre maudite ne puisse plus rien produire, ou qu'appauvrie, elle n'accorde qu'à différens climats ses diverses productions. Ah ! Adam, j'ai déja vu comme la mort & la corruption (car c'est sans doute la même chose) s'étendent sur toute la nature : j'ai vu des fruits tombés, gâtés, des fleurs fanées sur leurs tiges ; j'ai vu des arbrisseaux morts, tristement dépouillés de fleurs & de fruits. D'autres plus jeunes, à la vérité, germoient à côté ; des fruits plus frais réparent ceux qui sont tombés, & la semence que répandent les fleurs fanées, en fait naître de nouvelles. C'est ainsi, Adam, c'est ainsi qu'un jour nous nous fanerons nous-mêmes, & ferons place à

nos enfans, qui fleuriront à leur tour.

Elle se tut, & moi, attendri jusqu'au fond de l'ame, je pris ainsi la parole : Hélas, chere Eve ! notre plus grande perte n'est pas celle de ces richesses terrestres : on peut s'en passer. Ce qui m'afflige, ce qui me désespere, c'est de nous voir bannis de cette heureuse contrée où il plaisoit à Dieu de se montrer visiblement ; où tempérant l'éclat de sa divinité, il marchoit dans les bocages, quand un silence respectueux célébroit sa présence. J'osois souvent alors lui parler, profondément prosterné ; & le Tout-puissant daignoit écouter sa créature, & même lui répondre. Mais, hélas ! nous avons perdu cette prérogative des purs esprits. L'intelligence la plus pure habitera-t-elle parmi les pécheurs ? Cet Etre suprême habitera-t-il une terre qui a mérité sa malédiction ? Il est vrai que du haut de son trône il jette sur nous un œil de compassion, & que sa grace excede tous les souhaits que notre misere nous permet de former. Il vient même ici des anges exécuter ses ordres, mais invisiblement & sans éclat ; ils abandonnent soudain ce lieu de corruption,

où ne peuvent féjourner que des êtres difgraciés du fouverain Maître.

C'eſt ainſi que nous nous entretenions, aſſis l'un près de l'autre ; & enſevelis dans une profonde rêverie, nous regardions triſtement la terre devant nous, lorſqu'une nuée éclatante deſcendit ſur la terre, & appuyant ſa baſe ſur la colline, s'ouvrit pour laiſſer ſortir une figure radieuſe. C'étoit un ange. Nous volâmes au-devant, nous courbâmes reſpectueuſement nos corps devant lui, & l'Eſprit céleſte nous parla ainſi : Celui qui a ſon trône dans le ciel, a entendu vos diſcours : « Va ; m'a-t-il dit, » apprendre à ces créatures affligées, » que ma préſence n'eſt point bornée par » l'enceinte des cieux : elle s'étend ſur » tout ce que j'ai créé. Qu'eſt-ce qui » fait que le ſoleil continue de darder ſes » rayons, que les étoiles ne s'arrêtent » point dans leur cours, que la terre » produit ſes fruits à l'ordinaire, & que » le jour & la nuit ſe ſuccedent ré» gulierement ? Qu'eſt-ce qui conſer» ve les êtres, les fait vivre & reſ» pirer ? Ma préſence. Qu'eſt-ce qui » te préſerve toi-même de tomber en » corruption ? C'eſt que je ſuis auprès

» de toi, où je démêle tes plus secrettes » pensées ».

Comme la sphere lumineuse qui environnoit le messager céleste, s'étendoit jusques sur moi, plein d'un saint saisissement, & levant vers lui mes yeux éblouis: Que les graces du Seigneur, lui dis-je, sont incompréhensibles! Il jette des regards de pitié sur notre misere, & nous fait visiter par ses anges. J'en suis, hélas, tout confus, & n'ose qu'à peine t'envisager, ô esprit lumineux! Mais permets-moi de te dire mes sombres appréhensions. Je ne doute point de la présence de Dieu parmi ses créatures; je le vois, je le sens perpétuellement, & je n'ai garde de prétendre que l'Être le plus pur se communique plus intimement à une créature souillée de péché : mais je crains que par la suite l'homme multiplié ne se dégrade encore; que dégradé, sa misère n'empire, & qu'il n'en vienne à n'avoir plus de l'être suprême que des notions confuses & ténébreuses. Car puisque je suis tombé, mes enfans pourront tomber aussi, & tomber plus profondément. Il viendra un temps où je ne serai plus avec eux pour leur faire voir en ma personne des

preuves fenfibles de fa bienfaifance. Il eft vrai que le moindre infecte pourra l'annoncer affez clairement : mais la voix de la nature ne fera-t-elle pas alors trop foible pour eux, lorfque Dieu continuera de cacher fa face aux humains? Ah! cette penfée m'eft un fardeau pefant comme une montagne.

Pere des hommes, me répondit gracieufement l'efprit célefte, celui en qui & par qui tout vit & refpire, n'abandonnera pas ta poftérité. Souvent, à la vérité, leurs péchés monteront jufqu'à lui, criant vengeance, lui feront faifir fon tonnerre, & manifefter fes jugemens. Les pécheurs alors fe traîneront dans la pouffiere, & diront : Le voilà ce Dieu terrible. Mais plus fouvent encore il fe manifeftera par fa miféricorde. Quand ils fe feront écartés de fa voie, il ira les appeller avec bonté, il fufcitera parmi eux des fages qui éclaireront leur intelligence : ils tourneront leurs regards vers le Seigneur, & reviendront des voies ingrates de l'extravagance & de la ftupidité, dans les fentiers de la juftice & de la droite raifon. Des prophetes autorifés par fa miffion, leur annonceront long-temps d'avance

les jugemens & les graces du Très-haut, renfermés dans le tréſor d'un avenir éloigné, afin qu'ils voient que c'eſt ſa ſageſſe éternelle qui gouverne les reſſorts impénétrables du deſtin. Il leur parlera ſouvent par des anges, ſouvent auſſi par des prodiges; & il y aura des juſtes pour qui ſa bonté infinie le fera deſcendre lui-même de ſon trône, juſqu'à ce qu'enfin le grand myſtere du ſalut des hommes ſe developpe, & que la race de la femme écraſe la tête du ſerpent.

L'ange ſe tut. Son ſouris gracieux m'enhardit à lui parler encore une fois. O ami céleſte, lui dis-je, ſi tu permets à l'homme pécheur de te nommer ainſi, (& tu le permets ſans doute, car pourrois-tu haïr celui que l'Eternel ne hait pas, celui pour qui la clémence divine ſe manifeſte avec tant d'éclat, que les cieux en ſont dans l'admiration, & que l'ame humiliée dans la pouſſiere ne balbutie qu'imparfaitement ſa reconnoiſſance, faute de termes ſuffiſans pour l'exprimer ?) oſerai-je te demander, eſprit lumineux, s'il ne t'eſt pas permis de tirer ces auguſtes myſteres de la ſainte

obſcurité qui les voile ; de m'apprendre au moins ce que ſignifie cette grande promeſſe, que la race de la femme écraſera la tête du ſerpent, & quelle eſt la malédiction que Dieu a lancée contre l'homme quand il lui a dit, Tu mourras? L'ange répondit : Je ne te cacherai rien de ce qu'il m'eſt permis de te dévoiler. Apprends donc, ô Adam, qu'à l'inſtant que tu eus péché, Dieu dit aux eſprits bienheureux : « Adam m'a déſobéi, & il mourra ». Cependant tout-à-coup un nuage ténébreux environna le trône de l'Eternel, & il ſe fit d'une extrémité du ciel à l'autre un ſilence profond qui remplit d'effroi toute la cour céleſte. Mais ce ſilence ne dura que peu de temps. Le nuage ténébreux s'écarta comme un rideau de devant le trône. Jamais Dieu ne s'étoit manifeſté aux anges avec tant de magnificence, ſi ce n'eſt en cet inſtant mémorable où ſa voix créatrice appellant les aſtres du néant, leur dit, Soyez faits, & continua de parcourir en créant, toute l'immenſité de l'eſpace. Tandis que tout étoit dans l'attente de ce qui alloit ſuivre, ſa voix retentiſſante comme le tonnerre, fit entendre ces mots pleins

de bonté : « Je ne détourne point » mes regards de dessus le pécheur : » la terre rendra témoignage de ma » miséricorde infinie. La femme donnera » naissance à un vengeur qui écrasera » la tête du serpent. L'enfer n'aura pas » lieu de se réjouir de sa victoire, » & la mort perdra sa proie. Cieux, » célébrez ce jour » ! Ainsi parla l'Eternel. L'éclat éblouissant de sa gloire auroit terrassé les archanges mêmes, si quelque léger voile n'en eût tempéré sur le champ la vivacité. Les cieux célébrerent tout ce jour-là le grand mystere de la bonté divine. Mais comment Dieu pourra-t-il, sans blesser sa justice, faire grace au pécheur ? Voilà ce qui est incompréhensible pour l'archange même. Il doit suffire que Dieu l'ait dit. Nous savons & il t'est permis de savoir que la mort a perdu sa puissance, qu'elle ne fera que dégager l'ame de ses liens. Le corps, cette enveloppe de boue qui l'enferme, retournera dans la poussiere dont il fut formé : l'ame épurée s'élevera au séjour céleste pour y être infiniment heureuse comme nous le sommes. Ecoute, Adam, l'ordre de ton Dieu : « Je veux t'étu-

» favorable, à toi & à ta race; je veux
» qu'il y ait entre moi & toi un
» signe qui soit le sceau de cette grande
» promesse. Bâtis un autel sur cette
» colline, immole dessus un jeune
» agneau, & de ma part j'enverrai un
» feu dévorant qui consumera la victi-
» me. Tous les ans tu renouvelleras le
» même sacrifice, & tous les ans j'en-
» verrai la même flamme pour le
» consumer ». Voilà, dit l'ange, continuant de parler, voilà que je t'ai révélé tout ce qu'il plaît au Très-haut que la créature sache de ses décrets. Seulement il m'a permis encore de vous montrer avant de vous quitter, que vous n'êtes pas si seuls qu'il vous semble sur ce globe, & que cette terre, toute maudite qu'elle est, est encore habitée par de purs esprits à qui l'Eternel a ordonné de veiller pour vous défendre & vous conserver. L'ange à l'instant toucha nos paupieres, & nos yeux dessillés virent des beautés que je n'entreprends pas de décrire : nulle expression ne peut rendre les traits majestueux que je vis. Toute la contrée étoit peuplée d'enfans des cieux, plus beaux que n'étoit Eve, lorsque, nouvellement

créée, elle sortit des mains de l'Eternel, & qu'elle me réveilla d'une voix gracieuse en me tendant les bras avec tendresse. Quelques-uns recueilloient de légers brouillards de la terre, & les portoient en-haut sur leurs ailes déployées, pour en faire de douces rosées & des pluies rafraîchissantes : d'autres reposoient près des ruisseaux gazouillans, veillant à ce que la source ne tarît pas, de peur que les plantes ne fussent privées de leur humide nourriture. Plusieurs étoient dispersés dans la plaine : là ils présidoient à la croissance des fruits, répandoient sur des fleurs naissantes la couleur de feu, l'aurore ou l'azur, & leur insinuoient des parfums agréables en les fomentant de leur haleine. Plusieurs erroient, diversement occupés, dans l'ombre des bocages, & de leurs ailes brillantes faisoient éclore à chaque pas de doux zéphyrs, qui tantôt voltigeoient en murmurant à travers les ombrages, tantôt planoient agréablement sur les fleurs, & alloient ensuite se rafraîchir sur la surface frémissante des ruisseaux ou des lacs. D'autres esprits se reposoient de leurs travaux, & assis à l'ombre, des harpes d'or à la

main, chantoient en chœur en s'accom-pagnant, à la louange du Très-haut des hymnes que l'oreille des mortels n{e} sauroit entendre. Plusieurs se promenoien{t} sur notre colline même & parmi no{s} berceaux, où par leurs doux regards il{s} sembloient compatir à notre sort. Mai{s} bientôt le voile levé devant nos yeux se rabattit, & cette scene ravissant{e} disparut.

Ce sont là, nous dit l'ange, le{s} esprits tutélaires de la terre. La natur{e} fourmille de beautés trop sublimes pou{r} être goûtées par les sens des mortels Le Créateur en a fait de diverses pou{r} les differens ordres d'êtres pensans ; & ces merveilles cachées à vos yeux, font le ravissement & l'admiration de{s} classes innombrables d'esprits. Ces même{s} enfans des cieux que vous avez vus, ont aussi pour fonction d'aider la nature dans son attelier secret, à opérer les productions diverses que les ordres de Dieu exigent d'elle de toute éternité. Ils sont aussi chargés de veiller à la sûreté de l'homme, de diriger ses actions, & de détourner souvent de dessus lui des malheurs dont il est menacé sans le savoir. Ils l'assistent



dans toutes ses routes, quelque tortueuses qu'elles soient, & font que d'un mal apparent il résulte en sa faveur un bien réel. Ils sont les paisibles témoins de tes plaisirs domestiques, & ils accompagnent tes actions les plus secretes d'un sourire d'approbation, ou d'une marque de dédain. C'est d'eux que le seigneur se servira, soit pour répandre l'abondance dans les pays qu'il aura bénis, soit pour porter la famine & la désolation chez les nations qui se feront écartées de lui, lorsqu'il lui plaira de les rappeller par la voie des châtimens. L'ange, en finissant ce discours qu'il avoit prononcé avec une douceur attendrissante, rentra dans son nuage; & nous, pleins d'un ravissement inexprimable, nous nous prosternâmes en terre pour rendre à l'Eternel nos hommages & nos actions de graces.

Aussi-tôt après je bâtis l'autel sur le sommet de la colline, & depuis Eve fit son occupation de construire à l'entour une espece de nouveau paradis. Ce qu'elle trouvoit de fleurs dans la prairie & sur les côteaux, elle venoit les planter aux environs de l'autel, & les

arrofoit le matin & le foir avec l'ea
claire de la fource qui murmuroit pr
de là. O efprits tutélaires qui m'env
ronnez, dit-elle alors, achevez cet ou
vrage de mes mains : fans votre fe
cours mes foins font inutiles. Rende
ces fleurs plus brillantes encore qu'ell
ne l'étoient fur leur lieu natal : ca
cette enceinte eft confacrée au Seigneu
Et moi je plantois ce grand cercle d'ar
bres qui environne l'autel, d'un faiı
& paifible ombrage.

Nous pafsâmes l'été dans ces forte
d'occupations, brûlés par un foleil ar
dent. Déja l'automne couronné de fruit
divers, tiroit à fa fin ; les aquilon
rigoureux commençoient à fouffler, & le
montagnes fe couvroient de frimats. Nou
vîmes avec douleur la nature ainfi con
triftée. Nous ignorions qu'il falloit qu
la terre débile, après s'être épuifée pa
fes bienfaits, réparât fes forces par le
repos de l'hiver : car avant la malédic-
tion, on avoit en une même faifon le
printemps, l'été & l'automne ; & fous
ces diverfes dénominations c'étoit tou-
jours une température agréable & riante.
Cependant le deuil de la nature aug-
menta encore. Les fleurs mouroient pen-



chées sur leurs tiges ; ou si quelques-unes survivoient de place en place aux environs de l'autel, elles sembloient, à leur air flétri, s'affliger de leur destruction prochaine. Les arbres se dépouilloient de leurs fruits les plus tardifs, & finissoient par perdre leurs feuilles. Bientôt la fureur des aquilons augmenta : ils soufflerent des orages, des torrens de pluies, & la neige couvrit les plus hautes montagnes. Nous contemplions cette désolation générale avec une frayeur inquiete. Si par hasard, disions-nous, ce ne sont là que les premiers effets de la malédiction prononcée contre la terre, la nature va donc perdre le peu d'avantage que sa dégradation lui a laissé encore. Elle en avoit peu, en comparaison du paradis : cependant il lui en restoit assez pour répandre sur nos jours des douceurs & des commodités. Mais si la malédiction doit s'appesantir de plus en plus sur la terre, qu'un jour notre sort sera triste & malheureux ! Au milieu de ces pensées nous nous exhortions réciproquement à bannir de nos cœurs toute idée de mécontentement, & à mettre notre espérance dans le Seigneur avec une respectueuse adoration. Cepen-

dant nous fîmes des provisions de fruits, nous séchames au feu ce que la corruption & la pourriture nous auroient enlevé, & moi je garnis la caverne en dehors, pour qu'elle nous mît à l'abri des frimats & des pluies.) Pendant ce temps le petit troupeau erroit languissamment sur la colline, broutant quelques brins d'herbe repoussés; & moi, pour le préserver d'une disette totale, j'allois sur les prés & sur les côteaux faire sa provision de fourrage, que je serrois soigneusement. Les jours s'écouloient tristement & lentement parmi les ouragans & les pluies : mais à la fin le soleil vivifiant se remontra, & ramena la sérénité sur l'horizon ; des vents plus doux chasserent du haut des montagnes les brouillards humides. La nature rajeunie sembloit sourire. Une douce verdure revêtit la terre ; un mêlange varié de fleurs diverses embellissoit les prairies, & disputoit d'éclat avec le soleil ; les arbres & les arbrisseaux se paroient de feuilles nouvelles ; toute la nature ranimée étoit dans la joie. Ainsi reparut sur la terre, couronné de fleurs & de feuillages, l'aimable printemps, ce gracieux matin de l'année. Rien n'é-

galoit sur-tout la belle enceinte d'arbres dont j'avois environné l'autel. Eve y voyoit avec un ravissement inexprimable renaître les fleurs qu'elle y avoit apportées des environs. J'essaierois en vain, mes enfans, de vous dépeindre nos transports. Qu'ils étoient vifs! Ils nous conduisirent au pied de l'autel. Le soleil éclaroit le saint lieu de l'éclat le plus pur. Là chaque créature paroissoit consacrer ses louanges au Seigneur : les fleurs d'alentour remplissoient l'air des odeurs les plus suaves, & les arbres étendoient l'ombrage de leurs branches fleuries jusques sur l'autel; les insectes ailés qui se logent sous l'herbe, exprimoient leur joie par de doux sifflemens, & les oiseaux chantoient sans cesse du haut des arbres. Nous nous jetâmes à genoux : des larmes de joie échappées de nos yeux, se confondirent sur le gazon qu'elles mouillerent, avec la rosée du matin, & nôtre ardente priere s'éleva vers le maître de la nature, vers ce Dieu de grace & de bonté, qui fait tourner à notre avantage les effets mêmes de sa juste vengeance.

Je commençai alors à cultiver un petit champ sur la colline, & à répandre dans

la terre féconde des graines conservée de l'automne précédent. J'enrichis mêm la colline de quelques nouveaux légu mes ramassés au loin dans la contrée Souvent la nature, le hazard ou la ré flexion me firent découvrir des expé diens propres à faciliter mon travail mais souvent aussi j'ai fait des méprises faute de connoître les temps & les lieu propres à la culture; souvent mon ima gination est restée en defaut, lorsqu j'attendois de sa perspicacité l'art d simplifier mes opérations. Elle ne m'eû été même d'aucune ressource, si le anges tutélaires ne l'eussent éclairée.

Un jour, de grand matin, comme j jetois la vue sur l'autel que j'avois cons truit, je vis la flamme du Seigneur qu brûloit dessus à l'heure du crépuscule & le soleil levant doroit la colonne d fumée qui s'élevoit dans les airs. Eve m'écriai-je, voici l'accomplissement d la promesse; voici la flamme du Sei- gneur descendue sur notre autel; allons-j sur-le-champ. Ce jour est consacré a Seigneur; que tout autre travail cess maintenant. Va cueillir les plus belle fleurs pour les répandre sur le sacrifice & moi je vais égorger le plus jeune d

nos agneaux. Je sortis en effet, & j'égorgeai le plus beau des agneaux, la premiere créature vivante que j'aie mise à mort. O mes enfans, qu'il m'en coûta pour le faire ! Un frémissement me saisit, les mains me tomboient sans force, & je n'aurois jamais pu m'y résoudre, si l'ordre exprès du Seigneur n'eût soutenu mon courage. Je souffre encore par l'idée seule de l'innocent animal cherchant à s'échapper, se débattant sous le couteau, luttant pour sa vie, & annonçant les derniers instans de son existence par des mouvemens qui me glacerent d'horreur, jusqu'à ce qu'enfin il resta immobile & sans vie. A cette vue d'affreux pressentimens s'emparerent de mon ame : mais sans m'y arrêter alors, j'étendis la victime sur l'autel. Eve répandit dessus des fleurs odorantes, & nous nous prosternâmes devant l'autel avec crainte & respect. Nos louanges & nos actions de graces monterent vers le Seigneur, qui vérifioit si solemnellement ses saintes promesses. Un profond silence régnoit autour de nous, comme quand la terre célebre la présence de Dieu ; & dans ce calme parfait, il nous sembloit entendre des hymnes im-

mortels que les anges dispersés autor
de nous mêloient à nos prieres. Bient
la flamme consuma la victime ; en
suite elle s'éteignit sur l'autel, & u
parfum céleste remplit la contrée. —

Peu de temps après le jour solemne de la réconciliation, j'allois, mes enfans sur le déclin du soleil, me reposer d mon travail à côté de ma bien-aimée je monte la colline, & l'ayant cherchée vainement dans la cabane & dans l'ombre des berceaux, je la trouvai sans force, assise près de la fontaine, & toi, mon premier né, couché sur son sein. Tandis qu'elle vaquoit à ses travaux ordinaires, les douleurs de l'enfantement l'avoient surprise près de la fontaine. Elle versa des larmes de joie sur toi, ensuite elle leva les yeux vers moi en souriant. Je te salue, dit-elle, pere des hommes : le Seigneur m'a assistée dans mes douleurs, & j'ai enfanté ce fils. Je lui ai donné le nom de Caïn en le mettant au monde.... O toi, cher premier né, dit-elle alors, le Seigneur a regardé favorablement ici-bas l'heure de ta naissance; que tous tes jours soient consacrés à ses louanges. Ah! que celui qui naît de la femme est foible, & in-

capable de s'aider ſoi-même! Mais éleve-toi comme une jeune fleur s'éleve dans le printemps; que ta vie ſoit un doux parfum devant le Seigneur. Alors je te pris, ô mon premier né, dans mes bras. Je te ſalue, dis-je à Eve avec des larmes de joie, je te ſalue, mere des hommes : que le Seigneur qui t'a aſſiſtée dans tes douleurs, ſoit loué. Je te ſalue, ô Caïn, le premier des humains, qui coûtes des douleurs à ta mere, qui le premier entres dans la vie pour aller au-devant de la mort. O Dieu! continuai-je, regarde favorablement du haut du ciel ta foible créature, & verſe ta douce bénédiction ſur l'aurore de ſa vie. Qu'il me ſera doux d'inſtruire ſa jeune ame des merveilles de ta grace! Soir & matin je veux accoutumer ſes jeunes levres à tes louanges. O mere des humains, des races ſans nombre fleuriront autour de toi. Ce myrte étoit comme toi ſolitaire, juſqu'à ce que de tendres rejetons ſoient ſortis de la tige maternelle; & à chaque fois que le printemps les a ornés d'une nouvelle parure, ſes premiers rejetons en ont produit d'autres : à préſent ce myrte unique forme un petit bocage aroma-

tique qui s'étend fort loin. De mêm
chere épouſe, (puiſſe cette perſpe
tive adoucir l'amertume de ta doule
préſente !) de même nos enfans ſe mu
tiplieront autour de cette colline. No
verrons de ſon ſommet leurs paiſibl
cabanes garnir la plaine. Nous les ve
rons eux-mêmes, ſi la mort tarde aſſ
pour nous le permettre, nous les verrons
comme les abeilles diligentes, ſe prêter u
ſecours mutuel, amaſſer autour d'eux l
vivres, les commodités & même les dou
ceurs de la vie. Souvent nous deſcendrons d
cette hauteur pour viſiter nos petits-fils, &
ſous leurs ombrages fertiles nous leur ra
conterons les merveilles du Seigneur
nous les exhorterons à la vertu & à l
piété. Quand ils goûteront de la joie
nous la partagerons avec eux, & nous le
conſolerons dans la triſteſſe. Du haut d
côteau nous verrons alors mille autel
domeſtiques fumer à l'entour, & la fumé
des holocauſtes environnera notre de-
meure de ſaints nuages, à travers leſ-
quels perceront nos prieres fervente
pour la race humaine; & quand le jou
ſolemnel de la réconciliation ſera reve-
nu, quand la flamme du ciel ſera deſ-
cendue ſur le premier & le plus ſaint de
autels,



autels, alors il s'aſſembleront ſur la colline, & nous avancerons au milieu d'eux pour ſacrifier, tandis qu'ils ſeront proſternés autour de nous dans un vaſte cercle. C'eſt ainſi, Caïn, que je m'écriai dans un doux tranſport; & je baiſai tes joues avec la joie la plus tendre. Enſuite ta mere te reprit dans ſes foibles bras; & l'ayant aidée à ſe relever, je la conduiſis dans notre demeure. Bientôt la force & la vivacité animerent tes petits membres; les ris & la gaieté pétilloient dans tes yeux & ſur tes joues. Déja tu étois en état de ſauter parmi les fleurs avec tes pieds délicats, déja tes petites levres commençoient à balbutier de jeunes penſées, lorſqu'Eve mit au monde Mehala, qui depuis, mon fils, eſt devenue ton épouſe. Plein de joie tu ſautas autour de la nouvelle née, tu la baiſas, & tu la couvris de fleurs nouvellement cueillies. Eve enſuite t'enfanta, ô Abel, & ne tarda pas après à te mettre au monde une compagne. Oh! quelle joie raviſſante nous tranſporta lorſque nous vîmes vos jeux enfantins, vos plaiſirs innocens, & comme vos jeunes ames qui ſe développoient, eſſayoient leurs

forces, & parvenoient peu à peu à l
maturité ! Alors nos soins attentifs s'e
ployoient à cultiver vos penchans ,
maniere que tournés tous au bien ,
répandissent une agréable odeur de vert
ainsi que de plusieurs fleurs diverses co
binées avec art , se forme un bouqu
odoriférant. Car lorsque vous jou
encore d'un air enfantin sur mes genou
je voyois déja que l'homme né dans
péché avoit autant besoin d'être cultiv
que la terre maudite à cause du péch
Ce n'est que par les soins vigilans qu'
peut faire germer les talens & les nob
inclinations. Mais enfin j'ai le bonhe
de vous voir parvenus au terme
votre croissance , ainsi que de jeun
arbrisseaux se transforment avec le tem
en grands arbres. Loué soit le Seigne
qui a signalé si merveilleusement s
nous tous sa miséricorde & sa bont
Par amour, par respect, par reco
noissance, soyez-lui fideles en tout temp
& la grace & la bénédiction du ci
habiteront toujours dans vos demeure

Adam finit là son récit. Ainsi qu'u
jeune époux à côté de sa bien-aimée
coute, au lever de l'aurore, le dou
chant du rossignol ; tout se tait à l'e

tour ; les tendres accens qui semblent être l'écho de leurs propos amoureux, les pénetrent jusqu'au fond de l'ame ; mais le chant venant à cesser, ils écoutent encore long-temps vers les branches où l'oiseau chantoit : ainsi, lors même qu'Adam eut cessé de parler, ses enfans lui prêtoient encore une oreille avide. Les différentes scenes de son récit les avoient émus diversement, & leur avoient arraché tantôt des larmes, tantôt des signes de joie. Ils rendirent tous graces au pere des hommes. Caïn lui rendit graces comme les autres ; mais plus ferme, seul il n'avoit ni pleuré ni souri.

Fin du Chant second.

CHANT TROISIEME.

TOUS alors fortirent du berce
Abel embraſſa tendrement ſon frer
la lune éclairoit leurs pas, & cha
couple prit le chemin de ſa caba
Abel embraſſa ſa bien-aimée en diſa
Quelle joie ſe répand dans mon am
Mon frere..... ah! mon frere n
plus courroucé contre moi, il v
m'aimer. Ah! que les larmes qui
mouillé aujourd'hui ſes joues, m'
ravi! Non, la roſée n'eſt pas p
agréable après les chaleurs brûlan
d'un ſoleil ardent. La tempête furie
de ſon ame s'eſt calmée, le repos
la joie ſont revenus parmi nous. O
qui as veillé avec une bonté infinie
nos deux parens lorſqu'ils ont co
mencé à habiter ſeuls la terre, a
défends au tumulte de rentrer jam
dans ſon ame pour la troubler.

Thirza embraſſa ſon époux, & ve

des larmes de joie, en disant: Ah! une douce pluie ne rafraichit pas tant les prairies altérées; le retour du printemps après les tristes frimats de l'hiver, n'a pas causé tant de joie aux auteurs de nos jours, que m'en ont causé les larmes de mon frere, le retour de son amour. Heureux instant! La fraîcheur & la sérénité ont rajeuni les traits de nos parens; la félicité, les délices ont inondé leur ame. Heure fortunée! La nature m'en semble plus belle; & toi, lune tranquille, ton flambeau m'en paroît plus brillant. C'est ainsi que la joie s'exhaloit de leurs levres.

Caïn prit aussi le chemin de sa cabane, accompagné de Mehala son epouse. Elle le regarda tendrement, & pressa ses mains de ses levres en lui disant: Mon bien-aimé, quel sérieux glace tes regards! Le calme de retour dans ton cœur n'est-il pas capable de repandre de la sérénité dans tes yeux, & de dérider ton front? Je sais que ta gravité naturelle a toujours modére en toi le sentiment du plaisir, ou l'a concentré dans ton cœur: cependant, cher époux, quel contentement, quels transports ani-

moient tes yeux & se peignoient sur
visage lorsque tu embrassois ton frere a
tant d'affection ! Alors l'Eternel du hau
son trône t'a béni, & les anges qui n
environnent ont versé sur nous des ple
de joie. Daigne le permettre, mon bi
aimé, daigne le permettre à mon ten
amour, à mon ravissement ; laisse-moi
presser contre mon sein. Elle dit, &
pressa tendrement contre son sein.

Caïn ne résista pas aux tendres en
pressemens de son épouse ; mais il
dit : Votre joie excessive m'offense. I
semble-t-il pas que vos transpo
veuillent dire : Caïn s'est corrigé : aup
ravant c'étoit un homme vicieux, m
chant, qui haïssoit son frere ? Eh non
je n'étois ni vicieux ni méchant. Quel
étrange idée ! Quoi ! je haïssois don
mon frere, parce que je ne le pers
cutois pas toujours d'embrassemens &
de larmes ! Je n'ai jamais haï mo
frere, non jamais : j'ai seulement v
avec peine ces caresses molles & effé
minées par lesquelles il m'enlevoit l'af
fection d'Eve & d'Adam . . . . . . Et l
moyen d'être insensible à cela ? . . Mai
au surplus, Mehala, ce n'est pas san
cause que la gravité ride mon front

Quelle imprudence à notre pere de nous raconter l'histoire honteuse de sa chute, & tous les désastres dont elle est cause! Qu'avons-nous besoin de savoir & d'entendre répéter si souvent que c'est par sa faute & celle d'Eve, que nous avons perdu un paradis de délices; que c'est par leur fait que nous sommes malheureux? Si nous l'ignorions, notre misere en seroit plus supportable, & nous aurions moins à déplorer la privation d'un bonheur dont il ne nous resteroit pas d'idée. Mehala étouffa dans son cœur ses remontrances & ses plaintes; & regardant son époux pour lire dans ses yeux si elle pouvoit hasarder de lui répondre, elle lui dit avec tendresse: Laisse-moi, je te conjure, mon bien-aimé, je ne saurois retenir ces larmes qui m'échappent, laisse-moi t'implorer pour toi-même. Tiens toujours éloignés de toi ces sombres nuages de mélancolie que tu as eu la force de dissiper. Rends la sérénité à ton ame, & ne vois pas toujours de la misere & de la calamité où tu ne devrois voir que la miséricorde & la grace divine. Ne fais pas un reproche à ce pere qui nous aime, à cette tendre mere, de nous raconter

les merveilles que Dieu a faites en veur de l'homme déchu : ils veu exciter dans nos ames une vive rec noissance & une ferme confiance. sont si sensibles sur tout ce qui p nous être un sujet de peine ou de sc france, qu'il y auroit de la barbari leur reprocher notre misere. Surmon mon bien-aimé, surmonte le chag qui veut s'introduire de nouveau da ton cœur, & obscurcir tes jours & miens d'une sombre tristesse. Elle se tu & le regarda tendrement, les ye mouillés de larmes. Alors un sou affectueux tempéra son sérieux : Je surmonterai, dit-il, le chagrin qui ve prendre de l'empire sur moi : embrasse moi, ma bien-aimée : je ne veux pl qu'il obscurcisse tes jours & les mien Il dit, & l'embrassa.

Déja depuis long-temps un génie qu l'enfer appelloit *Anamalech*, observoi ses démarches & ses discours. Cet Ana malech n'étoit à la vérité qu'un démon su balterne ; mais en orgueil & en ambitior il ne le cédoit pas à Satan. Souven dans l'enfer il s'étoit dérobé à se compagnons, qu'il méprisoit, pour rester dans la solitude. Là, parmi les

ruisseaux infects de soufre qui traversoient ce terrain brûlé, & des rochers énormes qui cachoient leurs noirs sommets dans la nue orageuse, il frémissoit de son indigne repos. L'affreuse réverbération des flammes réfléchies de dessus les montagnes contre les nues, jetoit une lueur obscure sur le sentier où se portoient ses pas errans. Dans le temps que l'enfer avec un bruit tumultueux célébroit le triomphe & les louanges de son roi, qui revenu du globe terrestre, racontoit orgueilleusement du haut de son trône comment il avoit séduit les premiers humains, & forcé le maître du ciel à lancer contre eux des arrêts de mort & de malédiction; alors le noir venin de l'envie s'enfla dans le sein d'Anamalech. La gloire & les honneurs, dit-il en lui-même, ne sont donc faits que pour lui, & pour ceux qui entourent fastueusement son trône! & moi je roderai obscur dans les recoins ténébreux des enfers parmi la vile populace des démons! Non. Je me sens capable d'actions dont l'enfer même sera étonné; & alors.... je veux que Satan, oui, Satan lui-même, ne prononce mon nom

qu'avec respect. Occupé de ces proj
il tramoit sourdement dans la solit
la désolation du genre humain, & r
loit dans son noir cerveau divers pl
de ruine & de destruction. Ses odi
desseins ne réussirent que trop ; il
parvint que trop à rendre son nom im
sant aux puissances infernales mêmes.
fut lui qui dans la suite des temps enga
un roi pervers à massacrer des milli
d'enfans dans Bethléem. Il vit avec
souris amer des hommes cruels, c
démons déployer une rage féroce cont
ces innocentes créatures, les briser co
tre les murailles qui en restoient teinte
ou, le glaive tranchant dans les main
les égorger & les démembrer dans l
bras mêmes de leurs meres désespérée
L'infâme Anamalech planoit alors e
souriant sur les toits de la ville infor
tunée. Les cris de ces tendres victime
étoient à ses oreilles une mélodie agréa
ble. Il se repaissoit avec une joie infer
nale des plaintes lugubres des meres in
consolables ; il se plaisoit à voir ce
cadavres enfantins tronqués, ouverts,
& défigurés par de larges blessures, rou-
ler sous les pieds chancelans de leur

meurtriers, & leurs peres & meres se traînant à terre, pousser des sanglots plaintifs parmi le sang innocent. —

Je veux, dit-il, je veux monter sur la terre ; je veux voir ce que c'est que cette menace faite à l'homme, *Tu mourras.* J'en accélérerai l'effet, je tuerai. Puis il passa la porte de l'enfer, & suivit le sentier que Satan avoit tracé à travers l'ancienne nuit & l'empire tumultueux du chaos. Ainsi un brigantin bien équipé vogue à pleines voiles sur la mer immense : il aborde les côtes de l'Hespérie ; il y surprend les tranquilles habitans de quelque bourg, dont il enleve la vive jeunesse. Alors les peres & les meres, les freres & les sœurs, l'épouse inconsolable, se lamentent sur le rivage, en poursuivant des yeux les ravisseurs qui s'éloignent. Le génie infernal vole long-temps avec rapidité dans l'empire lugubre de la nuit jusqu'à ce qu'enfin il apperçoit dans le lointain une lueur foible de crépuscule vers les frontieres de l'univers créé. Comme un malfaiteur qui médite quelque meurtre nocturne, marche pendant l'obscurité vers quelque cité royale qu'il voit de loin éclairée de lumieres

innombrables, s'y glisse avec craint
évite la clarté ; l'esprit impur étoit
d'une crainte pareille en traversant
spheres immenses qui servent d'av
au globe de la terre. Arrivé sur ce glo
il ne fut pas long-temps à y tro
la demeure des hommes ; son re
perçant la lui découvrit aisément :
suite il s'y abattit du haut des airs
mi des bocages ombragés. Voici do
dit-il en y abordant, cette terre q
été maudite. J'ai vu en planant,
paradis gardé par l'épée flamboya
C'est un beau séjour ; il ressem
aux campagnes du ciel. Ils l'ont pe
Mais cette terre qui leur reste n'est
un enfer. Peut-être par des supplicati
basses & plaintives ont-ils adouci
colere de leur Dieu ; peut-être l
corps plus grossier est-il exposé à
tourmens & à des douleurs qui ne s
roient agir sur des esprits plus p
& sur des substances éthérées. Car
je pourrois être heureux, si l'enfer
me suivoit pas en tout lieu. Mais
vois des anges répandus ici de place
place : tâchons d'échapper à leur atte
tion, de peur qu'ils ne traversent n
entreprises. Voici là-bas sur la coll

ce

cette famille de pêcheurs. Mais ils ne me paroissent pas être malheureux. C'est peut-être que leurs maux ne doivent commencer qu'avec la mort.... Assurons-nous-en par un exemple. Peut-être pourra-t-on les engager eux-mêmes à des forfaits ;.... car, à ce qu'il paroît, leur cœur est ouvert à la séduction. Satan a bien réussi auprès du chef de cette famille par un artifice assez commun, lorsqu'ils étoient encore parfaits : à présent qu'ils ne le sont plus, & que la malédiction céleste les a dégradés, combien sera-t-il plus aisé de renverser leurs principes moraux ! Oui, je le prévois, nous les engagerons à des actions si noires, que les anges saisis d'horreur seront contrains de quitter la terre, & que celui qui les créa, les exterminera de son foudre, ou les précipitera dans l'abyme. Alors de nos rives affreuses, goûtant la seule joie qui puisse nous toucher, avec transport nous les verrons, ces dignes habitans de la terre, tomber & rouler dans les vagues enflammées de l'enfer. J'en vois là un dans la campagne, qui porte un front farouche & ridé : si j'en crois les traits de son visage, j'opérerai

par lui de grandes choses. Je vais le trouver, & sonder ses pensées & ses inclinations. Il dit, & s'étant adroitement caché, il rodoit parmi les hommes ne songeant qu'au meurtre & à la séduction.

Cependant il venoit de passer à côté de Caïn & de sa compagne, & il avoit entendu ce qu'ils se disoient. A peine furent-ils retirés dans leur cabane, qu'il s'arrêta, & redit après eux avec un souris moqueur : Tiens toujours éloigné de toi ces sombres nuages de mélancolie que tu as eu la force de dissiper; surmonte le chagrin qui veut rentrer dans ton ame. ...... Et quittant l'ironie pour laisser parler la rage : Non, dit-il, non, le bien ne germera jamais sur son terrain ingrat ; je saurai l'y détruire & ces nuages de la mélancolie qu'on a cru si bien dissipés, je les rassemblerai au-dessus de ta tête, aussi épais & aussi sombres que ceux qui environnent de ténebres éternelles les sommets des montagnes infernales. Quoi de plus facile ? Toi-même tu travailles à les amasser, je n'ai qu'à t'aider. Qu'il me sera doux de te seconder ! Oui, laisse moi faire ; je veux les accumuler sur ton front, afin que la désolation & la

misere, maux encore inconnus parmi les mortels, commencent à s'y répandre, & qu'alors vos jours soient couverts d'une obscurité encore plus noire que celle qui obsede perpétuellement l'enfer.

L'aimable aurore commençoit à dorer l'horizon, & inspiroit les chants & la gaieté : Caïn prit ses instrumens pour s'en retourner aux champs. Déja Abel l'avoit salué tendrement, & vouloit conduire ses troupeaux sur les pâturages couverts de rosée ; Mehala & Thirza, se tenant par la main, alloient s'avancer vers le jardin au milieu duquel étoit placé l'autel, lorsqu'Eve sortit de sa cabane avec des gestes de désolation. Inquietes & saisies toutes deux, elles s'approcherent, & lui dirent avec émotion : Ah ! ma mere !.... vous pleurez ! eh ! pourquoi pleurez-vous ? Eve redoubla d'abord ses pleurs ; puis tâchant de suspendre sa douleur, elle les regarda tendrement, & leur dit ces paroles entrecoupées de sanglots : Hélas, mes enfans ! n'avez-vous pas entendu les tristes gémissemens qui venoient de notre cabane ? Des souffrances aigues ont surpris cette nuit votre pere ;

le voilà actuellement qui lutte con
un mal dont il est pénétré jusqu'aux
Il s'efforce de le dissimuler ; il vo
droit retenir tous les soupirs qui s'écha
pent de son cœur ; il voudroit étouffer
plaintes, & me consoler. Ah ! mes e
fans ! de tristes frayeurs se sont emp
rées de mon ame, & mon cœur déchi
se refuse à toute consolation. Lo
même qu'il repose le plus tranquillement
il paroît abymé dans les réflexions
un instant après il gémit avec anxiété
une sueur froide baigne alors son front
& les larmes retenues s'échappent con
me un torrent de ses yeux. O presser
timent affreux, tu es appesanti s
mon ame comme une montagne énorm
O mes enfans, soutenez-moi ; mo
malheur m'accable : retournons dans l
cabane. Elle s'appuyoit, en pleurant
sur l'épaule de Méhala ; & suivie d
triste cortege de ses enfans éplorés, ell
s'en retourna vers la cabane.

Tous environnerent tristement le li
du pere. Il reposoit plus tranquillement :
son visage & ses gestes annonçoient
que son ame, malgré les assauts de la
souffrance & des douleurs, étoit tou-
jours restée la maîtresse ; & accom-

pagnant d'un doux souris un regard tendre qu'il jeta sur ses enfans affligés : O mes bien-aimés, leur dit-il, la main du Seigneur a répandu la douleur sur ma poussiere ; je sens mes entrailles se déchirer. Louanges soient à l'Eternel, qui regle tout sagement. Peut-être ordonne-t-il que ces douleurs servent à rompre les liens qui attachent mon ame à mon corps. S'il doit retourner à la terre d'où il est sorti, je m'y soumets ; j'attendrai, en l'adorant, l'heure fatale, & je louerai le Seigneur de la vie & de la mort, jusqu'à ce que ma poussiere disparoisse. Alors l'ame délivrée du corps que la malédiction accable, en louera plus dignement le Seigneur. Oui, mon Dieu, tu as conservé à l'ame cette noblesse de sentiment. Il est bien juste que je sois le premier qui rende sa poussiere à la terre : mais, ô Dieu consolateur, daigne me soutenir de ton assistance, & fais-moi endurer les maux présens par la ferme espérance d'un avenir plus heureux. Mais sur-tout ne m'abandonne pas lorsque l'heure fatale de la mort s'avancera sur ma tête, & que le dernier frémissement se fera sentir dans mes os. Vous,

Eve, que j'aime comme moi-même, & vous, mes chers enfans, n'ajoutez pas à ma douleur par vos plaintes & vos lamentations. Hélas ! comme vous voilà ensevelis dans une tristesse sombre & profonde ! Mes bien-aimés..... cessez ces plaintes & ces lamentions qui me font souffrir. Peut-être mes maux ne sont-ils que les avant-coureurs de la mort qui s'approche de moi lentement; peut-être aussi le Seigneur les retire-t-il de dessus moi. Mais quoi qu'il en soit, préparez vos ames à tout ; accoutumez-vous d'avance à une résignation soumise & ferme, pour le moment où il plaira à Dieu de me dépouiller du limon qui entoure mon ame, & de m'enlever du milieu de vous. Là les sanglots interrompiren son discours : il se tut, regarda fixemen & dans un profond silence chacun de assistans : mais il arrêta sur-tout se regards sur Eve, dont la vue redoubl sa tristesse ; puis reprenant son discours Hélas ! dit-il, sans doute que la mo du premier qui l'éprouvera, sera quelqu chose d'affreux pour ceux qui en seror les témoins ; mais elle sera plus affreu encore pour qui en sera la victim

Veuille ce Dieu secourab'e qui ne nous a jamais abandonnés dans nos afflictions, me secourir à cette heure terrible ! Il le fera, ses bontés passées nous en sont des gages. Pour vous, mes enfans, ajouta-t-il en finissant, sortez ; laissez-moi recueillir mon ame dans le Seigneur; priez-le pour moi avec ferveur : cette crise effrayante va peut-être finir par un doux sommeil, qui rendra la vigueur à mes membres fatigués.

Là le pere des hommes se tut, & ses enfans éplorés s'inclinerent pour baiser sa main affoiblie. Oui, mon pere, s'écrierent-ils, nous allons, prosternés devant le Seigneur, le supplier qu'un doux repos vienne réparer tes forces épuisées par la souffrance. Hélas ! puisse notre priere être exaucée ! puisse le Seigneur, avant ton réveil, calmer les douleurs aiguës qui te déchirent ! Et le cœur plein d'amertume, ils sortirent de la cabane. Eve seule y resta. Je voudrois sommeiller, dit Adam en lui adressant la parole : mais la voyant baignée de larmes : Eh quoi, tu pleures, chere épouse ! ajouta-t-il. Crains que ton attendrissement augmentant ma peine, ne chasse le repos loin de moi. Ensuite

il envelopa ſon viſage dans des peaux, pour cacher à ſa compagne le chagrin qui dévoroit ſon ame inquiete. Eſt-ce là, ſe demandoit-il à lui-même, cette heure pleine d'effroi ? Je le crois : ah ! grand Dieu, qu'elle me paroît terrible ! Seigneur, n'abandonne pas un malheureux pécheur expirant. Cependant, quelque affreuſe qu'elle me paroiſſe, ce ſeroit une conſolation bien douce pour moi, ſi mon triſte ſort pouvoit acquitter les miens ; ſi par ma mort j'exemptois tous mes deſcendans d'un ſort pareil à celui-ci. Mais non : ils me ſuivront ; les mêmes horreurs, le même voile de ténebres s'étendront ſur tous ceux qui ſeront enfantés par la femme : car d'un tronc empoiſonné par le péché, que peut-il naître autre choſe que des pécheurs, & des pécheurs ſujets à la mort ? J'ai tué toute m[a] poſtérité. Tous tant que nous ſommes nous finirons par être arrachés d'entre les bras de ceux qui nous chériſſent, d[e] ceux qui nous adouciſſent cette vie pa[r] mille délices. O Eve, ô épouſe tendrement aimée ! que de larmes tu verſeras ſu[r] ma cendre ! Ah ! triſte & effroyable perſpective ! Mais ma pouſſiere inanimée n

frémira-t-elle pas lorsque de jeunes orphelins demeurés sans appui, pleureront la perte de leurs parens enlevés au milieu de leur course ; ou que des peres & meres décrépits se verront arracher par une mort précoce les soutiens de leur vieillesse ; lorsque des freres arroseront de leurs larmes le tombeau de leurs sœurs, l'épouse celui de son époux, & l'amante celui de son amant ? Faites grace alors à ma mémoire, ô mes enfans ! ne maudissez pas ma tranquille poussiere. Il est bien juste que les approches de la mort soient accompagnées de frémissement & d'horreur ; il est bien juste que nous sentions tous le poids de la malédiction à la derniere heure qui nous arrachera de cette vie de péché. C'est la mort qui ôte à l'ame cette enveloppe de limon qui l'entoure, pour la tirer de son état de malédiction & la rendre heureuse, si malgré le peu de pouvoir qui lui reste pour le bien, elle a lutté contre ses vices, & si elle a tâché de s'élever à la vertu. Ainsi, mes enfans, il ne faudra pas que vous maudissiez ma cendre. Notre séjour sur la terre n'est pas proprement une vie ; ce n'en est que l'aurore. Ecroulez-

vous, montagnes accablantes qui pesez sur moi. C'est en mourant que je retournerai à la vie : j'en attends l'instant, comme un tendre pere qui s'étant éveillé le premier pendant un matin délicieux du printemps, attend, au lever du soleil, que ses chers enfans se réveillent, & viennent goûter ses embrassemens. Telles étoient les pensées d'Adam livré à lui-même, lorsqu'un doux sommeil vint s'emparer de ses sens, & lui rendit le calme & le repos.

Pendant ce temps-là Eve assise à ses côtés pleuroit amèrement, & disoit à voix basse pour ne pas troubler le sommeil de son époux : Que de maux j'éprouve ! O malédiction, suite du péché, appesantis sur moi seule ton fardeau, double les maux que tu répands sur moi ! Tout ce que vous souffrez de douleurs & de maux, ô vous tous, vient de moi seule : c'est moi qui ai péché la premiere : hélas ! les maux que vous supportez sont autant de vers rongeurs qui me dévorent. Cher époux, si tu mourois ! (ah ! je fremis de cette idée ; un frissonnement général, une sueur froide me

saisissent : les horreurs de la mort peuvent-elles être plus effroyables ?) si tu allois mourir par ma faute, ô Adam ! si c'étoient actuellement les angoisses de la mort qui t'environnassent, ah ! ne me regarde pas avec mépris ou avec colere. Et vous, mes enfans, ne maudissez pas votre mere ; je ne suis que trop à plaindre. Il est vrai qu'aucun reproche n'est encore échappé de vos levres ; mais, hélas ! chacun de vos soupirs, chacune de vos larmes n'est-elle pas un reproche douloureux ? O Dieu tout-puissant ! prête l'oreille à mes prieres plaintives, ôte-lui ses souffrances : ou si ce sont les avant-coureurs de la mort, si son corps doit retourner à la terre (affreuse idée !) pour-lors ne me sépare pas de lui, laisse-moi mourir avec lui, à ses côtés : retire mon ame la premiere, pour que je ne voie point sa mort ; j'ai péché la premiere. Eve se tut, & toute inconsolable, elle pleuroit à côté d'Adam assoupi.

Caïn étoit sorti dans les champs ; ses larmes avoient eu le temps de sécher. Je ne pouvois, disoit-il en s'en allant, je ne pouvois m'empêcher de pleurer auprès du lit de mon pere ; ses gémis-

ſemens & ſes diſcours avoient pénétr
m on ame. Cependant . . . . . il ne mour
ra pas, je l'eſpere. O Dieu, fais qu'i
ne meure pas, ce bon pere que j'aime
Oui, je ne pouvois m'empêcher d
pleurer : mais pour pleurer comme mo
mon frere, il faudroit que je fuſſe pl
efféminé que je ne le ſuis. Dira-t-o
encore que je ſuis d'une humeur faroı
che ? Ou ne dira-t-on pas au moir
qu'Abel aime plus ſon pere que moi
parce que je n'ai pas ſangloté comn
lui ? J'aime mon pere, je l'aime auta
que fait Abel, mais je ne puis pas com
mander à mes larmes de couler. ——

Abel, de ſon côté, accablé de do
leur, alloit à ſes pâturages : les larm
couloient encore de ſes yeux, lorſqu
ſe jeta à terre ; & baiſſant ſon fro
juſque ſur l'herbe, qu'il humectoit de ſ
pleurs, il adreſſa cette priere au Seigneu

Je te loue dans la plus profonde h
milité, ô toi qui regles le deſtin c
mortels avec une ſageſſe & une boı
infinies. J'oſe, dans nos tribulation
élever mes prieres juſqu'à toi : car tu
permis au pécheur de t'implorer,
nous as permis cette douce conſolation d
nos maux. Je ne dois pas ſans do

espérer que tu réformes les voies de ta sagesse, pour écouter les vœux d'un vermisseau plaintif. Tes voies sont sages & bonnes, ô mon Dieu ! je ne te demande absolument que la force de souffrir, & de la consolation dans nos peines. Mais si nos vœux ne sont pas en contrariété avec les voies de ta sagesse, rends-nous notre pere commun ; rends à notre mere son époux qu'elle te demande ; rends-lui celui qui partageoit son bonheur & sa misere, & dont le sort étoit si étroitement lié au sien, que la vie de l'un est celle de l'autre. Rends à des enfans inconsolables un pere cheri ; remets l'heure de sa mort à des jours éloignés. Commande par un simple signe, & les maux les plus affreux disparoîtront aussi-tôt ; la joie, le ravissement & les actions de graces s'éleveront vers ton trône, de l'humble cabane des mortels. Permets que celui qui nous a donné la vie reste encore longtemps avec nous, qu'il annonce encore parmi nous tes bontés infinies, & qu'il dicte tes louanges à nos fils & à nos filles dès l'âge où ils articuleront à peine. Que si les décrets de ta sagesse ordonnent qu'il meure, ne t'offense pas,

ô mon Dieu, de ma douleur & de mo frémissement.... Mais si ta sagesse . résolu qu'il meure, pardonne à m douleur le désordre de mes paroles, & souffre que mes entrailles soient émues S'il doit mourir, prête-lui ton assistance à l'heure terrible où sa poussiere s dissoudra. Pardonne alors nos cris & nos lamentations; permets à notre douleur d'éclater, ou modere-la par tes consolations divines, afin que nous ne succombions pas au désespoir, & que nous louion ta sagesse dans l'abyme même de la misère

Telle avoit été la priere d'Abel prosterné à terre avec une profonde humilité. Il entendit du bruit, & de odeurs suaves répandues dans la contré porterent leurs parfums jusqu'à lui. I tourna la tête, & il apperçut près d lui un ange gardien tout rayonnant d beautés : des roses couronnoient son fron serein, son sourire étoit gracieux comm l'aurore, & il dit d'une voix douc comme l'haleine du zéphyr : Ami, l Seigneur a écouté favorablement t priere : il m'a commandé de m'envelopper d'un corps opaque, & de vous ap porter dans vos maux la consolation & de secours. La sagesse éternelle qui veill

ſans ceſſe au bien-être de chaque créature, & qui a ſoin de l'inſecte rampant, comme de l'archange brillant de lumiere, a bien voulu ordonner à la terre de produire dans ſon ſein des remedes ſalutaires pour le ſervice de ſes habitans, dont le corps eſt ouvert aux douleurs, & à toutes les influences mal-faiſantes que la nature, depuis la malédiction, a exhalées autour d'eux, comme autant de degrés pour les conduire à la corruption qui les attend. Ami, prends ces fleurs & ces plantes; ce ſont des ſpécifiques propres à rétablir la ſanté de ton pere: fais-les bouillir dans de l'eau de fontaine; qu'il en boive, & il ſera guéri.

L'ange lui donna les fleurs & les plantes, & diſparut. Frappé d'un étonnement inexprimable, Abel étoit reſté immobile. O Dieu, s'écria-t-il, qui ſuis-je, pour que tu exauces auſſi favorablement les gémiſſemens d'un pécheur qui n'eſt que cendre & pouſſiere? Comment le mortel peut-il te rendre de ſuffiſantes actions de graces? Comment peut-il exalter dignement ta bonté? Non, le mortel ne le peut pas, Seigneur; les anges mêmes par leurs hym-

nes ne le pourroient pas. Soudain il court à sa cabane ; la joie lui prête des ailes, & il prépare avec une impatience avide la boisson salutaire. Ensuite il vole à la cabane du pere, où Eve étoit assise auprès de son lit, baignée de larmes, où Thirza & Mehala se tenoient tristement debout à ses côtés. Elles virent avec surprise son empressement, la joie peinte dans ses yeux, & le sourire sur ses levres. O mes bien-aimées, dit-il, essuyez vos larmes : le Seigneur a exaucé notre priere, il nous a secourus : car un ange m'est apparu comme je priois dans le jardin ; il m'a donné des simples cueillis de sa main céleste : Fais-les bouillir, m'a-t-il dit, dans de l'eau claire, & rends la santé à ton pere. Elles écouterent ce récit avec étonnement, & témoignerent leur reconnoissance par des louanges & des actions de graces. Le pere avoit pris la boisson odorante, & déja en éprouvant l'effet, il se leva sur son séant, & rendit graces au Seigneur avec une ardente piété : ensuite prenant la main du fils, il la pressa tendrement contre ses joues & la mouilla de ses larmes en disant : O mon fils, mon

cher fils! sois béni, toi par qui le Seigneur m'envoie du secours, toi dont la vertu plaît au Seigneur, toi dont il exauce les prieres; sois béni encore une fois, mon fils bien-aimé. Eve & ses filles s'approcherent aussi, & embrasserent celui par qui le Seigneur avoit envoyé son secours.

A cet instant même Caïn revint des champs. Des soucis inquiets me tourmentent, avoit-il dit; je vais monter à la cabane de mon pere. Peut-être a-t-on besoin de mon secours, peut-être qu'il meurt, hélas! & que je serai assez malheureux pour ne pas recevoir la derniere bénédiction de ses levres. Et dans cette pensée il étoit revenu des champs. En arrivant il vit avec surprise régner la joie & les tendres embrassemens, il entendit comme le pere bénissoit le fils. Mehala si-tôt qu'elle l'eut apperçu, courut à lui, l'embrassa, & lui raconta comment le Seigneur avoit envoyé du secours par Abel. Caïn s'approcha du lit du pere, lui baisa la main en disant: Je vous salue, ô mon pere: loué soit le Seigneur, qui vous rend à nos larmes. Mais, ô mon pere, n'avez-vous point de bénédiction pour moi? Vous avez

béni celui par qui le Seigneur vous envoyé du secours ; bénissez-moi, mo pere, je suis votre premier né. Adar le regarda tendrement, & lui serrant l main dans la sienne : Je te donne m bénédiction, lui dit-il, ô Caïn : soi béni de Dieu, ô mon premier né : qu la grace du Seigneur soit toujours sur toi que ton cœur jouisse d'une paix tran quille, & ton ame d'un repos inalté rable. Ensuite Caïn se tourna vers so frere, & l'embrassa (comment eût-: pu ne pas le faire ? tous les autres l'a voient fait) : puis il sortit de la cabane mais ce fut pour aller se confiner dan l'enfoncement d'un bocage obscur, o accablé de mélancolie, il s'écria : Un paix tranquille . . . . . un repos inalté rable dans l'ame ! Eh comment aurois-j cette paix, ce repos ? . . . . N'a-t-i pas fallu que je demandasse la bénédic tion, qui couloit volontairement de se levres lorsqu'il s'est agi de bénir mo frere ? On me laisse mon rang de pre mier né : grand avantage ! Malheureu que je suis ! je n'ai de supériorité qu'e fait de misere & d'indifférence. C'e par lui que le Seigneur a envoyé d secours à notre pere : tout ce qui peu

le faire aimer plus que moi, lui arrive. Comment auroient-ils de la considération pour moi, qui suis le rebut du Seigneur & de ses anges? Ils ne m'apparoissent pas à moi; ils passent avec dédain sans m'honorer de leur attention, tandis que je m'épuise à travailler aux champs, & que la sueur coule sur mon visage basané : ils passent, & c'est pour aller le trouver, lui dont les mains délicates se jouent dans les fleurs, lui qui verse quelques larmes qu'il a de trop, à l'occasion de ce que le soleil couchant colore de pourpre les nuages, ou que la rosée éclate sur l'émail des fleurs. Malheur à moi d'être le premier né; puisque cet état ne m'assure qu'un poids plus accablant de malédiction. Toute la nature lui sourit; je suis le seul à manger un pain de douleur à la sueur de mon visage; je suis en tout le seul malheureux. C'est en roulant dans son cerveau mélancolique ces noires pensées de haine & d'envie, qu'il erroit dans le fond de ce bocage.

Le soleil se retiroit derriere les monts d'azur, & teignoit, en descendant sous l'horizon, les nuées en couleur de feu, lorsqu'Adam de son côté parla ainsi :

Le soleil se retire derriere les monts je veux aller devant la cabane, avan que le jour finisse, louer le Seigneu qui m'a secouru. Et il sortit de son li plein de force & de vigueur. Eve & ses filles l'accompagnoient. Le solei du soir répandoit sur ces régions une lumiere douce. Adam se jette à genoux & parcourant avec des yeux transportés la contrée ainsi éclairée : Me voici dit-il à Dieu avec une fervente effusion de cœur, me voici, mon souverain Maître, prosterné devant votre face, pénétré de votre bonté infinie Douleurs aiguës, qu'êtes-vous devenues ? Vous aviez atteint jusqu'à mes os, vous brûliez mes visceres comme un feu; mais au milieu de mes souffrances mon ame s'est élevée au ciel, elle a mis sa confiance dans le Seigneur : le Seigneur m'a regardé du haut du ciel, & a exaucé nos prieres : aussi-tôt les douleurs ont cessé de me déchirer, la force & la gaieté sont venues ranimer mes membres. La mort n'avoit pas encore de droit sur ma cendre ; je devois encore te louer dans ce corps mortel, & donner en ma personne à l'univers de nouvelles preu-

ves de ta clémence & de tes miséricordes sur l'homme pécheur. Je te louerai, ô Dieu infiniment bon, depuis le crépuscule du matin jusqu'à celui du soir. Tant que mon ame sera entourée de son enveloppe terrestre, elle bégayera tes louanges & sa reconnoissance; mais dès qu'elle en sera dégagée, s'élevant alors triomphante à une nature plus noble, elle te verra face à face dans tout l'éclat de ta magnificence. O vous, anges brillans de lumiere, jetez les yeux sur cette demeure de pécheurs, ce séjour de la mort. Cette terre dont les fondemens s'ébranlerent, d'où le printemps disparut dès que le péché l'eut souillée, dès que Dieu eut détourné ses regards de dessus nous, cette terre est le théâtre des merveilles de sa bonté infinie. Soyez-en les témoins, & dans une sainte ivresse, louez-en l'auteur plus dignement que nous ne pouvons faire. L'homme, hélas ! ne peut qu'esquisser, que balbutier son ravissement. Je te salue, aimable soleil, je te salue avant ton coucher. Lorsque tes rayons du matin commençoient à briller derriere les cedres, je gémissois accablé

par la douleur : lorſqu'ils éclairerent
cabane, je te ſaluai par des ſoupi
lorſque le ſoir tes rayons brillent
riere les montagnes, proſterné à
noux, je rends graces au Seigne
qui m'a déja ſecouru, qui a diſ
mes douleurs. Je vous ſalue, monta
élevées ; & vous, collines répan
dans les plaines, mon œil vous v
encore quand vous réfléchirez les ra
vermeils de l'un & de l'autre cré
cule. Je vous ſalue, oiſeaux qui cl
tez les louanges de l'Eternel. V
chant récréera encore mon oreille
me réveillera dès le matin pour cl
ter des hymnes au Seigneur. Vo
fontaines murmurantes, mes mem
ſe repoſeront encore ſur vos bords ém
lés de fleurs, où le bruit de vos d
ces ondes fait naître un ſommeil b
faiſant. Et vous, bocages, buiſſ
berceaux, je me promenerai en
ſous vos ombrages, vous verſerez
core votre agréable fraîcheur ſur
tête, lorſqu'enſeveli dans de prof
des méditations, j'errerai dans
charmans labyrinthes. Je te ſalue
nature entiere ; mais j'adore unic
ment ton modérateur tout-puiſſant,

a soutenu mon vil limon prêt à s'écrouler.

C'est ainsi que le pere des humains louoit le Seigneur. La nature paroissoit attentive à sa priere, & les créatures sembloient le féliciter sur son retour à la vie. Le soleil ne donnant plus qu'une lumiere adoucie, dardoit encore ses derniers rayons à travers les feuillages, prêt à aller se cacher derriere les montagnes : les fleurs distribuoient leurs parfums sur les jeunes zéphyrs, comme pour les charger de les exhaler sur lui ; & les oiseaux, comme à l'envi, lui donnoient l'agréable amusement de leur doux gazouillement & de leurs folâtres badinages. Caïn & Abel arriverent sous le feuillage, & virent avec une joie délicieuse leur pere rendu à leurs vœux. Sa priere finissoit : il se leva & embrassa sa femme & ses enfans : des larmes de joie couloient de ses yeux : après quoi il s'en retourna dans sa cabane. Cependant abel dit à Caïn : Mon cher frere, quelles actions de graces rendrons-nous au Seigneur, de ce qu'il a exaucé nos gémissemens, & de ce qu'il nous rend notre précieux pere? Pour moi je vais

à cette heure où la lune se leve, m
cheminer vers mon autel ; pour y
frir au Seigneur en sacrifice le p
jeune de mes agneaux. Et toi, m
cher frere, es-tu dans la même idé
Voudrois-tu aussi sur ton autel fa
un sacrifice au Seigneur ?

Caïn le regardant d'un air chagri
Oui, dit-il, je vais aller aussi à m
autel offrir en sacrifice au Seigneur
que la pauvreté des champs me don
Abel lui répondit gracieusement : M
frere, le Seigneur ne compte pour ri
l'agneau qui brûle devant lui, ni
fruits de la campagne que la flam
consume, pourvu qu'une piété sans
che brûle dans le cœur de celui c
donne l'un ou l'autre.

Caïn repartit : Il est vrai, le f
tombera tout d'abord du ciel pour co
sumer ton holocauste : car c'est par
que le Seigneur a envoyé du secour
pour moi, il m'a dédaigné : mais
n'en irai pas moins lui offrir mon
crifice. Je suis aussi pénétré que toi
reconnoissance ; notre pere rendu à n
vœux m'est précieux comme à toi : qu'
surplus le Seigneur agisse avec mo
misérat

misérable vermisseau, selon son bon plaisir.

Abel alors se jeta tendrement au cou de son frere en disant : Ah ! mon frere, mon cher frere ! est-ce que tu te fais un nouveau sujet de chagrin de ce que le Seigneur s'est servi de moi pour porter du secours à mon pere ? S'il s'est servi de moi, c'est une commission dont il m'a chargé pour nous tous. O mon frere, écarte, je t'en supplie, ces fâcheuses idées. Le Seigneur, qui lit dans nos ames, sait bien y découvrir les pensées injustes & les murmures sourds. Aime-moi comme je t'aime. Vas offrir ton sacrifice ; mais ne permets pas que des dispositions impures en souillent la sainteté, & compte qu'alors le Seigneur recevra favorablement tes louanges & tes actions de graces, & qu'il te bénira du haut de son trône.

Caïn ne répondit point : il prit le chemin de ses champs, & Abel, le regardant avec tristesse, prit celui de ses pâturages, chacun s'avançant vers son autel. Abel égorgea le plus jeune de ses agneaux, l'étendit sur l'autel, le parsema de branches aromatiques & de

fleurs, & mit le feu à l'holocauste
puis échauffé d'une piété fervente,
se mit à genoux devant l'autel, &
à Dieu ses actions de graces, se r
pandant en louanges les plus vives
les plus affectueuses. Cependant la flam
me du sacrifice s'élevoit en ondoya
à travers les ombres de la nuit :
Seigneur avoit défendu aux vents
souffler, parce que le sacrifice lui ét
agréable.

De son côté Caïn mit des fruits
ses champs sur son autel, alluma s
sacrifice, & se prosterna devant s
autel. Aussi-tôt les buissons s'agitere
avec un bruit épouvantable; un tou
billon dissipa en mugissant le sacrific
& couvrit le malheureux de flamm
& de fumée. Il recula de l'autel
tremblant, & une voix terrible c
sortit de l'obscurité effroyable de
nuit, lui dit : Pourquoi trembles-t
& pourquoi la terreur est-elle pei
sur ton visage ? Il en est encore temp
corrige-toi, je te pardonnerai ton p
ché; sinon ton péché & son châtim
te poursuivront jusque dans ta caba
Pourquoi hais-tu ton frere ? Il t'aim
te complaît & t'honore. La voix se t

& Caïn saisi de frayeur, quitta ce lieu affreux pour lui, & s'en retourna à travers la nuit. Le vent furieux chassoit encore après lui la fumée infecte du sacrifice : son cœur frissonnoit, & une sueur froide coula de ses membres. Cependant en promenant ses regards il vit dans la campagne les flammes du sacrifice de son frere qui s'élevoient en tournoyant dans les airs. Désespéré par cette vue, il tourna ses regards ailleurs, & dit en grinçant les dents : Le voilà, le favori, qui offre son sacrifice. Fuyez, mes yeux, ce spectacle outrageant : si j'en étois plus long-temps le témoin, toute la rage des enfers entreroit en mon cœur ; non, je ne pourrois pas m'abstenir de maudire d'une voix tremblante cet objet de prédilection. Mais tournons notre fureur sur nous-mêmes. Venez, ô mort, ô destruction, venez finir les maux d'un infortuné. Ah mon pere ! faut-il que tu aies péché ! Je devrois peut-être me présenter à tes yeux avec ce pâle désespoir peint sur mon visage, afin que tu visses le comble de ma misere, afin que tu pressentisses tous les malheurs de tes descendans. Non, so-

yons malheureux ſeuls, & ne nous vengeons pas ſur un pere, en lui préſentant cet affreux tableau. Une horreur mortelle le ſaiſiroit, il en expireroit en ma préſence, & j'en ſerois plus malheureux. La colere du Seigneur s'eſt appeſantie ſur moi ; il m'a maudit, il me dédaigne : je ſuis la plus malheureuſe créature qui habite cette terre. Les animaux de la campagne, les inſectes rampans ſont pour moi dignes d'envie. O Dieu miſéricordieux, ſi tu pouvois étendre ton indulgence ſur moi ! Laiſſe fléchir ta colere, ou me replonge dans le néant.... Mais que dis-je, cœur endurci que je ſuis ! Si tu te corriges, m'a-t-il été dit, je te pardonnerai ton péché. Choiſis le pardon ou la miſere, miſere éternelle, miſere inexprimable. Oui, j'ai péché oui, mes iniquités s'élevent au-deſſus de ma tête, & te crient vengeance ô Dieu juſte ! Que ta vengeance eſt juſte auſſi ! Plus on s'éloigne des voies de la perfection & de la ſageſſe, plus on devient malheureux. Il faut bien que je ſois coupable, puiſque je ſuis malheureux. Je les quitterai ces voies perverſes. Détourne tes yeux, ô mon

Dieu, de dessus mes iniquités passées; préserve-moi d'en commettre de nouvelles; prends pitié de moi, ô mon Dieu! ou.... anéantis-moi.

Fin du Chant troisieme.

CHANT QUATRIEME.

L'AIR étoit encore humide de la rosée de la nuit, les oiseaux assoupis gardoient le silence, & le soleil levant n'avoit pas encore doré les sommets des montagnes & les brouillards errans du matin. Caïn sortoit de sa cabane, traînant sa noire mélancolie au-devant du crépuscule. Mehala, sans savoir qu'il l'entendoit, avoit pleuré sur lui, & son occupation pendant la nuit entiere avoit été de lever les main au ciel en priant & gémissant. Pour lui, errant avant l'aurore, sa voix murmurante résonnoit dans le calme profond des campagnes, comme un tonnerre éloigné. O nuit odieuse, disoit-il, quels sombres nuages rodoien autour de moi! Quel effroi! quelle terreur! Cependant mon imaginatio alloit se calmer, mes visions affreuse alloient disparoître, lorsque ses sanglot

& ses lamentations m'ont éveillé. Hélas ! le sommeil ne me quitte que pour me plonger dans la désolation. Ne puis-je donc jamais jouir d'une heure de repos ? Qu'avoit-elle à pleurer sur moi ? Elle ne sait pas encore que mon sacrifice a été rejeté. Ces pleurs m'accablent ; je ne puis tenir à ces gémissemens, à ces cris ; ils m'ont ravi d'avance le repos du jour qui va luire. Un sourire d'approbation accompagne tout ce que fait mon frere : il n'y a que moi que la tristesse poursuit en tous lieux. Je t'aime, Mehala, je t'aime plus que moi-même : pourquoi faut-il que ce soit toi qui remplisses d'amertumes le peu d'heures destinées à mon repos ?

Il s'arrêta sous un buisson qui, par le pied, tenoit à un roc. O doux sommeil, dit-il, rends moi ici ta faveur bienfaisante. Malheureux que je suis ! fatigué jusqu'à l'épuisement, je t'attendois dans ma cabane ; & à peine avois-tu déployé tes douces ailes sur moi, qu'une voix lamentable m'a réveillé. Ici sans doute personne ne troublera mon repos, à moins que les êtres même inanimés ne me poursui-

vent jusque dans les retraites les plus écartées. O terre, qui, depuis ta malédiction trop févere, exiges des travaux si rudes.... travaux encore qu ne prolongent ma vie que pour me rendre plus long-temps malheureux... en ce moment au moins laisse-moi par quelques instans de repos, réparer ma lassitude extrême : je n'attend pas d'autre bonheur, & n'en connoi pas de plus grand. Il dit, & se coucha sur l'herbe parfumée, où bien tôt le sommeil déploya sur lui ses sombres ailes.

Anamalech avoit suivi ses pas e secret, & se trouvoit à côté de lu Un profond sommeil s'est emparé c ses yeux, dit-il ; je vais me couch à son côté, & pour arriver à mon bu je troublerai son ame par des objets fa tastiques. Venez, songes légers, s condez-moi ; rassemblez toutes les im ges qui pourront faire naître en lui fureur & l'égarement, l'envie à dent corrosive, la colere emportée & toutes les passions tumultueuses. Ai dit l'esprit impur, & il se blottit a près de Caïn. Tandis qu'il s'y arra geoit, un bruit épouvantable se fit e

tendre ſur la cime des montagnes ; un vent mugiſſant agitoit les buiſſons, & rabattoit les boucles des cheveux de Caïn le long de ſon front & de ſes joues. Mais en vain les buiſſons mugirent, en vain les boucles de ſes cheveux battirent ſon front & ſes joues ; le ſommeil s'étoit appeſanti ſur ſes yeux, rien ne put les lui faire rouvrir.

Il vit en ſonge une vaſte campagne parſemée de pauvres chaumieres. Il vit ſes fils & ſes petit-fils diſperſés dans la plaine, où ils s'expoſoient réſolument au ſoleil du midi qui dardoit ſes rayons brûlans ſur leurs cous hâlés. Aſſidus à leurs durs travaux, tantôt ils recueilloient les fruits néceſſaires à leur ſubſiſtance, tantôt ils préparoient la terre à recevoir de nouvelles ſemences, ou courbés dans les ſillons, ils s'enſanglantoient les mains à extirper les ronces épineuſes qui étouffoient leurs grains naiſſans, & en interceptoient la nutrition ; tandis que leurs femmes, plus réſidantes dans les cabanes, préparoient de ſobres repas pour le moment de leur retour. Il vit Eliel, ſon fils aîné (car il voyoit diſtinctement

dans ce songe), il vit Eliel soule
de terre en gémissant, un pesant f
deau, & le charger sur ses épaul
la sueur couloit sur son visage re
bruni, & la tristesse étoit peinte d
ses yeux. Que cette vie est malhe
reuse ! disoit-il, accablé par le fai
qu'elle est remplie de peines & d'i
commodités ! Que la malédiction
rudement appesantie sur les fils de Caï
Celui qui créa cette terre les a-t
tous bannis de ses yeux après la m
lédiction ? ou la malédiction n'a-t-e
su frapper que les enfans du premi
né ? Là-bas dans les campagnes hab
tées par les fils d'Abel, d'où ces du
parens nous ont exclus, ne nous lai
sant de libre que ces déserts arides ; l
bas ou ils reposent voluptueusement
l'ombre des bocages, la nature semb
avoir consacré toutes ses productions
leur molle paresse. Toutes les cons
lations, les adoucissemens, les plaisirs
s'il en est sur la terre, sont réserv
pour ces voluptueux ; notre partage
nous est l'indigence & le travail. A c
mots Eliel, toujours chargé de s
fardeau, se traîne vers la cabane. Ca
vit ensuite plus loin une plaine émai

lée de fleurs, que traverſoient en ſerpentant des ruiſſeaux d'eau vive. Dans leur courſe vagabonde ils s'avançoient juſque ſous les cintres des berceaux, ſous l'ombrage des boſquets touffus, & le long des routes bordées d'arbres. Leur onde réfléchiſſoit les couleurs éclatantes des divers fruits, & après avoir erré long-temps à travers des gazons fleuris, ils finiſſoient par aller ſe confondre avec des étangs tranquilles & ombragés. Ici dans un bois de citroniers folâtroient des zéphyrs rafraîchiſſans; plus loin un bocage de figuiers déployoit ſon vaſte ombrage ſur les tendres fleurs. Ce ſéjour réuniſſoit dans la réalité tous les agrémens dont il a plu à la fable de décorer la belle vallée de Tempé & l'agréable région de Gnide, où s'élevoit en l'honneur de Vénus un temple magnifique ſur de brillantes colonnes. Caïn vit dans ſon rêve des troupeaux blancs comme la neige errer dans l'herbe haute & brouter les fleurs odorantes, pendant que le berger délicat, couronné de fleurs, fredonnoit une chanſon tendre auprès de ſa douce amie, couchée negligemment à l'ombre. Là de jeunes garçons beaux com-

me les Amours, & de jeunes
les belles comme les Graces s'affe
bloient ſous la voûte d'un treillage g
ni de chevre-feuille & de myrte. Al
de doux breuvages pétilloient dans
coupes d'or, & des fruits délici
brilloient ſur des tables couvertes
fleurs, tandis que des chants agréab
& des inſtrumens harmonieux retent
ſoient à l'entour. Il lui ſembla qu'un j
ne homme ſe levoit au milieu de l'
ſemblée. Que tout vous proſpere, n
bien-aimés, dit-il à ſes compagnor
que tout vous proſpere; & pour vo
rendre votre bonheur durable, écou
ce que j'ai à vous dire. La nature,
eſt vrai, nous ſourit, elle a raſſem
tous ſes charmes autour de notre
meure; mais elle ne laiſſe pas d'exi
de nous des ſoins & du travail, t
vail & ſoins trop pénibles pour no
qui nous ſommes conſacrés à des o
cupations plus douces. Il ſeroit
pour nos mains accoutumées à touch
les cordes ſonores de la lyre, de c
tiver les champs; & nos têtes,
tous les jours repoſent à l'ombre co
ronnées de roſes, ne ſauroient endu
l'ardeur brûlante du ſoleil. O mes bie
aimé

aimés, je vais vous confier des penſées qui, je crois, m'ont été inſpirées par un ange protecteur. Lorſque l'obſcurité de la nuit ſera arrivée, marchons vers les campagnes peuplées de laboureurs ; & quand haraſſés des travaux de la journée, ils ſeront enſevelis dans un profond ſommeil, allons les ſurprendre, les lier, & menons-les priſonniers dans nos demeures, afin que ces hommes groſſiers qui ne ſont pas comme nous initiés dans les beaux arts, ſupportent ſeuls les travaux de la campagne, & que leurs femmes & leurs filles ſoient employées à ſervir les nôtres. Mais je vous l'ai dit, choiſiſſons la nuit pour cette expédition. Il eſt pourtant vrai que nous leur ſommes ſupérieurs en nombre : mais qu'avons-nous beſoin de riſquer de dangereux combats ? Ainſi parla le jeune homme, & la foule témoigna ſon applaudiſſement par des acclamations de joie. Auſſi-tôt une nouvelle ſcene vint frapper les yeux de Caïn. Le projet inhumain s'exécutoit déjà. Il étoit nuit. Des cris d'épouvante & de déſolation, mêlés avec les cris de triomphe, vinrent du côté des cabanes, qui toutes

en flammes éclairoient les roches & l
campagnes. A la lueur de l'embraſ
ment, il vit ſes fils attachés, & leu
enfans marchant devant les fils d'Ab
comme un troupeau timide d'agneau
bêlans.

Tel fut le ſonge de Caïn. Il en fré
miſſoit encore dans ſon ſommeil, lor
qu'Abel, qui l'avoit apperçu dans l
bocage au pied du rocher, s'approch
de lui ; & jetant ſur lui des regar
pleins d'affection, il dit avec cet
douceur qui lui étoit propre : Ah
mon frere, puiſſes-tu bientôt te réveil
ler, pour que mon cœur gros de ter
dreſſe te puiſſe exprimer ſes ſentimens
& que mes bras puiſſent te ſerrer étroi
tement ! Mais plutôt modérez-vous
déſirs empreſſés : retenez vos haleines
zéphyrs du bocage ; & vous, petit
oiſeaux, ne fredonnez qu'à demi-voix
de peur d'interrompre ou de trouble
le précieux repos de mon frere. Peut
être que ſes membres fatigués ont en
core beſoin des influences reſtaurante
du ſommeil. Mais.... comme le voi
là étendu, pâle.... défait.... in
quiet!.... La fureur paroît peint
ſur ſon front. Eh pourquoi le tro

blez-vous, songes effrayans ? Laissez son ame tranquille. Venez, images agréables ; peintures des douces occupations domestiques & des tendres embrassemens, peignez-vous à son esprit. Que tout ce qu'il y a de beau & d'agréable dans la nature, remplisse son imagination de charmes & de délices : qu'elle soit riante comme un jour de printemps ; que la joie soit peinte sur son front, & qu'à son réveil les hymnes éclosent de ses levres. A ces mots il fixa son frere avec des yeux animés d'un tendre amour & d'une attente inquiete.

Tel qu'un lion redoutable dormant au pied d'un rocher, qui tout endormi qu'il est, glace d'effroi, par sa criniere hérissée, le voyageur tremblant, & l'oblige à prendre un détour pour continuer son chemin : si d'un vol rapide une fleche meurtriere vient à lui percer le flanc, il se leve soudain avec des rugissemens affreux, & cherche son ennemi en écumant de rage : le premier objet qu'il rencontre sert de pâture à sa fureur ; il déchire un enfant innocent qui se joue avec des fleurs sur l'herbe. Ainsi se leva Caïn, les

yeux étincelans & le visage pâle
fureur. Un orage de colere se formo
la nuée étoit prête à crever : il fraṗ
du pied contre terre : Ouvre-toi ,
terre , s'écria-t-il , ouvre-toi , & e
gloutis-moi profondément dans tes ab
mes. Je n'éprouve que des malheur
& pour comble d'horreur , ô fatale pe
pective ! je vois que le sort affre
qui me poursuit doit être un jour trai
mis sur la tête de mes enfans. M
non , tu ne t'ouvriras pas , je t'impl
re en vain ; le vengeur tout-puiss
t'en empêchera : il faut que je sois n
sérable ; il le veut ; & de peur q
mes maux futurs ne me laissent joi
du présent , il écarte lui-même le
deau pour me faire voir les profo
deurs de l'avenir. Maudite soit l'heu
à laquelle ma mere en m'enfantant ,
donné la premiere preuve de sa tri
fécondité ! Maudite soit la région
elle a senti les premieres douleurs
l'enfantement ! Périsse tout ce qui y
né ! Que celui qui veut y semer per
ses peines & sa semence , & qu'u
terreur subite fasse tressaillir tous l
os de ceux qui y passeront !

Telles étoient les imprécations

malheureux Caïn, lorſqu'Abel, pâle comme on l'eſt au bord du tombeau, riſqua de s'avancer à pas chancelans. Mon frere! lui dit-il d'une voix entrecoupée par l'effroi.... Mais non.... Dieu!.... je friſſonne.... Un des féditieux réprouvés que la foudre de l'Eternel a précipités du ciel, a ſans doute emprunté ſa figure, ſous laquelle il blaſphême.... Où eſt-il mon frere? Ah! fuyons! Où es-tu, mon frere, que je te béniſſe?

Le voici, s'écria Caïn avec une voix de tonnerre, le voici, beau favori, mignon chéri du vengeur éternel & de toute la nature, toi dont la race de vipere ſera un jour la ſeule heureuſe dans le monde : car il le faut bien. Il étoit juſte qu'il y eût une génération qui donnât à la troupe bénie, des ſerviteurs ſoumis, des bêtes de ſomme, afin que ces hommes délicats n'épuiſaſſent pas à des travaux rudes, des corps conſacrés à la volupté.... Ah! toute la rage de l'enfer eſt dans mon cœur. Ne pourrai-je....

Caïn! mon frere! dit Abel en l'interrompant avec une émotion dans la voix, & une altération dans le viſage,

qui exprimoient tout à-la-fois sa su
se, son inquiétude & son affecti
quel songe affreux a troublé ton a
Je viens dès l'aurore pour te chercl
pour t'embrasser, pour te bénir :
le jour naissant : mais quelle tem
intérieure t'agite ? que tu reçois
mon tendre amour ! Quand viendrc
hélas ! les jours fortunés, les jours
licieux où la paix & l'amitié fratern
rétablies feront revivre dans nos a
le doux repos & les plaisirs riai
ces jours après lesquels notre pere
fligé & notre tendre mere soupi
avec tant d'ardeur ? O Caïn, tu
comptes donc pour rien ces plaisirs
la réconciliation, auxquels tu pa
toi-même être sensible, lorsque tout tra
porté de joie je volai dans tes bra
Est-ce que je t'aurois offensé depu
Dis-moi si j'ai eu ce malheur. M
tu ne cesses pas de me lancer des
gards furieux. Je t'en conjure par t
ce qu'il y a de sacré, laisse-toi c
mer, souffre mes innocentes caress
Tout en disant ces derniers mots,
se mit en devoir d'embrasser les g
noux de Caïn. Mais celui-ci recula
arriere :.... Ah serpent ! dit-il,

veux m'entortiller !.... Et en même temps ayant saisi une lourde massue qu'il éleva d'un bras furieux, il en fendit la tête d'Abel. L'innocent tomba à ses pieds, le crâne fracassé. Il tourna encore une fois ses regards sur son frere, le pardon peint dans les yeux, & mourut. Son sang coula le long des boucles de sa blonde chevelure, aux pieds mêmes du meurtrier.

A la vue de son crime, Caïn épouvanté étoit d'une pâleur mortelle ; une sueur froide couloit de ses membres tremblans. Il fut témoin des dernieres convulsions de son frere expirant. La fumée de ce sang qu'il venoit de verser montoit jusqu'à lui. Maudit coup ! s'écria-t-il. Mon frere !.... réveille-toi .... réveille-toi, mon frere ! Que son visage est pâle ! que son œil est fixe ! comme son sang inonde sa tête !.... Malheureux que je suis !.... Ah ! qu'est-ce que je pressens ?.... des horreurs infernales. Son désespoir lui faisoit pousser des hurlemens. Il jeta loin de lui la massue sanglante, & de son poing fermé il se frappoit violemment le front : puis se baissant sur la malheureuse victime de sa rage,

il voulut la relever de terre. Abel ! ... mon frere ! .... crioit-il au cadavr sans vie, Abel ! réveille-toi..... Ah l'horreur des enfers vient me saisi Comme sa tête dégouttante de sang e penchée ! quelle défaillance ! .... mort ! .... c'en est donc fait pou toujours ! mon crime est sans remed Où fuir ? & comment fuir ? Mes ge noux chancelans se refusent à moi. Pu poussant des hurlemens effrayans, se traîne languissamment dans le bo cage voisin. —

Le séducteur, d'un air triomphant se tenoit près du mort, avec une or gueilleuse allégresse. Il se dresse fière ment sur son corps gigantesque. So aspect étoit aussi effrayant que la noi colonne de fumée qui s'éleve des dé combres à demi consumés d'une caba ne solitaire, dont les habitans travail loient paisiblement dans les champs tandis que la flamme dévoroit tout leurs commodités domestiques, tout leurs richesses. Anamalech suivit le cr minel des yeux avec un souris infernal puis jetant sur le cadavre un regar de complaisance ; Quel doux spectacle dit-il : qu'il est agréable de voir pou

la premiere fois la terre abreuvée de sang humain ! Je n'ai jamais vu couler avec autant de plaisir les sources sacrées du ciel, avant cette époque fatale où le maître de la foudre nous en précipita : jamais les harpes harmonieuses des archanges n'ont résonné à mes oreilles avec autant de charmes que ce râlement, que ces derniers soupirs d'un frere assassiné par son frere. O toi, la plus moderne des productions divines, magnifique & dernier chef-d'œuvre sorti de la main toute-puissante du Créateur, comme te voilà étendu ridiculement ! Leve-toi, beau jeune homme, ami des anges, leve-toi ; le culte de ton Dieu ne te permet pas cette indolence à faire tes actes d'adoration. Mais il ne se meut point. C'est son propre frere qui l'a étendu là avec si peu de ménagement. Que dis-je ? c'est moi-même qui ai conduit le bras du fratricide Caïn. C'est par de nouvelles actions, dont Satan lui-même s'honoreroit, que j'entends me distinguer parmi la classe obscure des démons.... Il est temps que je m'en retourne au pied des trônes infernaux : qu'il me sera doux d'entendre

les cris d'allégresse célébrer mes louai
ges ! Là, tandis que les voûtes de l'
byme retentiront d'applaudissemens,
marcherai triomphant au milieu de cet
foule obscure d'esprits malheureux qu'au
cune entreprise d'éclat n'a encore enn
blis. Dans son triomphe orgueilleux
il voulut encore une fois fixer sa vi
time : mais les traits hideux du dése
poir dissiperent tout-à-coup son so
ris ironique, & effacerent l'orgueil in
primé sur son front. Le Seigneur com
manda aux horreurs de l'enfer de
saisir, & une mer de tourmens se d
borda sur lui. Alors il maudit l'heu
de son existence, il maudit l'éterni
pleine de tourmens, & s'enfuit.

Cependant les derniers soupirs c
mourant & ses derniers gémissemen
étoient montés devant le trône du Tou
puissant, & demandoient vengeance à
justice éternelle. Le tonnerre se fit en
tendre du lieu très-saint ; les harpes d'c
cesserent de résonner, l'alleluia étern
fut interrompu. Trois fois le tonnerr
retentit sous les voûtes élevées du cie
A ce bruit formidable succéda la voi
majestueuse du Très-haut, sortant d
la nuée d'argent qui environne le trône

Elle appella un archange. L'esprit de lumiere s'avance, se voilant la face de ses ailes éclatantes, & Dieu dit : Voilà que la mort a pris sa premiere proie sur l'espece humaine. Ta fonction sera désormais d'assembler les ames des justes. J'ai parlé moi-même à celle d'Abel, lorsqu'il tomba. Dorénavant tu te tiendras à côté du juste que glace la froide sueur de la mort, pour l'assurer de sa béatitude éternelle, dans ces momens de perplexité où l'ame tremblante sur sa vie passée, redoute sa séparation. Tu calmeras ses frayeurs, & lui inspireras la confiance : tu détourneras ses yeux de dessus ma justice rigoureuse, pour ne les laisser tomber que sur ma clémence. Va dès cet instant sur la terre au-devant de l'ame du mort ; & toi, Michel, accompagne son vol, & annonce au meurtrier la malédiction prononcée contre lui. Tel fut l'arrêt de l'Eternel ; & le tonnerre retentit trois fois sous les voûtes élevées du ciel. Aussitôt les archanges traverserent d'un vol bruyant les rangs de la milice céleste, & ayant passé rapidement les portes du séjour divin, qui s'étoient ouvertes d'elles-mêmes à leur

aſpect, ils virent des ſoleils ſans nor
bre & s'abattirent enfin ſur la terre.

Auſſi-tôt l'ange de la mort appe
l'ame d'Abel de ſa dépouille ſanglan
Elle s'avança avec un ſouris gracieu
Les parties les plus ſpiritueuſes du cor
la ſuivoient, & mêlées aux exhalaiſo
balſamiques dérobées par les doux z
phyrs aux fleurs qui croiſſoient pa
tout où portoit l'éclat rayonnant c
l'ange, elles environnoient l'ame, &
ſe formoient en un corps éthéré. El
vit avec un tranſport qu'elle n'avo
jamais ſenti, l'ange qui venoit au-de
vant d'elle.

Je te ſalue, dit l'eſprit céleſte, ave
un front où ſe peignoit la bonté, j
te ſalue, ô ame bienheureuſe dégagé
de ta dépouille terreſtre. Reçois me
embraſſemens. Que je me félicite d'êtr
celui de tous les anges que Dieu a
choiſi pour t'introduire dans la béati-
tude! des millions d'autres eſprits t'y
attendent. Conçois, ſi tu peux ton bon-
heur, ce que c'eſt que de contempler
Dieu face à face, d'en jouir. Tu vas
voir avec quelle magnificence il ſait ré-
compenſer la vertu. Que je t'embraſſe
encore une fois, ô toi qui le premier

as déposé la poussiere qui t'envelop-poit, pour te revêtir de lumiere.

Permets que je t'embrasse à mon tour, ami céleste, reprit l'ame, qui resta confondue avec l'ange par le senti-ment ravissant de sa béatitude. Oh! quelle félicité inexprimable!..... Lorsque mon ame qui est sortie de son limon y étoit encore attachée, & qu'à la clarté douce & bénigne d'une lune sans nuage, j'allois, tranquille & so-litaire, méditant sur les grandeurs de mon Dieu & sur les charmes de la vertu; élevé au-dessus de moi-même par ces sublimes objets, j'éprouvois dé-ja, sans le savoir, un crépuscule obs-cur de la béatitude que je goûte à présent. Qu'ils ont encore pour moi à cette heure des attraits bien plus pi-quans, ces charmes de la vertu! Com-bien les images des attributs divins se sont agrandies à mes yeux! Quelles pensées nouvelles!.... Elles sont a-gréables comme la vue d'un beau jour de printemps, brillantes & sublimes comme les astres qui roulent dans l'im-mensité de l'espace. A ces mots l'ame embrassa encore l'ange, & continua ainsi: Me voilà possesseur assuré de l'é-

ternité. Je pourrai donc ne plus
autre choſe que d'exalter les bon
Dieu, qui récompenſe à jamais
félicité inexprimable celui qui a
ce qui eſt beau & bon.

Ainſi s'entretenoient les deux
heureux, ainſi leur amour récipı
s'épanchoit en de tendres embraſſeı
Viens, dit l'ange à l'ame, ſuis
vol, quitte la terre : tu n'as r
y chérir que les cœurs vertueux (
reſtent. Ne les regrette pas ; eı
quelques années, & ils te ſuiv
Quant à préſent, les cœurs de
changes t'attendent ; réponds à
empreſſemens. Viens prendre poſſe
de ces nouveaux amis ; viens cél
avec eux dans de ſaints tranſpor
joie le nom ſacré de l'Eternel.

Je te ſuis, reprit l'ame du j
Dans quel torrent de délices & d
licité tu m'emportes, cher & reſp
ble ami, dont la nature eſt d'une
cellence ſi ſupérieure à la mienne
vous, mes bien-aimés que je laiſſe
la pouſſiere, quand un jour les ar
de votre vie ſe feront écoulées ſur
têtes, quand l'heure de votre diſſ
lution ſera arrivée, le céleſte ir

ducteur des ames ira au-devant de vous, & moi je tâcherai de l'accompagner : prosterné au pied du trône du Très-haut, je lui demanderai cette grace insigne. Avec quelle joie je verrai vos ames pures & saintes s'élancer de la fange où elles sont ensevelies, dans le séjour de la béatitude ! Et toi, Thirza, ma chere & tendre compagne, je te reverrai aussi, quand tu auras long-temps pleuré sur mes ossemens : quand l'enfant qui ne commence qu'à balbutier, sera devenu aussi vertueux que toi sous ta conduite, tu subiras la mort à ton tour. Quel ravissement quand alors ton ame, quittant son corps glacé, viendra voler dans mes bras !

Ainsi parloit Abel, & s'élevant dans les airs, il commença à perdre la terre de vue. Cependant son regard errant encore sur les cabanes, tomba par hasard sur son frere. Le remords étoit empreint sur son visage. Il joignoit les mains par-dessus sa tête, & levant les yeux vers le ciel avec un regard farouche, il frappoit à grands coups sa poitrine palpitante ; puis plein d'un désespoir inquiet, il se jeta par terre dans

le buiſſon, & ſe roula dans la p
ſiere. Des larmes de compaſſion
lerent dans les yeux du bienheure
enſuite ſon regard attendri ſe déto
na de cette ſcene affreuſe, & ne
plus qu'une multitude d'anges qui
toient joints à ſon conducteur. Les
prits tutélaires da la contrée, ent
en groupe autour de lui, s'éto
fait une joie de l'eſcorter par delà
confins de l'atmoſphere terreſtre. I
remplis d'un ſaint amour, ils emb
ſerent encore les céleſtes voyageu
puis il reſterent ſur une nuée verm
le, accompagnant ſeulement par
hymnes leur vol à travers l'éther.
douce harmonie de la flûte & les ſ
argentins de la harpe ſe mêloien
leurs céleſtes accens. —

Il s'éleve, chantoient-ils en chœu
le nouvel habitant des cieux, il s'é
ve vers ſa patrie, plus beau, plus r
plendiſſant que le printemps quand
vient ſur la terre environné d'une
rénité délicieuſe & de mille charr
rians. Rendez-lui hommage, brillar
conſtellations diſperſées dans l'imme
ſité de l'eſpace; rendez hommage
votre alégreſſe, à la terre votre co

pagne. Quelle gloire pour cette ſphere opaque & maudite, d'avoir nourri de ſa pouſſiere des êtres pour le ciel ! Quel éclat elle renvoie vers nous ! Une verdure plus fraîche tapiſſe ſes prairies, ſes collines réfléchiſſent une lumiere plus claire.

Il s'éleve, le nouvel habitant des cieux, il s'éleve vers ſa patrie ; des légions d'anges l'attendent aux portes du ciel. Avec quel raviſſement ils voient le premier du genre humain abandonner la terre pour prendre poſſeſſion du ciel ! Comme ils s'empreſſent à le couronner de roſes qui ne ſe flétriront jamais ! Qu'il va être heureux lorſqu'il ſe promenera dans les campagnes fleuries du ciel, lorſque ſous des berceaux aromatiques d'une verdure éternelle, il ſe mêlera aux chœurs des eſprits céleſtes pour louer avec eux celui qui eſt la ſeule ſource & le principe unique du bonheur !

Nous avions déjà célébré par des cantiques le jour ſolemnel où l'ame de ce juſte, deſcendue du ciel, entra dans ſon corps pour le gouverner. Nous vîmes alors comme chaque vertu y croiſſoit en force & en éclat, ainſi que

les lis croissent dans un jardin de d
ces. Nous l'avons toujours accom
gnée invisiblement. Quelle admir
uniformité de conduite! Nous av
vu toutes ses actions, tous ses vœ
les larmes qu'elle a versées. L'am
de la vertu étoit en tout son mol
& son guide. A présent qu'elle est
chappée de sa prison d'argile, vo
vers elle, esprits célestes, & couronn
la de myrtes & de roses.

Voilà sa dépouille étendue sans mo
vement, la voilà comme une fl
fanée. Reprends-la cette poussiere,
terre qui l'avois fournie: qu'elle p
duise chaque printemps des fleurs od
riférantes. A l'avenir nous célébrero
chaque année le retour de ce jour s
lemnel auquel le premier juste a qui
la terre.

L'hymne fini, les esprits tutélair
portés sur leur nuée brillante, se r
battirent sur la terre.

Caïn erroit dans le bocage voisin
son désespoir le faisoit courir çà & l
Il vouloit fuir; mais comment fu
l'horreur qui l'accompagne? Ainsi
voyageur que poursuit avec d'horribl
sifflemens un serpent irrité, accélere

vain ſes pas, & déploie inutilement ſa force & ſon adreſſe pour l'éviter : bientôt l'animal venimeux, victorieux de ſa réſiſtance, lui entortille, de ſon corps ſouple & long, les reins & le cou, &, quelques efforts que faſſe le malheureux pour s'en dégager, lui enfonçant profondément ſon dard dans le ſein, lui lance ſon poiſon mortel juſqu'au cœur. Quoi ! s'écrioit Caïn, j'aurai ſans ceſſe devant les yeux la préſence de mon frere ſanglant ! J'ai beau fuir ; quelque part où je porte mes pas, ſon ſang me ſuit. Que devenir ? où me cacher, malheureux que je ſuis ! Il me ſemble encore le voir tourner ſur moi ſon dernier regard, & ce regard me tue. Qu'ai-je fait ? O crime affreux ! tu me fais éprouver les ſupplices de l'enfer. J'ai prétendu tuer les meurtriers de mes enfans à naître..... Mais quel bruit entends-je ? Il ſemble que ce ſoient les gémiſſements d'un mourant. Encore ſi mes pieds, qui tremblent ſous moi, pouvoient m'emporter loin de lui, loin de ce ſang que je vois ruiſſeler, loin de cette contrée où je vois la mort peinte dans tous les objets ! Puiſſent mes genoux tremblans, teints du ſang de

mon frere, m'entraîner, hélas, qu'au fond des abymes infernaux ces mots il voulut fuir.

Un nuage noir s'abattit à ses avec un bruit épouvantable. Caïn, est ton frere ? Que me demande-t- répondit Caïn en bégayant. Mon fr Eh bien, mon frere, me l'avoi donné en garde ? Et il recula en arri le visage défiguré par une pâleur m telle. Cependant des flancs du n partit un coup de tonnerre qui co ma l'herbe & les buissons d'alentour des mêmes flancs sortit un ange portoit empreintes sur son front les naces du Seigneur. Dans sa droite fl boyoit un foudre : il étendit sa gau sur le pécheur consterné. Un nouv tonnerre se fit entendre, & l'ange d'un ton de voix épouvantable : Arré tremble, & écoute ta malédicti « Qu'as-tu fait ? dit le Seigneur. sang de ton frere crie vers moi : va; être maudit sur la terre, s'est ouverte, & a bu le sang de frere versé par tes mains. Tu a beau la cultiver, elle sera toujours rile pour toi, & tu y seras éterne ment fugitif ». Une épouvante affre

tenoit le pecheur muet & immobile, la tête inclinée, & le visage fixé vers la terre : mais le fond de son ame etoit agité comme l'est l'impie athée quand Dieu, dans ses terribles jugemens, faisant trembler la terre à ses yeux, il voit s'écrouler les voûtes des temples profanés, les palais de pécheurs s'abymer dans des gouffres profonds; quand il entend parmi le tumulte de la nature en désordre, les cris des mourans retentir à ses oreilles, & que de la terre entr'ouverte il s'éleve de sombres nuages & des flammes à l'entour de lui : alors il se trouble, il chancelle, & tombe sur la terre ébranlée. Ainsi trembla le fratricide, agité du même effroi, pâle comme un mourant, & sans voix. Il essaya de parler, & ses levres ne purent proférer un seul mot; il bégayoit & n'osoit élever ses regards. Mon forfait, dit-il enfin, est trop grand.... ah! beaucoup trop grand pour que jamais il puisse m'être pardonné. Aujourd'hui, ô Dieu inéxorable! tu m'as maudit sur la terre, & .... où puis-je me cacher de devant ta face? Il faudra que je sois toujours errant & fugitif. Puisse le premier qui me rencontrera me tuer,

& débarrasser la terre d'un infâme meu trier !

« Qu'une vengeance sept fois p terrible tombe sur celui qui te tuéra, la voix tonnante. La sombre inquiétu & les remords rongeurs empreints ton front, te désigneront assez pour q tous ceux qui t'envisageront puisse dire, Voilà Caïn le fratricide, quitter promptement le sentier que pieds errans auront tracé ». Ai l'ange annonça l'anathême au crimine & disparut. Des coups de tonnerre f rieux partirent du nuage qui s'éloignoi un tourbillon qui mit les buissons l'entour en pieces, rendit d'horribl hurlemens, tels que ceux d'un crimi qui se désespere au milieu des suppl ces les plus affreux.

Caïn restoit immobile, le désespo peint dans les yeux. Des vents f rieux agitoient sa chevelure hérissée il leva ses regards, couverts par d sourcils épais, ému d'une crainte faro che, & s'exprima ainsi d'une vo tremblante : Que ne m'a-t-il anéant entiérement anéanti, pour qu'il n eût plus de trace de moi dans la cr ation ! Que sa foudre ne m'a-t-elle a

teint ! que ne m'a-t-elle enfoncé dans les profondeurs de la terre ! Mais il veut me réserver à des châtimens sans fin. Me voilà, dans cette attente, detesté sur toute la terre, en horreur à toute la nature .... en horreur à moi-même .... Ah ! déja je les sens, ces compagnes odieuses du crime qui ne me quitteront plus, l'anxiété, le désespoir, les remords.... qui me tenant éloigné de Dieu, des hommes, me feront éprouver sans cesse, dès ce monde même, des tortures infernales. Oui, je les sens. Maudit sois-tu, bras trop obéissant qui as soulevé la massue pour le meurtre ! puisses-tu sécher sur mon malheureux corps, comme une branche séche sur l'arbre ! Maudite soit l'heure à laquelle un songe sorti de l'enfer m'a trompé ! Que les campagnes mugissent toutes les fois que le soleil renaissant te ramenera ..... O nature ! que ne montres-tu par des signes hideux ton horreur pour moi ? Tu es maudite toi-même par-tout où je porte mes pas. Et toi, monstre infernal de qui vient le songe qui m'a perdu, où es-tu, que je te maudisse ? Es-tu retourné aux enfers ? Ah ! puisses-tu y sentir sans fin ce que je sens en

cet inſtant ! Je ne puis te rien ſouha
de pis. Spectacle affreux ! je vois
des tourbillons de flammes s'élever
l'enfer. Comme les démons jettent le
regards ſur moi d'un air ſatisfait ! A
triomphez, eſprits de ténebres ; ſo
contens, on ne peut pas être plus m
heureux que je le ſuis.... Ou ſi v
pouvez encore ſentir la pitié, que m
état vous l'inſpire. Nul de vous
ſouffre au fond des enfers ce que
ſouffre. Après ces mots Caïn s'ét
traîné vers une ſouche couchée à ter
il s'y aſſit ſans force & ſans voix.
rêvoit profondément, lorſque tout
coup il s'écria en friſſonnant : Quel br
entends-je près de moi ? ... C'eſt
voix d'Abel maſſacré. Ah ! j'ente
ſes cris plaintifs ; voilà ſon ſang
ruiſſelle ! O mon frere, mon frer
par pitié pour mes tourmens inexp
mables, ceſſe de me perſécuter. En
continua de reſter aſſis en pouſſant
profonds ſoupirs, ſans force & ſans p
role.

Cependant le pere des humains,
compagné de ſon épouſe, ſortit de
cabane. Avec quelle majeſté le ſo
du matin lance ſes premiers rayon

dit Eve. Comme il dore & éclaire le lèger brouillard qui couvre au loin les campagnes ! Avançons dans cette belle contrée, & promenons-nous à la rosée, jusqu'à ce que l'heure du travail me rappelle dans la cabane, & toi dans les champs. O mon bien-aimé, que la terre est belle, toute maudite qu'elle est ! Elle l'est autant (comparée au paradis que nous avons perdu, hélas ! par ma transgression) que tu l'étois dans tes jours pleins d'innocence, en comparaison des anges qui venoient nous rendre visite. Regarde, cher époux, comme toutes les créatures se réjouissent ; comme leurs chants se font entendre de chaque buisson, de chaque colline ; comme chaque animal domestique s'égaie autour de la cabane, en saluant les rayons du matin, soit par des accens joyeux, soit par des bonds récréatifs !

Adam lui répondit : O Eve, la terre est belle : quoiqu'elle soit maudite, elle porte pourtant toujours les traces visibles de la présence de Dieu, & de ses bontés infinies, que ni notre chute ni notre ingratitude n'ont pu tarir, quelque indignes que nous fussions d'en

éprouver encore les effets. Oui, sa miséricorde & son indulgence propice sont supérieures à tout ce que notre langue foible & débile peut exprimer, à tout ce que notre ame est capable de concevoir. Ma bien-aimée, allons jusque dans les prés fleuris où le troupeau d'Abel foule la rosée; peut-être y trouverons-nous ce fils chantant religieusement un cantique à la louange du Créateur.

Je veux, mon bien-aimé, dit Eve, te faire la confidence d'une idée qui m'est venue dans l'esprit dès le lever du soleil. J'ai mis les plus beaux de mes raisins secs, & des figues choisies parmi mes plus exquises, dans ce panier que voici. J'irai, me suis-je dit, trouver Cain mon premier né; je lui porterai ces fruits pour le rafraîchir lorsqu'après son travail il ira se reposer à l'ombre de quelque arbre voisin. Car je me flatte, cher époux, que le Ciel bénira tous les pas, toutes les démarches par où nous pourrons le guérir de cette noire idée à laquelle il s'attache, qu'il n'est pas aimé de nous.

Que tes tendres soins sont attentifs, chere Eve! dit Adam. Je goûte comme

je le dois tes sages conseils. Je le veux bien, allons trouver Caïn : qu'il ne dise pas que nous ne chérissons qu'Abel. Peut-être la sérénité de ce beau matin rendra son cœur plus ouvert aux impressions de la tendresse. Tout en disant ces derniers mots, ils doublerent le pas ; & Eve tenant toujours le panier à son bras, ils s'avancerent tous deux vers la campagne en se donnant la main ; & ils redisoient en marchant : Quel bonheur ce seroit si dans ces instans favorables où la nature riante semble réveiller les sentimens, nous lui en trouvions de conformes à nos désirs !

Ils sortoient de derriere un bocage, Eve la premiere. Qui est étendu là ? dit-elle en reculant pleine d'effroi. . . . Adam . . . . qui vois-je étendu là ? . . . . Ce n'est pas quelqu'un qui se soit mis à son aise pour reposer ; il a le visage renversé contre terre . . . . Cette blonde chevelure est celle d'Abel . . . . Adam ! ah ! pourquoi est-ce que je frissonne ? . . . . Abel ? Abel ? réveille-toi, mon bien-aimé : tourne vers moi ton visage gracieux, ce visage où est peinte la tendresse filiale : réveille toi, cher fils, secoue ce sommeil qui me glace d'effroi. A ces

mots ils s'approcherent de plus près. Que vois-je ? s'écria Adam ; & il recula en frissonnant. Du sang ! . . . . Il coule du sang de son front ! . . . . sa tête en est inondée ! . . . . O Abel, ô mon cher fils ! s'écria Eve en lui soulevant le bras, que le froid de la mort avoit déja roidi ; & elle tomba pâle & à demi morte sur le cœur palpitant d'Adam. Ils étoient tous deux sans voix par l'effet du saisissement, lorsque Caïn, qui erroit désespéré dans le bocage, sans savoir où tendoient ses pas, les tourna, par un triste hasard, du côté du mort ; & voyant autour du cadavre le pere immobile d'effroi, & la mere pâle & défigurée dans les bras de son époux : C'est moi qui l'ai tué, s'écria-t-il ; tremblez, c'est moi. Maudite soit l'heure où tu m'as engendré, pere des hommes ! Et toi, femme, maudit soit l'instant où tu m'as mis au monde ! C'est moi qui l'ai tué, répéta-t-il encore une fois, & il s'enfuit.

Ainsi qu'un couple d'amans unis par le sentiment de leurs perfections mutuelles, étant assis l'un près de l'autre ; si dans le fort d'un orage survenu tout-à-coup, la foudre étend jusqu'à eux sa vapeur étouf-

fante, ils reſtent appuyés l'un ſur l'autre, toujours aſſis & paroiſſant toujours vivre, mais n'étant plus qu'une cendre inanimée : de même nos premiers parens reſtoient aſſis, pâles, muets & immobiles. On les eût crus morts, ſi ce n'eſt qu'ils trembloient de tous leurs membres. Adam ſortit le premier de cette funeſte léthargie. Où ſuis-je ? dit-il d'une voix entrecoupée. Quel friſſon me glace juſqu'aux viſcères ! Mon Dieu, mon Dieu ! en quel état le voilà étendu ! Ah malheureux ! ah déplorable pere que je ſuis ! Quelle horrible épouvante a frappé mon ame ! Elle met le comble à mon infortune. C'eſt ſon frere qui l'a tué ! Il l'a dit en nous maudiſſant, & s'eſt enfui ! Que n'achevez-vous, ô affreuſes images, de m'accabler ? Celui qui vient de me maudire eſt mon fils ; celui qui nage ici dans ſon ſang eſt auſſi mon fils. Miſérable que je ſuis ! que de maux, que de tourmens j'ai attirés ſur moi & ſur les miens ! O Abel, Abel ! .... Et toi, Eve, tu ne te réveilles pas, pour ſentir toute l'étendue de tes malheurs ? Es-tu morte dans mes bras ? C'eſt donc moi, c'eſt moi ſeul qui reſte en proie à la déſolation. Cependant, ô mon

Dieu ! je loue & bénis tes décrets. Mais je sens le froid de la mort qui gagne le long de mes veines jusqu'à mon cœur palpitant ; mes yeux s'éteignent. Tu différes, ô mort, de me frapper de ce que tu as de plus horrible. Qu'attends-tu ? .... O Dieu ! .... O Abel, ... le meilleur des fils ! Puis laissant retomber ses regards sur le cadavre, il pleura ; une sueur mortelle couloit avec ses larmes. Tu te réveilles enfin, chere Eve, continua-t-il. Que de maux affreux ton retour à la vie va te rendre ! Tes yeux se rouvrent, ils se tournent vers moi. Quel regard au milieu de tes larmes, ô compagne précieuse de ma misere !

Adam, reprit Eve d'une voix mourante, le meurtrier se seroit-il éloigné ? Je n'entends plus retentir ses malédictions à mes oreilles. Il nous a maudits.... Ah! maudis-moi encore, fratricide féroce; mais ne maudis que moi. Malheureuse que je suis, j'ai péché la premiere .... O Abel, fils si tendrement aimé ! A ces mots elle se laissa tomber des bras d'Adam sur le mort. Mon fils, mon cher fils ! crioit-elle en adressant la parole au cadavre refroidi. O Dieu ! ses yeux immobiles ne se tournent plus vers moi,

Mon fils, mon fils, réveille-toi. Hélas ! je l'appelle en vain ; il est mort. Voilà la mort, cette mort qui nous a été annoncée lorsque nous fûmes maudits après le péché. Mais, ô remords cuisans, ô tourmens inexprimables ! c'est moi qui ai péché la premiere. O toi, mon époux, époux précieux, chacune de tes larmes est pour moi un reproche terrible : ce fut moi qui te séduisis, qui te fis pécher. Demande-moi le sang de ton fils, ô pere éploré ! Malheureux enfans, redemandez-moi votre frere. Et toi, fratricide qui nous l'as ravi, maudis-moi, mais épargne ton pere ; c'est moi qui ai péché la premiere. O mon fils, mon fils ! ton sang s'éleve contre moi : il m'accuse, mere infortunée que je suis ! Elle se lamentoit ainsi, & arrosoit le cadavre d'un torrent de larmes.

Adam regardant son épouse avec des yeux remplis de douleur : Chere Eve, dit-il, tu fais souffrir à mon cœur des peines inexprimables. Cesse, je t'en conjure par nos malheurs, par cet amour si tendre que j'ai pour toi, cesse de me déchirer par les reproches que tu te fais à toi-même : ils me tourmentent, ils

m'accablent. Nous avons péché l'un & l'autre, il eſt vrai ; les ſuites amères de notre prévarication ne nous en font que trop ſouvenir : cependant ce Dieu que nous avons offenſé, ce Dieu qui nous châtie, jette encore ſes regards d'en haut ſur nos tribulations. Oui, mon Dieu, tu nous permets ſur cette terre maudite de t'implorer dans nos déſaſtres ; tu n'as pas entierement anéanti le pécheur. Nous vivons, Eve : la mort n'attentera pas à nos ames, elle n'a de pouvoir que ſur leurs dépouilles. L'ame ſurvivra au corps ; & ſi elle a été vertueuſe, des récompenſes éternelles l'attendent .... C'eſt ſans doute une conſolation, une très-grande conſolation. Mais hélas ! maſſacré par ſon frere ! Ah Dieu ! c'eſt ſon frere qui l'a maſſacré !

Oui, cher fils, (s'écria Eve, & ſes larmes recommencerent) la mort t'a ouvert une iſſue pour ſortir de cette vie de tribulation : ne devrions-nous pas ſouhaiter de te ſuivre ? Hélas ! nous reſtons en proie aux peines dont elle t'a délivré. Comme la voilà étendue, cette dépouille ſanglante ! Ces ris que faiſoit éclore la tendreſſe filiale, ont abandonné ſes joues à préſent flétries,

livides, & fouillées de fon propre fang: fa bouche ne nous entretiendra plus des difcours des anges; fon œil terne ne verfera plus ces larmes de joie qu'il répandoit lorfque je lui laiffois voir les marques de cet amour inexprimable que m'infpiroit fa vertu. Ah! dans quel abyme de maux fommes-nous tombés! O péché, péché, que tu es affreux à contempler! fous quelles formes hideufes tu nous apparois! Cher Abel, moi ta mere, ta malheureufe mere.... je la fuis auffi de ton affaffin: Abel, mon bien-aimé! Et la parole lui manquant, elle refta étendue fans mouvement, fur le cadavre de fon fils, glacé par la mort. Elle y demeuroit fans donner aucune marque de fentiment, lorfqu'Adam interrompit ce filence en s'écriant: Comme me voilà abandonné! Comme tout eft défert & lugubre autour de moi! Toute la nature me femble avoir changé de face; je ne vois plus dans ce qui m'environne qu'une confternation générale. Il eft mort, hélas! celui qui rempliffoit ma vie de confolation, de doux plaifirs, d'efpérances heureufes. Il n'eft plus, le foutien fur lequel fe fondoit tout mon efpoir, il n'eft plus. O toi, cher Abel, eft-il donc vrai que tu fois mort? Eft-

il bien vrai que ce soit Caïn.... ce monstre fugitif, l'horreur de la nature, qui.... Grand Dieu, qui vois notre désolation extrême, pardonne si nous nous lamentons, si nous nous traînons dans la poussiere comme le vermisseau, (eh! que sommes-nous autre chose devant toi?) si nous nous traînons, dis-je, dans la poussiere comme le vermisseau à qui le passant a écrasé la moitié du corps contre une pierre!

Ces mots finis, il demeura pâle & muet, comme une statue qui représente la désolation sur un tombeau couvert de mousse & entouré de cyprès. Il tourna la tête vers l'endroit fatal: un silence effroyable, inquiet régnoit à l'entour; puis il se traîna vers Eve, & retira sa main défaillante du cadavre, en la serrant ardemment contre son sein. Eve, ma chere compagne, dit-il en se baissant vers elle, réveille-toi, chere épouse, réveille-toi. Tourne ton visage sur moi; retire-le de ce cadavre que tu as assez arrosé de larmes. Ne succombe pas sous le poids de ta peine. Ta douleur étouffe-t-elle toute tendresse, tout souvenir pour moi, pour ton époux? Ah! leve ton visage sur moi, chere épouse.

Il eſt juſte que nous ſentions les frayeurs inexprimables de la mort, les ſuites fatales de notre chute : mais de nous traîner avec abattement dans la pouſſiere, c'eſt pécher ; il ſemble que ce ſoit reprocher à la juſtice éternelle de nous avoir trop punis. Laiſſe affoiblir, ô Eve, ce déſeſpoir exceſſif auquel tu t'abandonnes, de crainte que la miſéricorde divine ne nous juge indignes, par notre révolte, de toute eſpece de conſolation. Eve auſſi-tôt détournant ſon viſage du cadavre, le tourna vers Adam ; puis levant au Ciel ſes yeux humides de larmes : O Dieu, pardonne-moi, malheureuſe que je ſuis ! Pardonne-moi, ô mon époux, ô mon bien-aimé ! Ma douleur eſt inexprimable. Tu m'aimes pourtant encore, moi qui ſuis la cauſe du forfait que nous déplorons, du fratricide, de ce ſang verſé. Adam, ah ! laiſſe-moi pleurer ſur ta main, ſur ce cadavre ; laiſſe-moi mêler mes larmes à ce ſang.... Elle dit, & preſſa ſon viſage arroſé de larmes ſur la main d'Adam.

Ils pleuroient & ſe lamentoient ainſi tous deux appuyés l'un ſur l'autre, lorſqu'une figure éclatante traverſant la campagne,

s'avança vers eux. Les fleurs odoriférantes qui naissoient à chaque pas, marquoient les traces légeres de ses pieds ; son front serein annonçoit la paix ; l'amitié consolante étoit exprimée par la douceur de ses yeux, & par les traits rians de sa bouche & de ses joues : un vêtement blanc, plus brillant que les nuées de couleur argentine qui environnent l'astre de la nuit, se jouoit, en plis ondoyans sur cette taille légere & déliée. Ainsi avançoit la figure céleste, ranimant à l'entour toute la verdure de la contrée. Eve, dit Adam, leve tes yeux noyés de larmes, étouffe tes soupirs : vois cette figure céleste s'approcher ; vois avec quel air d'affection & de bonté elle s'avance. Déja la consolation porte son flambeau dans les ténebres de ma détresse. Ne pleure pas, Eve ; leve-toi ; allons au-devant du céleste messager. Eve s'appuya sur son époux, & l'ange se trouva devant eux.

Il fixa quelque temps le premier mort ; mais bientôt il ramena ses regards d'un air affectueux sur Adam & sur Eve. L'éclat qui l'environnoit illumina les deux époux ; puis il leur dit avec

avec une voix douce & harmonieuse : Soyez bénis, ô vous qui pleurez ici près de la dépouille de votre fils ; soyez bénis. Le Tout-puissant a daigné me permettre de vous visiter dans votre désastre. Parmi les anges qui environnent les mortels sur cette terre, aucun n'a aimé votre fils plus tendrement que moi : toujours j'étois à ses côtés, quand les ordres du Très-haut ne m'obligeoient pas de m'en éloigner. Lorsque sa belle ame portant jusqu'à l'enthousiasme son goût vif pour la vertu, s'épanchoît en larmes de joie, ou en cantiques que les anges de la contrée répétoient dans leurs concerts, c'étoit moi qui lui inspirois des pensées d'anges, au moins celles dont peut être susceptible une ame ensevelie dans la poussiere. Ne vous désolez pas comme s'il n'existoit plus du tout : puisque son ame, qui est immortelle, survit, vous ne devez pas être inconsolables. La mort n'a fait que la dégager des liens accablans du corps : elle va jouir sans obstacle & sans interruption, de tout ce que peut désirer un être vertueux, sage, curieux des grandes vérités. Son bonheur est au-delà de tout

ce que peut comprendre une ame qui ne voit rien encore que par l'entremiſe des ſens. Abel eſt avec les anges près du trône de Dieu. Pleurez-le, mes bien-aimés ; mais que votre douleur ne ſoit point inconſolable. Vous ne ſerez ſéparés de lui que peu de temps ; bientôt la mort viendra vous enlever auſſi. Elle ſe préſentera, il eſt vrai, à chacun de vous ſous diverſes formes ; mais vous la recevrez tous, ainſi que doivent faire des ames religieuſes, comme un ami long-temps attendu. Pour toi, Adam, voici ce que l'Eternel t'ordonne : « Rends ce corps » corruptible à ſon origine, creuſe » une foſſe, & couvre-le de terre ». Tels furent les diſcours de l'ange à Adam & à Eve. Il les enviſagea avec affection, & ſon regard arracha de leurs ames l'excès de la déſolation. C'eſt ainſi que l'onde pure d'une claire fontaine rafraîchit le voyageur fatigué, lorſqu'après avoir long-temps foulé les ſables brûlans des déſerts, il eſt près de tomber en défaillance par l'ardeur de la ſoif ; mais dès qu'il a puiſé dans la ſource cryſtalline qui coule avec un doux murmure, il ſe repoſe, plein de

ſatisfaction ſur les bords, & ſent ſes forces renaître : puis ſuivant ſon cours gazouillant qui le conduit dans une contrée agréable où la nature ſourit avec toutes ſes graces, il arrive enfin à la maiſon du pere de famille, qui le reçoit ſous un ombrage frais, & l'accueille avec largeſſe & bonté.

L'ame reconfortée par des ſentimens nobles & élevés, Adam jeta ſes regards ſur l'éclat éblouiſſant de l'ange. Nous te béniſſons céleſte ami, lui crioit-il, tandis qu'il s'éloignoit. O Dieu, que tu es propice & bienfaiſant! Tu jettes les yeux ſur nous dans nos maux, & tu ordonnes aux anges de nous conſoler. Quoi! ramperons-nous dans l'abattement & le déſeſpoir comme des réprouvés, lorſque ta préſence nous environne de toutes parts, lorſque tu nous regardes gracieuſement du haut de ton trône, lorſque les anges de la contrée recueillent nos moindres ſoupirs? Notre ame ſe livrera-t-elle à la douleur ſans vouloir recevoir de conſolation? Immortelle comme elle eſt, & marchant au-devant d'une béatitude infinie, lui ſied-il de s'affliger de ce que ſon court pélérinage eſt ſe-

mé d'incommodités ? Nous devons, il eſt vrai, des larmes à notre bienheureux fils ; nous ſommes privés de ſes embraſſemens dans cette vie ; mais nous en devons bien plus au pécheur. O Dieu, quelle joie mon ame éprouveroit, ſi tu ne le banniſſois pas entiérement de devant ta face ! Il eſt le premier ſorti de mes reins, il eſt le premier qu'Eve enfanta avec douleur. Chere Eve, crois que ſi nous implorons Dieu pour lui ſans nous rebuter, ce Dieu eſt aſſez bon pour exercer ſur lui ſa miſéricorde. Si nous en doutions, nous ſerions indignes de la bonté infinie par laquelle il nous a fait grace à nous autres pécheurs ; indignes des promeſſes ineffables qu'il nous a faites lorſque proſternés dans le plus humble abaiſſement, nous attendions, non pas des promeſſes pour l'avenir, mais pour l'inſtant même un jugement foudroyant. Ne différons pas, Eve, d'obéir aux ordres du Très-haut : je vais porter ce cadavre à notre cabane, & rendre à la terre la pouſſiere du bienheureux. Mon bien-aimé, dit Eve, mon ame ſe ſent un peu ſoulagée de ſon abattement. Continue de

me ſoutenir par tes conſolations magnanimes, par ta vertu plus forte que la mienne. Ma foibleſſe s'attache à toi comme le lierre à la tige des arbres. Adam prit le cadavre ſur ſes épaules, pleurant ſous ce triſte fardeau, & Eve ſanglottoit à ſon côté. Ce fut ainſi qu'ils arriverent à la cabane.

Fin du Chant quatrieme.

les as dissipés de devant ma vue. Belles fleurs qui m'entourez, parterres émaillés qui faites mes soins les plus agréables, vos parfums divers exprimés par la douce chaleur du matin, vont rafraîchir mon cerveau fatigué. Et vous, ô joyeux habitans de l'air, vos tendres accens vont rétablir la sérénité dans mon ame. Ma voix va se mêler à vos ramages; mes louanges & mes actions de graces s'exhaleront avec celles de toute la nature réparée. « Créateur
» tout - puissant, sauveur propice,
» mon ame confondue par tes bontés
» n'exprime qu'imparfaitement l'immen-
» sité de tes bienfaits, & la grandeur
» de ma reconnoissance. Ta providence
» veille sans cesse, tandis que les voi-
» les de la nuit & les pavots du som-
» meil sont appesantis sur nos yeux.
» Ah! que mes louanges & mes ac-
» tions de graces se mêlent avec celles
» de toute la nature réparée »! A ces mots elle sortit de la cabane, & s'avança vers les fleurs qui venoient d'être épanouies; les zéphyrs du matin leurs ravissoient leurs premiers parfums. Mais, continua-t-elle; pourquoi donc cette sombre tristesse qui malgré moi

me pénetre juſqu'au fond de l'ame ? Je friſſonne intérieurement : qui peut me cauſer un ſerrement de cœur ſi extraordinaire ? Il me ſemble voir des nuages obſcurs qui s'avancent ſous l'horizon en maſſes énormes, ſemblables à des montagnes : à leur aſpect toute la nature ſe tait, & les campagnes contriſtées frémiſſent dans l'attente d'un orage affreux. Où es-tu, Abel ? Chere moitié de mon ame, je cours me jeter dans tes bras, pourſuivie par de noirs ſoucis, comme on court à travers un bois épais & ſolitaire pour regagner la plaine, lorſqu'on eſt pourſuivi par la peur.

Et tout en diſant ſes mots, elle doubloit le pas, lorſque Mehala ſortant de ſa cabane, alla à ſa rencontre. Je te ſalue, ô ma chere ſœur lui cria-t-elle. Où vas-tu avec tant de hâte ? Pourquoi ces cheveux épars, où tu n'as daigner entrelacer aucune fleur, aucun ornement ?

Je cours, dit Thirza, me jeter dans les bras de mon bien-aimé. Des frayeurs extraordinaires m'ont inquiétée pendant mon ſommeil, & encore à préſent elles me pénetrent juſqu'au fond de l'ame,

la ſérénité du matin ne les a pas diſſipées ; mais ce que n'a pu faire une belle aurore printaniere, ce que n'a pu faire l'aſpect riant de la nature dans ſon plus grand éclat, la préſence de mon bien-aimé le fera ; je cours me jeter dans ſes bras.

A ces mots l'épouſe de Caïn dit en ſoupirant : Hélas ! je n'ai pas cette douceur : je ne puis tirer de conſolation que de mon pere qui m'aime, de ma mere qui me chérit auſſi, de toi, Thirza, & de ton époux. Oui, c'eſt près de vous que je dépoſe les ſoucis inquiets que le mécontentement de Caïn accumule ſur ma tête. La belle nature ne lui inſpire que de la mélancolie ; il regrette les travaux qu'il lui faut ſupporter pour rendre ſes champs fructueux : mais ce qui me fait le plus gémir, c'eſt ſa haine invétérée contre ſon frere.

Mehala ſe mit à pleurer ; & ſa ſœur pleurant auſſi, l'embraſſa tendrement, & lui dit : Que de larmes ameres cette idée fait verſer à mon époux & à moi pendant les intervalles d'inſomnie que nos chagrins nous occaſionnent ! Notre reſſource eſt de lever nos mains au ciel ;

& d'implorer le Tout-puiſſant. Ah ! puiſſe un rayon de ſa bonté diſſiper les ſombres nuages de ce cœur où croît une odieuſe ivraie qui étouffe tout principe de vertu ! Alors le doux repos refleurira autour de nos cabanes, & le chagrin ne ternira plus le front de notre pere, ni celui de notre tendre mere, que la dureté de leur fils aîné accable de douleur.

Mehala reprit en pleurant : Ah ! c'eſt là, c'eſt là auſſi le ſujet de mes prieres. Hélas ! combien de fois m'arrive-t-il de paſſer plus de la moitié des nuits à pleurer avec ſanglots pour mon époux, & à prier à voix baſſe le Seigneur de lui amollir le cœur ! Mais s'il arrive que ma priere & mes ſanglots s'exhalent aſſez haut pour le réveiller à mon côté, alors ſa voix foudroyante me glace d'effroi : il me reproche que je trouble ſon repos, l'unique bonheur que Dieu irrité lui laiſſe goûter ſur cette terre maudite. Hélas, Thirza ! voilà ce que je demande ſans ceſſe au Ciel, occupée dans la cabane aux affaires domeſtiques. Mes jeunes enfans pleurent autour de moi en voyant couler mes larmes, & me demandent dans leur langa-

ge enfantin qu'ils accompagnent d'innocentes caresses, pourquoi je pleure. Hélas, Thirza! je dépéris par la douleur, comme une fleur à laquelle des arbres trop pressés interceptent la rosée rafraîchissante & les rayons échauffans du soleil. Aujourd'hui encore, lorsqu'il est sorti de la cabane avant l'aurore, ah! qu'il étoit terrible! Jamais la mélancolie n'avoit été si fortement empreinte sur son front; la fureur étinceloit dans ces yeux sous l'abri de ses sourcils épais. En passant le seuil de la porte je l'entendois (& j'en frissonnois d'horreur) je l'entendois s'exhaler en imprécations, & maudire l'heure de sa naissance: c'est ainsi qu'il saluoit l'aube matinale. Il est vrai, Thirza, comme tu en as été témoin plusieurs fois, que ses principes de vertu redevenant les plus forts, étouffent ces idées ténébreuses, & rendent le calme à son ame. Alors il nous demande pardon de nous avoir offensés. Mais hélas! bientôt cette foible lueur se dissipe, ainsi que dans les jours sombres de l'hiver, le soleil perce avec peine l'épaisseur des nuages, qui bientôt se rejoignent, & le cachent de nouveau à

nos yeux. Espérons pourtant qu'à la fin la sérénité du printemps les écartera entiérement : ne cessons jamais de le demander à Dieu. Pour moi je nourris toujours cette espérance au fond de mon cœur.

Tandis que Mehala parloit, Thirza écoutoit en pâlissant, du côté du bocage. Quels accens lugubres entends-je venir du côté des arbres ? dit-elle toute frissonnante. . . . . Jamais douleur ne s'est exprimée par des plaintes si vives. Ma sœur, c'est du côté de ces arbres. . . . . Mehala, hélas ! cette scene désolante semble s'approcher d'ici. . . . O Dieu ! A ces mots Thirza tomba défaillante dans les bras de sa sœur.

Adam d'un pas chancelant sortoit de derriere les arbres ; il portoit sur ses épaules le triste fardeau, le corps de son fils. Eve, la tête penchée, marchoit à côté lui : tantôt elle tournoit son visage flétri par la douleur, du côté du cadavre sanglant, tantôt elle l'enveloppoit dans sa chevelure inondée de pleurs.

Couverte d'une pâleur mortelle, Thirza étoit restée immobile dans les bras de sa sœur. Mehala s'évanouit aussi

ſous le fardeau qu'elle ſoutenoit ; ſes jambes chancelantes manquant ſous elle, ſa foibleſſe, jointe à ſa charge, la renverſa par terre. Ainſi, quand trois aimables compagnes unies par une tendre affection, ſont allées enſemble, pendant une belle ſoirée de l'été, viſiter les campagnes dorées d'épis vers le temps de la moiſſon ; ſi la foudre tombe à leurs pieds, l'effroi du coup imprévu les renverſe : mais ſi revenues peu à peu de leur frayeur, deux d'entre elles voient à leur côté la troiſieme en cendre, elles retombent frappées d'un nouveau ſaiſiſſement, plus accablant que celui de la foudre même. Telle fut auſſi la ſituation des deux filles d'Adam, lorſqu'en ſe réveillant elles virent le cadavre de celui qu'elles aimoient. Adam venoit de l'étendre ſur l'herbe, & retenoit dans ſes bras ſon épouſe toujours prête à retomber à terre. Où ſuis-je ? s'écria Thirza. O Dieu ! où ſuis-je ?.... Comme le voilà étendu !...., Abel ! Ah ! pourquoi faut-il que je me ſois éveillée !.... Lumiere odieuſe !.... ah ! malheureuſe que je ſuis !.... Mehala, ah ! que je ſuis malheureuſe !.... Le voi-

là étendu mort ! O ſpectacle horrible ! Je ſuis frappée comme d'un coup de tonnerre .... Lumiere odieuſe, pourquoi faut-il que tu me ſois rendue ?

Thirza : s'écria Mehala d'une voix tremblante .... ah ! ne te laiſſe pas accabler de l'idée funeſte qui me terraſſe moi-même .... Ah ! Thirza ! tu retombe encore ! .... Réveille-toi, Thirza : approchons-nous : nous ne ſommes pas encore certaines de notre malheur : il n'eſt pas mort. .... Approchons nous ; ta voix, tes embraſſemens le réveilleront.

Après ces mots les deux ſœurs s'étant appuyées l'une ſur l'autre pour ſe relever, ſe traînerent tremblantes & ſans force juſque vers le cadavre. O mon pere, ô ma mere ! Comment ils fondent en larmes ! .... Quels friſſons me ſaiſiſſent ! s'écria Thirza en ſe trouvant près du cadavre ..... Abel ! ..... Abel ! .... mon bien-aimé, cher époux, mon bonheur, ma vie, mon tout, réveille-toi .... Ah ! malheur extrême ! tu ne te réveilles pas ! Abel ... entends mes cris plaintifs, entends les cris de ton épouſe. Puis elle ſe précipita ſur le cadavre, & voulut l'em-

braſſer ; mais elle recula épouvantée en pouſſant un cris aigu, après avoir vu la bleſſure, & le ſang qui lui couvroit le front. Elle étoit à terre, ſans voix, ſans mouvement, ſans apparence de vie, pâle & froide comme un marbre inanimé. Le déſeſpoir étoit peint dans ſes yeux ouverts & fixes. Mehala pleuroit à côté d'elle, & les mains jointes, elle levoit vers le ciel ſes yeux noyés de larmes, qu'elle rabattoit de moment à autre vers le cadavre.

Adam ſentit ſa douleur augmentée par celle de ſes filles, & eſſaya de les conſoler. O mes bien-aimées, ô Méhala, ô Thirza, leur dit-il, que ne puis-je appaiſer vos maux! Prêtez-vous, je vous en conjure, à mes conſolations. Pendant que nous pleurions nous-mêmes, déſeſpérés auprès de ce cadavre, Eve & moi, un ange revêtu d'une beauté céleſte eſt venu à nous, ayant commiſſion d'en-haut pour nous conſoler. « Pleurez, nous a-t-il dit, mais ne ſoyez pas inconſolables. Vous ne devez pas le regarder comme n'exiſtant plus du tout. Remettez à la terre cette pouſſiere qui a ſervi d'enveloppe

à ſon ame. Quand à l'ame même, la voilà dégagée des liens du corps : celui qu'elle animoit eſt plus heureux que ne peut le concevoir une ame encore environnée de ſon limon terreſtre. Vous ne ſerez ſéparés de lui que pour un court eſpace de temps, après lequel lui étant réunis, vous goûterez avec lui des torrents de délices, dont les ſens charnels & groſſiers ne ſauroient vous donner une idée ». Ah ! mes bien-aimées, ne profanez pas les funérailles du bienheureux par des plaintes inconſolables.

Tandis que Thirza reſtoit toujours ſans mouvement & ſans voix, l'épouſe de Caïn, joignant ſes mains au-deſſus de ſa tête, exprimoit ſa douleur en ces termes : O mon pere, eſt-ce que tu voudrois nous interdire les pleurs ? Quelle vue affreuſe que ce cadavre triſtement étendu ! O toi, notre conſolation, notre joie, ô Abel ! tu nous es donc ravi pour toujours ! & notre occupation la plus douce ſera de pleurer ſur toi juſqu'à l'heure de notre mort ! Oui, te voilà en poſſeſſion de cette béatitude dont l'attente t'a fait verſer tant de ſainte larmes, & après laquelle

je ſoupire à préſent plus que jamais. Voilà que nous gémiſſons de ta perte dans ce triſte exil où nous vivons. Tu nous as été enlevé, & notre plus douce occupation ſera de pleurer ſur toi juſqu'à l'heure déſirée de notre mort. Caïn, Caïn, où étois-tu lorſque ton frere eſt mort ? Ah ! ſi du moins, avant qu'il eût rendu le dernier ſoupir, tu l'avois embraſſé avec une tendreſſe fraternelle, ſi tu avois alors imploré le ſecours de ſes ſaintes prieres, avec quelle affection il t'auroit encore ſerré dans ſes bras défaillans, & béni de ſes levres mourantes ! Quelle douce conſolation, quel heureux ſoulagement c'eût été pour toi à l'avenir ! Mais .... ô ma mere.... quelle nouvelle douleur te rend défaillante ! .... Tu te tais...., tu parois friſſonner d'horreur. . . . Mon pere, quelle conſternation ſe répand ſur ton viſage ! Funeſte preſſentiment ! Où eſt-il ? Le ſavez-vous, ô mon pere ? le ſavez-vous, ma mere ? Où eſt Caïn ? où eſt mon époux !

Eve abattue s'écria : Qui ſait juſqu'où le pourſuit la vengeance divine ? Ah Dieu ! le malheureux ! C'eſt.... Mais que vais-je dire ? je tremble de par-

ler..... Malheureuſe mere que je ſuis ! Affreuſe & déteſtable idée, ne tourmente que moi, déchire mon ſein comme le feu de l'enfer. Ah ! mere infortunée ! pourquoi.... Mehala ſaiſie s'écria : Laiſſe éclater, ô ma mere, laiſſe éclater ſur moi le fatal orage : auſſi-bien mes ſoupçons m'arrachent déja les entrailles. O mon pere, ô ma mere, ne m'épargnez plus. Caïn auroit-il.... Ah ! parlez, je vous en conjure.... Il l'a tué, Mehala, Thirza, il l'a tué, s'écria Eve ; & auſſitôt l'excès de ſa douleur lui ôta l'uſage de la parole.

L'épouſe de Caïn étoit frappée d'une terreur muette : ſes yeux immobiles ne verſoient point de larmes, une ſueur froide couloit de ſon front, ſes levres décolorées trembloient, puis elle s'écria : Il a tué Abel ! Caïn, mon époux a tué ſon frere ! O crime horrible !... Où es-tu, fratricide ? où.... où ton forfait te pourſuit-il ?.... Le tonnerre de Dieu a-t-il vengé ton frere ? N'exiſtes-tu plus, malheureux ? Ou ſi tu exiſtes, où es-tu à préſent ? quelles contrées le déſeſpoir te fait-il parcourir ? Ainſi ſe lamentoit Mehala en s'arrachant les cheveux.

Barbare fratricide ! s'écria Thirza. Ah !... comment a-t-il pu maſſacrer ce bon, ce vertueux frere, que ſans doute, ſous le coup mortel, l'aura regardé avec des yeux pleins d'amour? Ah Caïn ! maudit.... maudis ſois... O ma ſœur ô Thirza, ne le maudis pas, s'écria Mehala, ne le maudis pas : c'eſt ton frere, c'eſt mon époux. Implorons bien plutôt la miſéricorde de Dieu ſur lui. Je ſuis sûre qu'en tombant enſanglantée, la ſainte victime de ſa fureur a jeté des regards de compaſſion ſur lui ; qu'elle l'a béni, & qu'à préſent proſternée devant le trône de l'Eternel, elle demande grace pour lui. Ne le maudis pas, Thirza, ne maudis pas ton frere ; que nos prieres s'élevent de la pouſſiere, & ſe joignent à celles du bienheureux.

Où m'emporte l'excès de mes maux ? repartit Thirza. Je ne l'ai pas maudit, Mehala, je ne l'ai pas maudit. Le malheureux !.... A ces mots elle tomba ſur le cadavre : elle baiſa ſes joues inondées de ſang, & ſes levres froides & livides. Elle demeura long-temps enſevelie dans une douleur muette, puis elle s'écria d'une voix entrecoupée :

Ah que n'ai-je pu, lorſque tu tombois baiſer encore tes levres pâles, entendre encore de ta bouche les expreſſions de ton amour! Ton œil mourant ſe ſeroit encore tourné vers moi, peut-être.... (& plût à Dieu que cela me fût arrivé!) peut-être aurois-je expiré en t'embraſſant pour la derniere fois. Que ne puis-je encore à préſent te ſuivre! que mon corps n'eſt-il étendu ſans vie à côté du tien! Mais je te ſurvis, hélas! pour être en proie à des maux inexprimables. Berceaux qui me fûtes ſi agréables, vous m'inſpirerez déſormais la terreur; je croirai vous entendre me demander celui qui ſous vos cintres ombrageux m'embraſſoit avec de ſi vifs tranſports. Les fontaines murmurantes me paroîtront gémir de ſa perte. Pauvre délaiſſée! je ne vais plus faire que pleurer mon déſaſtre, ſoit à l'ombre des bocages, ſoit ſur le bord des ruiſſeaux. Il m'échappe, hélas! je l'ai perdu pour jamais. Ah Dieu!... je verrai toujours ces yeux éteints, immobiles, cette pâleur mortelle, ces joues livides, ce ſang qui teint ſon front. Ah coulez, mes larmes, coulez ſans meſure ſur ce corps flétri. Hélas! c'étoit, par ſa beauté,

le plus digne logement d'une si belle ame. Il m'honoroit trop en descendant jusqu'à m'embrasser. Comme la vertu y brilloit par des traits visibles qui la rendoient aimable ! Comme elle éclatoit dans ses yeux ! comme elle sourioit sur ses joues & sur ses levres ! Maintenant elle s'est échappée de ce corps, trop pure, trop sainte pour commercer avec les mortels, & particuliérement avec moi. Ah coulez, mes larmes, coulez sans mesure sur cette enveloppe flétrie, jusqu'à ce que mon ame empressée de le rejoindre, laisse sa poussiere auprès de la sienne.

C'étoit ainsi que Thirza se lamentoit, arrosant le cadavre de ses larmes. Eve sentit sa douleur augmenter par celle de ses filles. O mes enfans ! s'écria-t-elle je ne suis pas moins sensible à votre affliction qu'à la mienne propre. Vos lementations me déchirent l'ame. Vos plaintes sont pour moi des reproches rongeurs ..... Elles me rappellent que c'est moi qui ai introduit le péché, la malédiction & la mort dans le monde. Ah pardonnez-moi, mes enfans, pardonnez à votre malheureuse mere qui vous a enfantés avec douleur. Ses filles attendries, lui embrassant les genoux,

lui dirent affectueusement : O Eve, notre mere, par cette douleur même que tu as éprouvée en nous mettant au monde, cesse, nous t'en conjurons, cesse d'aigrir ta peine & la nôtre, cesse d'aggraver nos tourments par ton désespoir. N'appelle pas des reproches nos larmes & nos soupirs. Ah si nous pouvions commander à notre douleur, il n'échapperoit de notre sein & de nos yeux ni soupirs ni larmes. Mais comment pouvoir résister à l'amour le plus tendre, au cri de la nature ? Ce sont là les sources d'où partent nos pleurs. Elles tenoient encore ambrassés les genoux de leur mere, la regardant tendrement avec des yeux baignés de larmes, lorsqu'Adam prit la parole en ces termes : O mes bien-aimées, ne différons pas plus long-temps d'accomplir les ordres de l'Eternel, rendons à la terre, d'où elle provenoit, cette enveloppe matérielle, l'objet de nos larmes & de nos lamantations. Le temps, qui guérit tout, & la raison victorieuse adouciront notre douleur : elle sera comme les soupirs d'une épouse après le jour qui doit la conduire dans les bras de son bien-aimé. Rends-le donc à la terre, reprit

Thirza (& elle tourna en pleurant ſes regards ſur ſon pere) : mais permets-moi, ò mon pere, ajouta-t-elle, de pleurer encore ſur lui, & tu le rendras enſuite à la terre. Ayant dit ces mots, elle ſe jetta les bras ouverts ſur le cadavre.

Cependant Adam creuſa une foſſe dans la terre, & Eve & Mehala ſe tinrent éloignées à quelque diſtance. Sur ces entrefaites arriverent les jeunes enfans de Caïn, qui s'acheminoit vers la triſte ſcene, ſe tenant par la main. O mon cher Joſia, s'écria Eliel aux blonds cheveux, quelles lamentations entends-je devant nous ? Approchons-nous. Que vois-je ? c'eſt Abel ! .... Comme le voilà étendu ! comme il eſt pâle & défait ! comme ſa chevelure eſt enſanglantée ! C'eſt ainſi, mon frere, c'eſt ainſi qu'eſt étendu un agneau qu'on a égorgé pour le ſacrifice. Mon cher Eliel, reprit le petit Joſia, vois-tu comme Thirza pleure ſur lui, & comme il tient ſon œil immobile ſans tourner ſes regards ſur elle ? Retirons-nous de là, je friſſonne, cette vue m'épouvante, hâtons-nous d'aller trouver notre mere éplorée. A ces mots les enfans, s'étant approchés d'elle, lui prirent la main

en la regardant triſtement. O ma mere, lui demanderent-ils, pourquoi pleurez-vous ? Pourquoi Abel eſt-il étendu là comme un agneau de ſacrifice ? Mehala embraſſa ſes enfans, & les regardant d'un air douloureux, elle leur dit : mes chers enfans, la mort a tiré ſon ame de la pouſſiere, & l'a portée dans le ſéjour qu'habitent les anges, pour y jouir des félicités éternelles. Il ne ſe réveillera donc plus ? reprit le jeune Eliel pleurant avec ſanglots : il ne ſe réveillera plus, lui qui nous aimoit ſi tendrement, qui nous tenant ſur ſes genoux Joſia & moi, nous apprenoit de beaux cantiques, nous entretenoit de Dieu, des anges, des merveilles de la nature ? Quoi ! il ne ſe réveillera jamais ? Ah que notre pere va pleurer quand il ſera venu des champs ! Et les deux enfans conſternés s'envelopperent dans les plis du vêtement de leur mere.

Adam avoient fini de creuſer la foſſe : Réveille-toi, dit-il à Thirza, réveille-toi, ma bien-aimée : ne différons pas de rendre cette pouſſiere à la terre : le Seigneur l'a commandé, ma Thirza. Et s'approchant d'elle, il la prit par la main avec tendreſſe. Elle avoit eu

une

une extase sur le cadavre, & se reveillant de sa sainte vision : Oui, je l'ai vu, dit-elle. Il s'avançoit vers moi dans un éclat céleste. Qu'il étoit éclatant de gloire ! . . . . « Ne pleure pas, » m'a-t-il dit, ne pleure pas, je suis » heureux. Bientôt tu viendras me trou- » ver dans ce séjour de bonheur & de » gloire, où il n'y aura plus de mort » qui puisse nous séparer ». A ces mots il a disparu en me jetant un souris divin, & un éclat céleste a marqué les traces de ses pieds. Thirza dit, & une consolation sublime illumina son visage. Enterre, ô mon pere, enterre, dit-elle, cette enveloppe de poussiere. Puis elle se leva, & se mit à côté de sa mere & de sa sœur ; & toutes trois se cacherent le visage dans les ondes de leur chevelure éparse, tandis qu'Adam, après avoir enveloppé de peaux le cadavre, le mit dans la fosse, & le couvrit de terre. Maintenant, dit-il, chere épouse, chers enfans, adorons le Très-haut, prosternés près de ce tombeau. Et tous se prosternerent auprès du tombeau, Eliel & Josia rangés aux deux côtés de leur mere. Alors le pere des humains prononça cette priere à

haute voix, les bras en croix ſur la poitrine :

« O toi qui demeures au haut du ciel, Dieu créateur, juſtice éternelle, bonté infinie, tu nous vois proſternés devant toi auprès du tombeau du premier mort, tu vois des pécheurs t'implorer dans la pouſſiere. Ah fais que notre priere s'éleve vers toi ; jette favorablement tes regards ſur nous dans cette vallée de mort, dans cette demeure du péché. Nos iniquités ſont grandes, mais ta bonté infinie eſt plus grande encore. Pleins de ſouillures & d'impuretés, que ſommes-nous devant toi ? Et cependant tu ne détournes pas ta face de deſſus nos têtes, & du haut de ton trône tu regardes encore notre miſere d'un œil propice. Tu nous permets de t'implorer ; tu ne nous as pas abandonnés, quoique pécheurs. Sois loué à jamais, toi qui habites dans les cieux. Ce n'eſt pas ſeulement l'agréable printemps qui te loue, ce n'eſt pas ſeulement la ſérénité du ciel qui t'annonce ; tu te manifeſtes auſſi par les éclats bruyans du tonnerre qu'enfante un ſombre nuage, par l'aquilon mugiſſant qui excite les tempêtes & les

orages pluvieux. Tu tires également ta gloire, & de la joie riante du mortel heureux, & des triſtes pleurs de l'infortuné. Nous l'avons vue la fille du péché, l'affreuſe mort; elle eſt venue dans nos cabanes ſous une forme hideuſe. Une funeſte prévarication dont la terre auroit dû marquer le fatal inſtant par des hurlemens funebres, par d'épouvantables orages, un noir forfait l'a conduite ici par la main. Le premier ſorti de mes reins...... ah j'en frémis! il a livré ſon frere à la mort. Dieu miſéricordieux, ne détourne pourtant pas ta face de devant moi, ſi j'oſe t'implorer pour lui. Dieu clément, daigne ne pas rejeter entiérement le coupable de devant toi: jette tes regards ſur lui, verſe ta terreur dans ſon ame afin qu'il tremble de ſon crime, qu'il s'humilie devant toi ſur la terre, qu'il pleure, qu'il gémiſſe, & te demande ſans ceſſe pardon: & quand il t'aura long-temps imploré, ô mon Dieu, répands alors quelque conſolation ſur ſa miſere: exauce, je t'en conjure, la priere que j'oſe t'adreſſer. J'ai creuſé un tombeau, j'ai jeté de la terre mouillée de nos larmes ſur le corps corrup-

tible du mort. Ecoute favorablement nos vœux ; qu'ils montent du creux de sa sépulture jusqu'au pied de ton trône sublime. Exauces-nous, Seigneur, Seigneur, exauce-nous : nous te demandons grace pour notre premier né ; ne le laisse point périr dans ta colere. Soit que nous t'implorions au coucher du soleil ou à son lever, soit que nous interrompions la nuit pour élever nos cœurs vers toi, daigne nous entendre & nous être favorable. Nous sommes encore trop heureux sous la main même de ta justice vengeresse. Louanges éternelles te soient rendues, tu as reçu l'ame du mort dans ta gloire. La mort a pris sa premiere victime : nous la suivrons, cette victime, l'un après l'autre dans la sombre fosse, nous la suivrons dans l'éternité. O toi dont un signe créa le ciel, dont la parole tira la terre du néant ! ils passeront, ce ciel & cette terre, mais pour toi tu es éternel. Nous vivons dans la poussiere, & notre poussiere se dissoudra ; mais tu restes éternellement inaltérable. Tu nous rassembleras tous dans ta gloire, le pécheur pénétré de repentir sur ses fautes, & le juste qui s'af-

fligé de ce que sa vertu est encore mêlée d'imperfections, de ce que la pureté de sa conscience est encore alterée de quelques taches qu'y imprime la foiblesse humaine. Tu les tireras l'un & l'autre de la poussiere, afin qu'ils se réjouissent éternellement, & qu'ils soient purs comme des anges. Car.... ô promesse ineffable ! la race de la femme doit un jour briser la tête du serpent. Que la terre bondisse, que toute la nature chante tes louanges. Nous te louerons à l'heure même que les maux sortis de ta main viendront fondre sur nos têtes. L'homme est déchu, il est dégradé de sa dignité premiere ; mais trop heureux encore de ce que son Dieu ne l'a pas rejeté pour toujours, & que de son tribunal même il jette encore sur nous des regards de bonté. Il est tombé celui que Dieu avoit créé si heureux ; & à l'instant de sa chute, confus & tremblant, il attendoit dans l'humiliation & la détresse, la malédiction divine & sa damnation éternelle. Car que pouvoit attendre autre chose d'un Dieu irrité, une créature ingrate & rebelle ? Mais, ô prodige de bonté inattendu ! la nature entiere annonce de la part de

Dieu avec solemnité, qu'un jour la tête du serpent sera écrasée. Mystere sublime, mais environné, il est vrai, d'une sainte obscurité qu'un être créé ne sauroit pénétrer? Mystere ineffable, mais consolant, que le pécheur puisse, malgré ses crimes, être réconcilié avec Dieu!.... Et nous nous désolerions encore par des larmes profanes dans notre demeure terrestre, de ce que le songe de cette vie est alternativement entrecoupé de plaisirs & d'afflictions, jusqu'à ce que la mort qui s'approche dégage l'ame de son enveloppe souillée, & l'affranchisse des fers d'une juste malédiction! A cet heureux instant l'ame qui, malgré le limon qui l'entoure, a conservé l'idée de sa dignité originaire, qui a répondu fidellement aux saintes inspirations de l'amour divin, sort alors de sa prison, pure & heureuse comme les anges. Ah je pénetre dans les secrets d'un avenir heureux : je vois ceux que la mort a transportés au séjour céleste : je vois une race nombreuse, pure comme les flammes que les anges allument sur l'autel en face de l'Eternel. Ils sont au milieu des anges, ils chantent des hymnes sans fin devant le trône éclatant du Tout-puissant. Ah qu'est-ce

que je suis? Comme mon ame s'éleve ! Elle n'a jamais rien éprouvé de semblable. O bonté infinie ! elle ne suffit pas à célébrer tes louanges : elle nage dans de saints ravissemens; & quand elle penseroit avec autant de force que le premier des anges, elle les exprimeroit imparfaitement, elle ne pourroit que les sentir ».

Adam se tut, & resta long-temps dans un profond silence. Toute sa famille prosternée près de lui autour du tombeau, y étoit sans mouvement & sans voix. La nature entiere, Comme étonnée, observoit le même silence, & le ciel serein au-dessus de leurs têtes n'avoit pas le plus léger nuage.

Le soir vint : l'air étoit frais & le temps calme. Caïn, agité de frémissemens inquiets & de remords rongeurs, avoit erré dans les contrées les plus sauvages. Accablé de fatigue, il s'assit du côté où la lune montoit au-dessus de l'horizon, & fit ainsi entendre sa voix effrayante à travers le silence de la nuit : « Là-bas, dit-il, de derriere cette montagne se leve la lune avec son éclat blanchâtre, & nage dans l'atmosphere obscure : elle répand au loin sa pâle lumiere, & une

douce tranquillité : tout respire le repos & la fraîcheur sous cette belle voûte parsemée d'étoile. L'homme seul est agité ; des cris & des accens lugubres s'élevent de ses cabanes. C'est moi, scélérat, c'est moi qui ai porté la désolation dans ces cabanes. Ces cris, ces accens lugubres dont l'air retentit, m'accusent ; c'est mon crime qui les cause. Reculez-en d'horreur, constellations qui m'entendez ; & toi, lune, pâlis, & voile ton flambeau. En ce jour, jour maudit, la terre que tu éclaires a été abreuvée pour la premiere fois de sang humain ; & c'est moi qui l'ai abreuvée de ce sang, & du sang de mon propre frere. Je ne mérite plus, astres bénis, votre influence favorable. Refusez-la-moi, j'y consens : refusez-la aux champs que je laboure, à la contrée que j'habite. J'ai m'assacré mon frere : enveloppe-moi, sombre obscurité, cache-moi au yeux de toute la nature : je veux sous ton voile traîner par-tout ma misere avec moi. Je fuirai dans des lieux déserts & arides, dont aucun pied mortel n'aura foulé l'herbe flétrie ; j'habiterai parmi des rochers, d'où une eau infecte distille-

ra en forme de larmes ; dans des repaires marécageux d'horribles reptiles, où des buiſſons épais, aſyle des oiſeaux de proie, me déroberont l'aſpect du ciel. Là je paſſerai le jour à me plaindre, à me lamenter, & à me traîner ſur la terre ; & quand le ſommeil aura ramené le cortege des ſonges les plus noirs, ils préſenteront tous à mon imagination effrayée, un crâne briſé, une chevelure enſanglantée ».

C'étoit ainſi que Caïn ſaiſi d'horreur exprimoit ſes remords au millieu des ténebres de la nuit : il ſe tut enſuite, & reſta long-temps en ſilence, abandonné à ſon affliction. L'oiſeau nocturne effrayé de ces lugubres accens, retenoit les ſiens. On n'entendoit dans la contrée qu'un murmure ſourd. Caïn promenoit ſes regards au loin, & reprit la parole en ces termes : « O vous, collines élevées, & vous, ô bois ſacrés que je contemple, ſoyez ſenſibles à mes maux. Qu'ils ſont grands ! Ils le ſont plus que je ne ſaurois dire. Le malheureux, quoique coupable, mérite encore quelque commiſération. Plaignez mon déſaſtre, ô belle nature : hélas ! vous n'avez plus pour moi d'attraits.

Plaignez-moi, ô vous créatures quelconques, qui ressentez la présence efficace d'un Dieu infiniment bon. Mais hélas ! ses bontés n'ont plus rien qui me regarde ; je ne puis plus éprouver que sa justice. Dieu n'est plus pour moi qu'un Dieu vengeur. A ces mots sa voix resta encore suspendue quelques instans, puis il dit en soupirant profondément : Du-moins à présent voilà que je commence à pouvoir pleurer ; je ne le pouvois pas auparavant : voilà que mes larmes coulent en abondance. Ah précieuses larmes, qui m'attestez à moi-même que mon malheur est adouci ! D'abord le désespoir s'étoit emparé de mon ame, à présent c'est la douleur lugubre & plaintive. Ah coulez, mes larmes : reçois-les, ô terre qui as reçu le sang de mon frere. Je suis maudit sur ta surface ; mais. . . . reçois les pleurs que me fait verser ma douleur amère. Mais. . . . quelle pensée n'aît dans mon ame ! . . . elle redouble l'abondance de mes larmes. . . . Oui, je le veux. . . . maintenant que la nuit m'enveloppe, je veux me traîner autour des cabanes des affligés, les voir encore, les bénir encore. . . Les bénir . . . moi ! . .

Les vents en courroux emporteront cette bénédiction, qui ne peut que faire horreur. Malheureux que je suis ! je ne puis plus les bénir. J'y irai toutefois je les veux bénir, & pleurer. Après cela.... hélas ! après cela je fuirai loin d'eux pour jamais. Je te fuirai Mehala, je fuirai mes chers enfans ». Alors navré de douleur, il se tut, & s'avança vers les cabanes en arrosant de ses larmes les routes désertes qu'il parcouroit.

Il apperçut de loin un cabinet de verdure qu'Abel son frere avoit planté sur le doux penchant d'une colline. Cette vue lui rappella qu'Abel avoit dit en le plantant. Croissez & montez, tendre charmille : que nos derniers neveux se disent sous votre ombrage : C'est ici qu'Eve a reçu son premier né ; c'est ici qu'elle l'a embrassé la premiere fois, c'est ici qu'elle a acquis le titre de mere, qui faisoit sa consolation dans son triste exil. Elle nomma le nouveau né Caïn. Elle se penchoit sur lui avec un ravissement inexprimable, & le baisa en disant : O cher & doux présent que le Seigneur m'a fait !

Le meurtrier, pour qui ce monument de la tendresse de son frere étoit un reproche de sa barbarie, détourna le visage en passant devant : une sueur froide couloit sur son front, ses genoux chancelans le portoient à peine. C'est ainsi que frissonneroit un fils dénaturé devant le tombeau d'un pere que le parricide auroit fait périr lui-même en mêlant du poison dans son manger, lorsqu'il revenoit des champs excédé de faim & de fatigue. La douce exhalaison des fleurs dont l'urne du pere auroit été parfumée, le bruit des feuilles des arbres funebres plantés autour du tombeau, feroient le supplice du fils. Caïn avoit passé le cabinet de verdure, & s'approchoit des cabanes. La pâle lumiere de la lune les éclairoit foiblement à travers les branches entrelacées des arbres, & un calme effrayant regnoit alentour. Il y jeta les yeux, pleura, leva les mains au ciel, & resta long-temps immobile & muet. Une douleur inexprimable lui tenoit le cœur serré ; aucun objet ne pouvoit le tirer de son attitude fixe & de son lugubre silence. Que la tristesse repose profondément ici ! dit-il

dit-il enfin à voix baſſe. D'où proviennent ces ſifflemens ?.... Ne ſont-ce pas des ſoupirs ? Ne ſont-ce pas les cris nocturnes de la déſolation, qui viennent des cabanes ?.... Le voici.... ô famille déplorable ! le voici qui tremble dans l'obſcurité, pourſuivi par l'enfer, celui qui vous a rendu vos demeures affreuſes.... celui.... ah miſérable que je ſuis ! qui a chaſſé loin de vous le repos, & toutes les douceurs des liens du ſang. Et j'oſe encore reſpirer un air rempli des ſoupirs de ceux que j'ai rendus malheureux ! j'oſe porter mes pas dans une contrée conſacrée à la déſolation des juſtes qui gémiſſent ſur mon forfait !... Fuis, malheureux ; ne profane pas cette ſainte contrée.... Oui, je vais fuir loin de vous ; mes yeux noyés dans les pleurs ne vous verront plus que quelques inſtans : mais permettez-moi de verſer encore quelques larmes, & d'élever ces mains ſanglantes vers le ciel pour vous bénir ; je fuirai enſuite. Soyez bénie, ſoyez à jamais bénie, ô famille juſtement éplorée. Malheureux que je ſuis ! peu s'en eſt fallu que je n'aie profané ces ſaints noms, ces titres reſpectables qui déſignent les

liens sacrés par où je devois leur être uni, & m'attachent inviolablement à eux. Soyez bénis encore une fois. Puisse votre affliction vous quitter avec l'obscurité de la nuit, & puisse croître la mienne! ce doit être là mon partage pour toujours sur cette terre que j'ai tant maudite. Puissiez-vous oublier pour jamais celui dont l'image fait votre supplice! Hélas dans quel excès de désastre faut-il qu'un malheureux soit plongé, pour être réduit à de pareils souhaits!

En proférant ces mots Caïn étoit arrêté dans l'obscurité : il gémissoit & levoit les bras au ciel, lorsque quelqu'un s'avança dans la nuit, d'un pas lent. Une sueur froide comme celle de la mort, le glaçoit : tremblant il vouloit fuir; mais il ne le put, & tomba sans force parmi les broussailles.

Thirza, pendant cette triste nuit, la premiere de son veuvage, ne pouvant trouver le repos dans ce lit désert où son époux n'étoit plus, le quitta, & sortit de la cabane : le visage baigné de larmes, elle s'assit sur l'herbe mouillée de la rosée, à côté de la colline du tombeau; puis les mains jointes, elle regardoit le ciel étoilé avec des yeux

fixes : enſuite elle retomba ſur l'herbe, & ſes larmes arroſoient le tombeau. «C'eſt ici, dit-elle en ſanglottant, c'eſt ici que repoſe mon bien & toute ma félicité ; c'eſt ici, ſous cette terre qui engloutit mes larmes. Hélas ! il n'y a donc plus pour moi ni paix ni repos à attendre pendant les heures lugubres de la nuit. Ah ! coulez mes larmes, coulez : il ne me reſte d'autre adouciſſement que de pleurer à toutes les heures du jour, de gémir pendant les nuits entieres dans ce triſte ſilence de la mort. Il eſt vrai. . . . je t'ai vu, ô mon bien aimé, dans un éclat céleſte : de quelle ſplendeur tu étois revêtu ! Mais hélas ! aurai-je moins ſujet de pleurer ta perte ? Je te perds pour jamais dans cette vie pleine d'affliction, tu m'es enlevé pour jamais. . . . Je m'étois épuiſée à pleurer auprès du précieux gage de notre amour ; un repos adouciſſant vient de s'étendre ſur ſes paupieres. Hélas ! un ſourire gracieux éclate ſur ſon viſage. Il ne connoît pas encore les maux attachés à ſa condition mortelle ; il ne ſait pas la perte qu'il a faite. En vain je me ſuis jetée ſur le lit conjugal, à préſent déſert ;

en vain j'ai imploré le sommeil : hélas! la triste solitude & les soucis cuisans se sont pour jamais établis sur ce théâtre de notre tendresse conjugale, de ces chastes délices que ton amour pour moi me fasent goûter dans tes bras. Elles me sont donc ravies pour toujours, pour tout le temps au moins que durera cette triste vie ! O crime affreux ! elles me sont ravies par un frere !... Où est-il.... le malheureux ? Où ses remords l'entrainent-ils ? O toi.... mon Dieu, ne dédaigne pas les vœux plaintifs que je t'adresserai sans cesse pour intéresser en sa faveur ta bonté infinie : ne le rejette pas, s'il fait pénitence, s'il se traîne sur la poussiere, s'il implore ta misericorde ». A ces mots prononcés douloureusement, ses soupirs & ses sanglots arrêterent son discours. « Bel astre de la nuit, continua-t-elle en élevant ses yeux en-haut, combien de fois n'as-tu pas été le paisible témoin des expressions de la tendresse du cher époux que cette terre enferme ; quand, nos bras entrelacés, je marchois tête à tête avec lui à la lueur de ton flambeau ; quand ses levres saintes me peignoient éloquemment les charmes de la vertu !

Tu éclairois ses pas lorsqu'il vivoit ; tu n'éclaireras plus que sa sépulture. Voilà donc enfouie sous ce monceau la plus douce consolation du meilleur des peres & de la plus tendre des meres ! voilà mon précieux époux » ? A ces mots elle se tut, & ses larmes redoublérent, tandis que ses yeux égarés mesuroient vaguement toute la contrée, jusqu'à ce que ses regards étant fixés par un éclat singulier, elle s'écria : « Que ce berceau que je vois de loin est brillant ! Des pensées saintes & sublimes s'élevent au millieu de ma misere, comme quand la lune montant au-dessus de l'horizon, dissipe tout-à-coup l'obscurité de la nuit. Quel éclat sort de ce berceau où tu m'embrassas, ô Abel, à la lueur mourante du soleil couchant ! Quelle félicité, me disois-tu en me serrant contre ton sein, qu'elle félicité d'être vertueux ! Quelle félicité d'aimer celui de qui émane tout ce qui est beau ! Qu'on est heureux de ne rien trouver dans sa conduite qui puisse déplaire aux anges dont nous sommes environnés ! Quelle volupté ressemble à celle que fait éprouver la présence continuelle de Dieu, qui nous est manifes-

tée par les œuvres de la création ? Quelles délices plus raviſſantes que ces larmes pieuſes que fait couler notre amour pour lui ? Pour quiconque paſſe ſes jours dans ces divins tranſports d'adoration & de piété, la mort n'a rien d'effrayant : quelque terrible qu'elle puiſſe être, nous ſavons au moins, & c'eſt une grande conſolation pour l'homme pécheur, nous ſavons qu'elle dégage l'ame de ſon corps mortel, pour lui ouvrir l'entrée dans une éternité de bonheur. Thirza, me diſois-tu en me ſerrant plus près contre ton ſein, ſi je ſors le premier de la pouſſiere, ſi je ſuis heureux avant toi, ne pleure pas long-temps ſur ma cendre. Qu'eſt-ce que le temps paſſager qui t'eſt aſſigné par le Créateur, en comparaiſon de l'éternité dont nous jouirons enſemble dans le ciel ? Mon bien-aimé, lui diſois-je à mon tour en l'embraſſant étroitement, fais de même de ton côté. Si la mort m'enleve la premiere de ce ſéjour de larmes, abrege & modere ta déſolation, puiſque Dieu nous prépare à l'un comme à l'autre une félicité ſans bornes..... O mon

ame, rappelle tes forces, pour ne pas ſuccomber à l'affliction. Laiſſe-toi affecter par ce puiſſant motif de conſolation, par l'idée de ton immortalité; & te diſtrayant du fatal objet de ta douleur, enviſage la ſuprême béatitude, qui en s'approchant, fait diſparoître les ſcenes changeantes de cette vie. Si l'ame périſſoit & qu'elle s'écroulât en pouſſiere avec le corps, comment pourrois-je me conſoler? Je me traînerois ſur ton tombeau en jetant des cris plaintifs, & dans mon déſeſpoir j'implorerois l'anéantiſſement. Mais elle eſt immortelle. Non, elle ne ſuccombera pas lâchement ſous la douleur. O vous, Anges qui voltigez d'une aile légere autour de moi, vous la ſoutiendrez, elle ne ſuccombera pas lâchement ſous la douleur; elle eſt immortelle comme vous. Cependant mes larmes coulent encore. Qu'elles coulent; je les donnent à la pouſſiere de mon époux, qui m'a dévancé dans la poſſeſſion du bonheur éternel. Je veux, ô mon bien-aimé (mais les larmes me coupent encore la parole, elles redoublent: ô mon ame, rappelle donc toutes tes forces pour com-

mander à ta douleur), je veux planter sur ta tombe une arbre funebre, à l'ombre duquel je verserai encore bien des larmes sur ta cendre. J'y passerai les plus belles heures du jour à pleurer mon infortune : mais me livrant à de saint transports, je porterai mes vues élevées jusqu'à la félicité céleste ». Elle dit, & s'etant levée de terre, elle resta debout sur le tombeau. « Je croyois, dit-elle, sentir quelque soulagement à ma douleur; mais, ô réflexion accablante ! il a été massacré par son frere ! O Dieu de bonté ! s'écria-t-elle en se prosternant en terre, exauce mes supplications : fais grace à ce malheureux pécheur, fais-lui grace. Je te réitérerai sans cesse cette priere avec instance, soit quand l'étoile du soir assemblera les astres de la nuit, soit quand l'aurore ouvrira les portes du jour ».

Pendant ce temps Caïn trembloit dans le bocage, accablé de désespoir. Fuis, se disoit-il à lui-même, fuis ces saintes demeures, monstre odieux. Je ne puis, malheureux que je suis. Quelle puissance contraire retient mes pas ? Seroit-ce vous, fantômes infer-

naux qui m'environnez ? Ecartez-vous, laiſſez-moi fuir, laiſſez-moi. Quel nombre ! comme ils ſont horribles ! Laiſſez-moi fuir, ſpectres hideux ; laiſſez-moi m'éloigner de ces ſaintes demeures. Ah ſpectacle horrible ! .... je frémis, je tremble, je me meurs. Mais hélas ! ma frayeur s'accroît, & pourtant je ne meurs pas : mais je ne ſaurois fuir non plus .... Malheureux que je ſuis ! .... Comme elle ſe déſole ! & je ne la fuirai pas ! Mais voilà qu'elle ceſſe de ſe lamenter .... O pouvoir merveilleux de la vertu ! Hélas ! quelles reſſources, quelles conſolations j'ai perdues pour toujours ! Et dans mon accablement je n'ai pas même pour adouciſſement l'eſpérance la plus éloignée. A quel point, mon Dieu, je ſuis malheureux ! Ah quels tourmens ! ils ſont d'une eſpece inconnue juſqu'à cette heure. O enfer, dans tes abymes les plus profonds tu n'en a pas de plus épouvantables .... Elle prie .... ah ! elle prie Dieu pour moi, pour moi ! .... au-lieu de me haïr, au-lieu de verſer à grands flots des imprécations ſur ma tête ! O bonté inexprimable ! Hélas ! tant de vertu

m'afflige & me déſeſpere. Mon malheur ſe préſente à moi d'une maniere plus effroyable ; il me paroît ſombre, noir comme les profonds abymes de l'enfer : le crime me déchire plus cruellement les entrailles, & me fait ſentir des ſupplices infernaux. . . . . Tu pries pour moi, Thirza! Ah vœux téméraires, ou tout au moins ſuperflus! Non, Dieu ne ſauroit exaucer de telles prieres ; il eſt juſte . . . . La voilà qui ſe retire du tombeau de ſon époux maſſacré. Ah! oſerai-je, malheureux que je ſuis, me traîner ſur ſes pas, verſer des larmes de la plus profonde douleur ſur ſes traces? Non . . . . Retire-toi, barbare, de cet épouvantable monument de ta fureur ; éloigne-toi de cette ſainte contrée ; fuis, ſcélérat! Il dit, & ſe retira ſaiſi de frayeur. Il fuyoit ; mais il s'arrêta bientôt, & plein de déſeſpoir, joignant ſes mains baignées de larmes, il s'écria encore : Mais je ne ſaurois fuir! Et comment le pourrois-je? Ah Mehala! ah mes enfans! comment pourrois-je vous fuir pour jamais, & ne pas me rouler dans la pouſſiere devant vous, devant toi ſur-tout, Mehala? Peut-être verſeras-

tu des larmes de compaſſion ſur moi, peut-être me béniras-tu encore..... Hélas! que dis-je?.... Maudit de Dieu, que me ſervira dorénavant ta bénédiction? Hais-moi, maudis-moi plutôt, mon forfait le mérite: alors enfin je fuirai, chargé de ta malédiction & de celle de toute la nature. O déſaſtre! ô déſolation infernale, inexprimable!.... Non, encore une fois, je ne ſaurois fuir. Epouſe aimée, enfans chéris, il faut que je déplore ma miſere devant vous, que je me traîne devant vous dans la pouſſiere, & enſuite, oui, enſuite je fuirai. A ces mots Caïn paſſa à quelque diſtance du tombeau, & s'avança vers ſa cabane. A chaque pas il s'arrêtoit encore, incertain de ce qu'il devoit faire, & arriva enfin devant la cabane. Il y reſta long-temps pâle & tremblant: à la fin il ſe haſarda en héſitant & chancelant, à paſſer le ſeuil de la porte.

Mehala étoit aſſiſe au fond, à la pâle lueur de la lune, plus pâle elle-même que cet aſtre quand il eſt enveloppé dans des nuages: elle pleuroit & ſe déſoloit ſur ſon lit ſolitaire, &

ses enfans sanglottoient autour d'elle. A la vue de son époux elle jeta un cri aigu, & tomba évanouie sur sa couche. Ses enfans éplorés accoururent, & firent à ses pieds des clameurs lugubres. Mon pere ! hélas.... mon pere ! crioient-ils, ah console notre mere affligée ! Hélas ! quelle désolation s'est introduite dans nos cabanes ? Ah mon pere ! sois-nous le bien-venu dans la maison : que tu as tardé long-temps à rentrer ! Tel fut l'accueil qu'il reçut de ses enfans. Il chanceloit au milieu d'eux, & ses larmes couloient sur leurs têtes. Le serrement de son cœur ne lui permit pas de répondre ; il tomba sur la poussiere aux pieds de son épouse. Ses enfans redoubloient leurs cris autour de lui ; & Mehala, s'étant réveillée, vit comme son époux se traînoit auprès d'elle, & mouilloit le sol de ses larmes. O Caïn, Caïn ! s'écria-t-elle ; & poussant des cris lamentables, elle s'arrachoit les cheveux. « Mehala, lui dit Caïn d'une voix entrecoupée, en la regardant douloureusement, ah pardonne-moi si j'ose, meurtrier de mon frere & du tien, si j'ose pleurer encore une fois devant

toi, me traîner dans la pouſſiere à tes pieds. Ah, je t'en conjure, accorde-moi cette foible conſolation, la derniere que je puiſſe eſpérer dans mon malheur, qui n'a point d'égal. Ah ne me maudis pas, Mehala ! Je ne veux que ramper devant toi ſur la terre ; après cela je fuirai : j'irai me cacher à moi-même dans des régions déſertes, maudit de Dieu, ſuivi de ſupplices inexprimables. Ah ne maudis pas, ô Mehala, ton malheureux époux » ! Ah Caïn, lui répondit-elle, pénétrée de la plus vive douleur, meurtrier du meilleur des freres, il faut encore que je te reconnoiſſe pour mon époux. Malheureux, qu'as tu fait ? Caïn lui répondit, en jetant ſur elle des regards plaintifs, des regards qui exprimoient toutes ſes ſouffrances : Ah fatal moment où un ſonge impoſteur m'a déçu. Hélas ! je voulois garantir ces enfans que voici, d'un avenir funeſte, & je l'ai tué. Maudit moment ! j'ai tué le meilleur des freres ; & maintenant.... ce forfait horrible va me tourmenter éternellement ; il attache à mes côtés les ſupplices de l'enfer. Oublie-moi,

Mehala, oublie ton époux, mais ſeulement abſtiens-toi de me maudire. Tout-à-l'heure je vais fuir; je te quitte pour jamais, ô mon épouſe; & vous, ô mes enfans, je vous quitte pour jamais, chargé de la malédiction de Dieu. Les enfans ſe lamentoient autour de lui, & levoient leurs mains innocentes vers le ciel, Mehala ſe laiſſa tomber ſur ſon époux. Reçois ces larmes, reçois ces expreſſions de la compaſſion la plus vive, dit-elle en pleurant ſur lui. Tu veux fuir, Caïn, tu veux fuir dans des régions déſertes! Ah comment pourrois-je demeurer dans ſes cabanes, tandis que ſolitaire & abandonné, tu te déſolerois loin de moi? Non.... Caïn, je veux fuir avec toi, à tes côtés. Comment pourrois-je te laiſſer, privé de tout ſecours, dans les déſerts? De quelles cruelles inquiétudes ne ſerois-je pas tourmentée! Le moindre ſon que j'entendrois retentir autour de moi dans la nature, me ſaiſiroit de peur & d'effroi. Peut-être eſt-ce lui, dirois-je; peut-être ſe lamente-t-il, privé de tout ſecours, dans les angoiſſes de la mort. Elle dit, & Caïn porta

ſur elle des regards troublés. . . . Dieu ! qu'entends-je ? . . . . Eſt-ce toi, Mehala ? Non, ce n'eſt pas un ſonge, c'eſt toi-même . . . . O Dieu, quelles conſolantes paroles ! Non, Mehala, c'eſt aſſez pour moi que tu ne me haïſſes pas, que tu ne me maudiſſes pas. O femme vertueuſe ! faudra-t-il que tu portes avec moi le châtiment du plus grand des crimes ? Ah reſte ici dans ce ſéjour ſanctifié par la vertu, où habite la bénédiction : non, il ne faut pas que tu ſois malheureuſe avec moi. Oublie un malheureux qui, maudit de toute la nature, n'a point de lieu pour ſon repos : oublie-le, mais ne le maudis pas. Non, Caïn, je veux fuir avec toi, lui répondit Mehala ; je veux te ſuivre avec nos enfans dans les déſerts, me déſoler avec toi, porter une partie de ta miſere : ce ſera autant de ſoulagement pour toi. Je mêlerai des larmes de compaſſion à tes larmes de pénitence : à tes côtés mes prieres s'éleveront vers Dieu avec les tiennes, & nos enfans proſternés autour de nous, joindront leurs vœux au nôtres. Dieu ne dédaigne pas le re-

pentir du pécheur. Je veux fuir avec toi, Caïn. Sans cesse nous gémirons, sans cesse nous prierons devant Dieu, jusqu'à ce qu'enfin un rayon de consolation viennent de la part du souverain juge, justifier notre confiance.... Espere en Dieu, Caïn, il exauce la priere du pécheur pénitent.

O toi, s'écria Caïn, comment dois-je te nommer?..... Tu es pour moi comme un saint ange. Quelle consolation porte ton flambeau dans l'obscurité de mon ame! Mehala, ô mon épouse! j'ose maintenant t'embrasser. Hélas! que ne puis-je t'exprimer mes sentimens! Non, l'embrassement le plus ardent, toutes mes larmes ensemble ne le peuvent pas. A ces mots Caïn la serra contre sa poitrine. Il ne pouvoit suffire à tout l'amour, à toute la reconnoissance qu'elle lui inspiroit. Il ne quitta son épouse un instant que pour aller embrasser ses enfans: il revint aussi-tôt à elle pour lui réitérer les démonstrations de sa gratitude. Cependant cette tendre mere essuya ses larmes, prit le plus jeune de ses enfans dans ses bras, s'appuyant

ſur ſon époux, & l'autre marchoit à côté du pere, tandis qu'Eliel & Joſia marchoient gaiement devant lui. Ils ſortirent ainſi tous enſemble de la cabane. Mehala regarda autour d'elle en pleurant. Soyez bénie, ô famille déſolée que j'abandonne, ſoyez bénie: bientôt je viendrai vous retrouver des lieux où nous aurons bâti notre cabane, vous demander votre bénédiction pour moi, pour mon époux, & ſolliciter ſon pardon. A ces mots elle regarda encore les cabanes, & donnant un libre cours à ſes larmes, elle ſe tut. En cet inſtant des exhalaiſons plus balſamiques que toutes les fleurs du printemps, environnerent la troupe fugitive. Va, généreuſe épouſe, dit une voix inviſible au-deſſus de leurs têtes; j'informerai, par un ſonge agréable, ta tendre mere de ton courage magnanime; je lui dirai que tu es partie à côté de ton époux pénitent, pour implorer la grace du ſouverain juge.

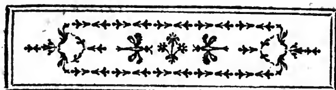
Cependant il marchoient à la lueur de l'aſtre nocturne, jetant ſouvent la vue derriere eux ſur les cabanes, & ils

s'avancerent dans des régions désertes où jamais les pas d'aucun homme n'avoient été imprimés.

Fin du Chant cinquieme & dernier.

LE PREMIER NAVIGATEUR,

EN DEUX CHANTS.



LE PREMIER NAVIGATEUR.



CHANT PREMIER.



IL s'étoit paſſé bien des années d'affliction depuis la nuit fatale où l'onde furieuſe avoit ſéparé de la terre ferme la cabane de Milon, bâtie ſur un petit promontoire : la mer avoit englouti les fertiles pâturages qui uniſſoient au continent le lieu de ſon habitation. Cette demeure, ſituée dans une île ſolitaire, étoit ſi éloignée de la rive oppoſée, que dans le calme le plus profond & de l'air & de la mer, ſes habitans n'entendoient pas les mugiſſe-

mens des troupeaux paiſſans ſur le rivage bleuâtre. Toute joie leur étoit refuſée : ils étoient privés des douces liaiſons du voiſinage & des tendres complaiſances de l'amitié que les dieux leur avoient autrefois accordées. Déja depuis long-temps Sémire avoit enterré Milon, ſon époux chéri. Au milieu de cette triſte ſolitude elle paſſoit ſes jours avec Mélide ſa fille, n'ayant pour adoucir ſes ennuis, que ſon petit troupeau, & les oiſeaux du ciel.

Mélide croiſſoit dans la fleur de ſa beauté, ſans avoir d'admirateurs. Au milieu des danſes & des jeux folâtres, plus éclatante que le jeune pêcher lorſque pour la premiere fois il étale ſes fleurs naiſſantes, elle eût, entre les belles, toujours paru la plus belle.

La tendre Sémire, pour ne pas empoiſonner la ſolitude de ſa fille en l'expoſant à des regrets inutiles, ou en lui inſpirant du goût pour des plaiſirs qui leur étoient interdits, lui cachoit avec un ſoin extrême tous les charmes de la ſociété, dont jouiſſoient les heureux habitans du rivage oppoſé. Chaque jour elle alloit ſur la tombe de Milon conſacrer une heure à la

triſteſſe & aux pleurs. Hélas ! tu n'es plus ! ainſi s'exprimoit chaque jour ſa douleur ; tu n'es plus, ô toi, la conſolation de ma vie ; le ſoutien dans notre miſere ! Sans appui, entiérement délaiſſées, enfermées par les flots irrités, quel ſera le ſort qui nous attend ? La rigueur de nos maux n'eſt point adoucie par la compaſſion de l'amitié, & tout ſecours humain nous eſt refuſé. Ah que ne puis-je te voir mourir auſſi, ô Mélide, ma chere fille ! Hélas ! tel eſt l'excès de mon malheur, que c'eſt là le plus ardent de mes vœux. Que ne puis-je te voir mourir ! Car ſi je meurs, tu reſteras ſeule ici dans la fleur de ta jeuneſſe : affreuſe perſpective ! Tu reſteras ſeule ici, enfermée par les flots mugiſſans, ſans autre compagnie que ta miſere & ton affliction. Jamais alors aucun ſon humain ne frappera ton oreille ; jamais la voix d'un tendre époux, que tes charmes & ta vertu auroient rendu heureux, ne parviendra juſqu'à toi : jamais tu n'entendras le doux nom de mere prononcé par des enfans balbutians : les accens de la joie te ſeront inconnus ; les ombres lu-

gubres & les antres des rochers ne retentiront que des accens de ta douleur. De longs tourmens consumeront ta jeunesse ; tu mourras désolée : les larmes de l'amour ne couleront pas à ta mort déplorable : privé de sépulture, ton cadavre sera dévoré par les ardeurs du soleil, ou deviendra la proie des oiseaux du ciel. Ah cachez-lui mes plaintes, antres des rochers ! Et vous, ombrages solitaires & sombres, c'est à vous seuls que je puis confier mes plaintes : cachez-lui mon affliction, afin qu'une heureuse ignorance l'empêche de connoître toute l'étendue de son malheur. Telles étoient les plaintes de Sémire, & c'est ainsi qu'elle cachoit à sa fille les tourmens dont sa tendresse maternelle étoit consumée.

Cependant Mélide, pleine d'innocence & de charmes, se jouoit avec les tendres agneaux, qui n'avoient pas besoin de guide ; car la mer bruyante entouroit leur petit pâturage. Elle s'amusoit à tailler des arbustes odoriférans, pour en former des berceaux : elle étoit la divinité tutélaire des plantes ; elle relevoit les fleurs abattues, & procuroit

procuroit par ſes ſoins une croiſſance heureuſe à leur tige languiſſante : quelquefois elle préparoit à la ſource arrêtée un lit ſur des cailloux, ou bien elle en raſſembloit les eaux pour en former un petit étang. Autour de l'île elle avoit planté une double rangée d'arbres fruitiers, & , belle comme Vénus dans l'île de Paphos, elle ſe promenoit ſeule ſous leurs ombres naiſſantes. Elle avoit auſſi décoré la grotte d'un rocher que baignoient les flots de la mer : car la ſolitude rend fertile en idées. Les murailles de ſa grotte étoient ornées de coquillages que la mer abandonnoit ſur la rive, & qu'elle arrangeoit ſuivant la variété de leur forme & de leurs couleurs. Une conque d'une prodigieuſe grandeur recevoit les gouttes tranſparentes d'une eau qui tomboit de la voûte avec un bruit agréable, & des tiges de jaſmins bordoient l'entrée de cette grotte.

Au milieu de ces innocentes occupations Mélide paſſoit ſes jours ſans s'appercevoir qu'elle étoit ſeule : mais ſeize années de ſa jeuneſſe s'étant ainſi écoulées, elle commença à ſentir qu'elle étoit ſeule. Aſſiſe à l'ombre des ber-

ceaux qu'elle avoit conſtruits, rêveuſe & languiſſante, elle ſe diſoit : Quel a pu être le deſſein des dieux en nous plaçant dans cette ſolitude? Plus malheureuſe que toutes les autres créatures, pourquoi avons-nous exiſté ? Pourquoi exiſtons-nous encore? Ah ! je le ſens à la triſteſſe qui me conſume ; il eſt quelque choſe d'inſéparable de mon être, quelque choſe que je ne puis nommer, & dont je ſuis privée. Non, je ne ſuis pas faite pour cette ſolitude. Sans doute nous avons éprouvé quelque révolution extraordinaire, que ma mere me laiſſe ignorer. Sans ceſſe un affreux myſtere obſcurcit ſon front ; & quand je cherche à approfondir ce myſtere, ſes yeux s'innondent de larmes qu'elle ne peut retenir. Elle ne ceſſe de me dire : Attendons tout de la ſageſſe bienfaiſante des dieux, & remettons notre ſort dans leurs mains. Hélas ! j'attendrai, dans un reſpectueux ſilence, l'ordre de leurs décrets, ſans vouloir en pénétrer la perſpective myſtérieuſe.

Souvent enſevelie dans de profondes réflexions, elle promenoit ſes regards ſur l'immenſité de la mer, & s'é-

crioit : O vous, plaines liquides dont mes yeux ne peuvent atteindre le terme ! ah dites-moi, ce petit point, cette île que vous environnez (car qu'elle eſt petite en comparaiſon de votre immenſe étendue !) eſt-elle la ſeule terre habitée ? Ne baignez-vous pas d'autres rives trop éloignées pour pouvoir être apperçues ? Hélas ! ma mere ne veut pas en convenir, mais ſa douleur ſecrete me le fait ſoupçonner. Certainement cette terre n'eſt pas la ſeule que vous environnez ; car que vois-je là-bas d'immobile, qui, ſemblable à un nuage affaiſſé, forme une longue chaîne à l'extrémité de vos bords ? Peut-être mon imagination me trompe-t-elle ; mais dans le calme profond, j'ai déja cru entendre réſonner des voix éloignées. Quelle autre choſe pourroit-ce être qu'une terre ? Elle me paroît, à la vérité, bien petite ; mais ſans doute le grand éloignement en eſt ſeul la cauſe. Eh ne le ſais-je pas bien, que les vagues ſemblent diminuer en s'éloignant ? & notre cabane ; quand je la regarde de l'extrémité de l'île, ne me paroît-elle pas auſſi beaucoup plus petite ? Mais

ſi c'eſt une terre comme celle-ci, ornée de prairies & d'arbres fruitiers, ſans doute elle eſt habitée par des êtres qui en jouiſſent. Peut-être auſſi ces êtres ſont-ils différens de ceux que je vois ici : peut-être n'y en a-t-il point qui me reſſemblent ; peut-être n'y en a-il point qui puiſſent m'être de meilleure compagnie que mes moutons. Mais ſi c'étoit .... hélas ! que cette penſée me tourmente ! ſi c'étoit une terre habitée par des créatures ſemblables à moi, qu'elles fuſſent auſſi nombreuſes que les oiſeaux & les brebis de notre île, & qu'elles puſſent ſe réjouir enſemble comme les oiſeaux ou comme mes brebis, ô heureuſes créatures ! .... Laiſſe, ah ! laiſſe-moi, penſée trop ſéduiſante. Images fantaſtiques, où me conduiſez-vous ? Vous ne faites que me rendre plus malheureuſe. O vagues, ſi vous allez vous briſer ſur ce rivage, apprenez à ces heureux habitans qu'une fille infortunée pleure ſur les bords de cette île .... Laiſſez-moi, vains fantômes ; vous ne ſervez qu'à me déſeſpérer.

Souvent Mélide demandoit à Sémire : Mais dis-moi, ma mere, pour-

quoi ne restons-nous toujours que deux, tandis que toutes les autres créatures se multiplient ? De jeunes plantes de la même espece s'élevent autour des autres plantes ; chaque année voit accroître notre troupeau. Avec quelle joie bondissent tes tendres agneaux ! Ils se réjouissent du plaisir d'être. Et les oiseaux divers . . . . J'ai vu leur union, & j'en ai versé des pleurs. Assise là-bas sous le plus épais feuillage, j'ai tout remarqué plus d'une fois. Deux oiseaux s'étant construit un nid commode, se caressoient sur les branches voisines. Comme ils avoient l'air de s'aimer ! Bientôt après je vis dans le nid de petits œufs que l'un couvroit de son plumage avec le plus tendre soin, pendant que l'autre, perché sur les rameaux d'alentour, chantoit pour divertir son amie. Tous les jours je les observois de dessous le feuillage. Peu de temps après, à la place des œufs, je vis de petits oiseaux sans plumes. Je vis les grands, plus animés, plus empressés que jamais, voltiger autour du nid, & apporter dans leurs bec à manger aux petits, qui recevoient leur pâture avec des cris de

joie. Peu à peu ceux-ci ſe couvrirent de plumes : ils commencerent à déployer leurs ailes encore foibles, puis ils ſortirent de leur nid pour ſe percher ſur les branches voiſines ; les grands voloient devant eux, comme s'ils euſſent voulu leur inſpirer le courage de les imiter. O ma mere, que ce ſpectacle étoit charmant ! Souvent ces petits étendoient les ailes, ſans doute pour prendre l'eſſor, & toujours la crainte les retenoit. Le plus hardi d'entre eux ayant enfin pris ſon vol, chanta d'un air joyeux le ſuccès de ſon audace. Il ſembloit inviter ſes compagnons timides à tenter la même entrepriſe. Ceux-ci la tenterent en effet, & bientôt ils ſe mirent à voltiger de tous côtés, & remplirent les airs de chants de joie. Quelles étranges penſées ces choſes ont fait naître en moi ! Pourquoi ces plaiſirs ne ſont-ils interdits qu'à nous ſeules ?

Sémire ne ſavoit que répondre à des queſtions ſi dangereuſes pour ſon ſecret. J'ignore moi-même toutes ces choſes, lui dit-elle. Pourquoi t'inquiéter par d'inutiles recherches ? Pourquoi te forger des idées vagues qui t'inſpi-

rent des désirs inutiles, & qui troublent la douceur de ton repos ? Pourquoi veux-tu, par une coupable curiosité, prévoir les desseins des dieux, qui seuls savent ce qui doit nous arriver, & qui regleront tôt ou tard notre destin suivant leur volonté toujours sage ?

Hélas ! repartit Mélide, j'en demande pardon aux dieux : mais je ne saurois m'empêcher de désirer que notre espece pût se multiplier comme les autres. J'ignore, à la vérité, comment cela se peut faire ; ce soin est sans doute réservé aux dieux ; mais les plantes proviennent de leur semence, les animaux naissent de différentes manieres. J'ai tout observé, je ne puis rien de plus. O si je trouvois ainsi quelque jour de petits humains, né de quelques-unes de ces manieres ! Dieux, que j'en aurois soin ! que je les aimerois ! Mais laissons-là ces illusions ; les dieux prendront soin de moi. Cependant, ô ma mere, permets-moi de te faire encore une question ; ce sera la derniere. Je n'ai pas toujours été comme je suis à présent, je le sais bien ; ce n'est que peu à peu que je suis de-

venue grande, ainſi que tous les êtres qui m'environnent. Je me ſouviens du temps où je n'étois guere plus haute qu'un pied d'œillet. Il faut que j'aie été encore plus petite ; il faut qu'il y ait eu un temps où j'ai commencé à exiſter, de même que les plantes, les oiſeaux & les autres créatures. Dis-moi donc, car certainement tu as exiſté avant moi, dis-moi comment & en quels lieux tu m'as trouvée, & ce qui s'eſt paſſé à mon ſujet. Si tu me dis cela, je parviendrai peut-être à découvrir quelques veſtiges, ou bien même.... Hélas ! je ne ſais pas bien ce que c'eſt ; tu pourrois me dire tout....

C'eſt ainſi que Mélide tourmentoit ſa mere en l'embarraſſant par mille queſtions. Tu m'affliges, ma fille, lui dit Sémire, tu m'affliges avec tes étranges diſcours. Je ne puis te dire comment tu es venue. Me trouvant toute ſeule, j'ai prié les dieux de me donner une compagne, & dans une belle matinée je t'ai trouvée toute petite ſous un roſier devant la cabane. Mais encore une fois, fille trop curieuſe, tu me tourmentes avec tes diſcours inu-

tiles. Cultive nos fleurs, joue avec tes agneaux, & n'irrite ni les dieux par ta curiosité, ni moi par des questions auxquelles je ne puis répondre. Depuis que tu te livres à ces étranges pensées, tu n'es plus ingénieuse à t'amuser, tu ne fais plus que t'inquiéter & m'affliger; cependant tu laisses ta grotte imparfaite, & tu négliges tes plantes.

C'est ainsi que Sémire, accablée de tristesse & d'inquiétude, vivoit dans la solitude avec sa fille. Mais les dieux prêterent enfin l'oreille à ses instances, & résolurent de convertir son chagrin en joie : l'amour se chargea de ce prodige. Dans le conseil des dieux, qui d'entre eux est plus capable de rendre heureuse une jeune beauté ?

Sur la terre ferme vis-à-vis l'île, habitoit un jeune homme d'une figure majestueuse : on l'auroit pris pour un dieu, quand il se promenoit sur les prés fleuris ou à l'ombre des bocages. Souvent son pere lui avoit raconté les calamités que son pays avoit autrefois essuyées. Tu vois là-bas cette tache dans la mer lui disoit-il en lui montrant de la main l'île (il la voyoit de sa cabane, qui n'étoit pas loin du rivage). Autrefois un long ter-

rain s'avançoit dans la mer comme un bras étendu. A l'extrémité de ce terrain, sur une éminence, habitoit un couple fidele; Milon, c'étoit le nom de l'époux, & Sémire, c'étoit celui de l'épouse. D'excellens paturages s'étendoient de notre rivage jusqu'à leur cabane, & de nombreux troupeaux paissoient sur l'une & l'autre rives. Une fille, qui, bien qu'elle ne fît que de naître, étoit déja un prodige de grace & de beauté, faisoit leur consolation & tout leur bonheur : les femmes du pays s'empressoient de venir contempler sa beauté, lui apportoient de petits présens, & bénissoient son heureuse mere. Mais il se fit tout-à-coup un bouleversement dont le seul souvenir me glace d'effroi. Au milieu d'une nuit obscure, un bruit mille fois plus effrayant que celui du tonnere, répandit la consternation dans toute la contrée. La terre trembla jusque dans ses fondemens; la mer irritée franchit ses limites en poussant des mugissemens horribles. Les accens de la terreur & de la désolation retentirent de toutes parts à travers l'obscurité du ciel. Jamais la nuit ne couvrit les airs d'un voile plus sombre.

On ignoroit la caufe de cet épouvantable événement. Tremblans & faifi de frayeur, tous fe rendirent aux champs. L'aurore naiffante éclaira les terribles ravages de la mer. L'onde furieufe avoit fubmergé les pâturages qui font entre la terre & cette île. Ce ne fut que lorfque le foleil eut dardé fes premiers rayons fur la mer calmée, que nous découvrîmes cette île : un de nous, à qui les dieux ont donné un œil plus perçant, crut, à la clarté du jour, voir la cabane de Milon, & des arbres tout à l'entour. Peut-être refpire-t-il encore avec fa compagne ; peut-être Mélide (ainfi s'appelloit leur aimable fille), condamnée à une trifte folitude, eft-elle la beauté la plus accomplie que jamais mortel ait vue.

Le récit de cette aventure fit fur l'efprit du jeune homme une impreffion profonde. Dès ce moment il fe rendoit fouvent au bord de la mer, pour rêver au deftin des habitans de cette île. Le bruit uniforme de la mer tranquille lui ayant un jour procuré un doux fommeil, l'Amour voltigea près de lui, le rafraîchit de fes ailes, afin que la chaleur du midi ne le réveillât pas, &

lui envoya un songe. Il lui fit voir le rivage de l'île. De petits Amours y voltigeoient sous des ombrages sacrés : leurs attitudes peignoient la tristesse, & ils se désoloient sur les rameaux chancelans des bosquets, ou sur le gazon fleuri. Une jeune beauté, parée de toutes les graces de l'Amour, & plongée dans une rêverie profonde, s'avançoit à pas lents, du fond d'un bocage. Elle marchoit nonchalamment & la tête penchée. Une partie de sa blonde chevelure flottoit sur ses épaules ; le reste étoit négligemment noué sur sa tête avec un rameau de myrte. Son beau visage étoit couvert d'une pâleur ravissante, semblable à celle de la rose qui se flétrit sur un sein naissant : le désir le plus vif erroit, prêt à s'éteindre, dans ses grands yeux bleus. Elle marchoit ainsi, sans ressentir la douce impression des zéphyrs qui se jouoient autour d'elle, & sans prendre garde aux plus belles fleurs qui se plioient amoureusement sous ses pieds, & qui, pour exciter son attention, exhaloient les plus agréables parfums. Elle n'appercevoit pas les fruits les plus savoureux : vainement l'arbre qui les portoit, l'invitoit à soulager ses branches cour-

bées

bées par le poids de l'abondance. Elle s'arrêta ſur le bord de la mer : elle jeta triſtement ſes regards ſur l'azur lointain de l'autre rive ; elle éleva ſes bras d'albâtre, & paroiſſoit implorer du ſecours. Alors le jeune homme crut flotter ſur la mer, & voler au ſecours de cette infortunée : il lui ſembla que l'Amour le recevoit ſur le rivage ombragé, & qu'il conduiſoit cette belle dans ſes bras tremblans. Il voyoit des petits Amours voltiger à leurs côtés, les entourer de guirlandes, & agitant doucement leurs aîles, les embaumer du parfum des fleurs. Le cœur du jeune homme palpitoit, ſes joues brûlantes ſe coloroient d'incarnat : alors ſes bras, qui s'étendoient pour ſerrer le bel objet, ne rencontrerent qu'un air vague & ſans réſiſtance. Il ſe réveille enfin, & il reſte encore long-temps dans une douce extaſe. Dieux! s'écrie-t-il les levres tremblantes, où ſuis-je ? Quoi ! elle s'eſt échappée de mes bras ! Hélas ! me voici couché ſur le rivage.... & cette île eſt loin d'ici. Un ſonge, hélas ! un ſonge, m'a trompé ; je le ſens, il m'a rendu malheureux pour jamais.

Depuis ce jour il ſe rendoit encore

plus fréquemment sur le rivage. Plongé dans de profondes réflexions, il marchoit ou il s'asséyoit sur le sable de la mer, & tournoit ses regards vers l'île au-delà des flots. La nuit sur-tout, à la clarté de la lune, lorsque toute la contrée étoit dans un profond silence, & qu'il n'entendoit que le frémissement de la mer, il se plaçoit à l'extrémité du rivage. Là il écoutoit s'il ne viendroit pas de l'île quelques sons jusqu'à lui. Souvent il croyoit entendre des accens plaintifs, & quelquefois une voix agréable : car l'imagination ardente des amans les trompe facilement. Souvent il appelloit à haute voix, & il lui sembloit qu'on lui répondoit dans un grand éloignement ; ou lorsqu'une étoile paroissoit à l'horizon derriere l'île, il croyoit voir une lumiere, ou la clarté d'un foyer. Peut-être, disoit-il, peut-être est-elle assise là-bas toute seule auprès de la flamme nocturne de son foyer, rêvant à son triste destin, & gémissant en vain, pendant le silence de la nuit, sur la perte des jours de sa jeunesse. O vents, que n'ai-je vos aîles ! Hâtez-vous, ô vents, volez vers ce rivage, & dites-lui qu'un malheureux languit sur ces bords.

Mais quoi! se disoit-il souvent, qu'est devenue ma raison, malheureux que je suis! Quel est l'objet de mon amour? Un songe, un vain fantôme.... Je dormois ici, & mon imagination a tracé à mes yeux une image, à la vérité, beaucoup plus belle que tout ce que j'ai jamais vu : je me suis réveillé; mais, dieux! cette image n'a point disparu comme un songe : profondément gravée dans mon imagination, elle regne sur toute mon ame. Cependant ce songe, ce fantôme, qui n'a peut-être nulle part dans le monde sa réalité, je l'aime : il me poursuit en tous lieux; il nourrit dans mon cœur un feu continuel, & des tourmens, hélas! trop réels; il m'entraine puissamment sur le rivage. Ah! rougis, & reprends ta raison : redeviens ce que tu as été; sois tranquille & content; sois assidu & industrieux dans ton travail. Va, ris de ta folie; quitte ce rivage, & rends graces aux dieux de n'être pas encore devenu la risée de tout le canton.

Mais c'étoit en vain qu'il cherchoit à dompter cette étrange passion. Vainement il prenoit la résolution de fuir le rivage. Au milieu de ses occupa-

tions les plus agréables, cette image s'offroit ſans ceſſe à lui; ſans ceſſe il lui ſembloit qu'une divinité inviſible l'entraînoit ſur les bords de la mer. O dieux! s'écrioit-il alors, cet amour me tourmentera-t-il à jamais en vain? une illuſion remplira-t-elle les jours de ma jeuneſſe de ſouffrances qu'aucun eſpoir ne doit finir? Mais ce ſonge n'eſt point de ceux que le haſard fait naître: jamais mon imagination ne s'eſt élevée à cette idée de beauté qui ſurpaſſe ſi fort tout ce qui s'eſt offert juſqu'à préſent à mes yeux. Ah ſans doute un dieu m'a inſpiré ce ſonge. Mais pourquoi; quel peut être ſon deſſein? Je ne puis le découvrir. Si la beauté que j'ai vue vit en effet dans cette île, pourquoi me l'a-t-il fait voir? pourquoi veut-il que je me conſume d'amour pour elle? pourquoi m'abandonne-t-il ſans eſpoir, ſans aſſiſtance, ſans me montrer les moyens de parvenir à ce rivage? Puiſqu'il eſt impoſſible d'atteindre à la nage cette île trop éloignée, quel parti dois-je prendre, & que puis je tenter? Les dieux ont donné, il eſt vrai, à l'homme des penſées audacieuſes, & un eſprit fertile

en inventions : ils lui laiſſent librement exercer ſes éminentes facultés : mais, dieux ! quel eſprit humain peut m'enſeigner à marcher ſur les flots de la mer, ou à nager ſans péril ſur l'onde comme le cygne ?

Aſſis ſur le rivage, l'eſprit enflammé, il ſe mettoit ſouvent à rêver & à méditer profondément ſur les moyens de traverſer la mer. Car les hommes n'avoient pas encore inventé l'art de ſe confier aux flots. Qu'avoient-ils à faire ſur les côtes lointaines, puiſque chaque contrée où il croiſſoit de l'herbe pour leurs troupeaux, où il ſe trouvoit des arbres portant des fruits ſalubres, & où il couloit un clair ruiſſeau, fourniſſoit abondamment à leurs beſoins ? Long-temps il médita, long-temps il rejeta les moyens qu'il avoit trouvés. Un jour qu'il promenoit triſtement ſes regards ſur la mer, il vit de loin quelque choſe que les vagues pouſſoient vers le rivage. La joie & l'eſpérance ſe peignirent dans ſes yeux perçans. L'objet approchoit toujours : enfin il vit flotter ſur l'onde le tronc énorme d'un arbre renverſé par l'orage, & creuſé par les ans. Un lapin timide, ſans doute

pourfuivi fur la côte par quelque chaffeur, s'étoit fauvé à l'aide de ce tronc : il étoit tapi dans le creux de l'arbre, une branche touffue fe recourboit fur lui, & le couvroit de fon ombre. Un vent doux acheva de pouffer le tronc fur le rivage à côté du jeune homme. Alors il preffentit fon bonheur, & dans fon raviffement il fauta de joie. Plongé dans une nouvelle rêverie, il cherchoit à débrouiller l'image obfcure que cette vue avoit tracée dans fon imagination, & qui, comme une ombre de la nuit, tantôt s'évanouiffoit, & tantôt reparoiffoit. Il traîna enfuite le tronc à fec fur le fable, réfolu de commencer dès le lendemain à l'aube du jour, un ouvrage dont il n'avoit encore qu'une idée bien imparfaite. Le doute & l'efpérance l'agitoient tour-à-tour : le fommeil ne ferma point fes paupieres. A la pointe du jour, muni d'un petit nombre d'inftrumens groffiers, (car dans ce temps l'heureufe fimplicité avoit befoin de peu) il vola au rivage. Mais, difoit-il, j'ai vu fouvent des feuilles repliées que les vents emportoient de deffus le rivage, nager doucement fur l'onde. J'ai vu encore en dernier lieu, fur l'étang près

de notre cabane, des papillons qui voltigeoient tout à l'entour, & se posoient çà & là sur ces feuilles, sans mouiller leurs pieds délicats. Faisons un essai. Déja la nature a fait la moitié de l'ouvrage : je vais creuser ce tronc de maniere que je puisse y être commodément assis. Il dit, & commença gaiement son travail. O toi, s'écria-t-il, qui que tu sois, déité bienfaisante, toi qui as gravé dans mon cœur ce songe ineffaçable, entends mes prieres, fais que mon entreprise réussisse.

Souvent il se reposoit, & jetoit la vue du côté de l'île en disant : O toi la plus belle d'entre les mortelles, de quels obstacles, de quels dangers l'amour ne triomphe-t-il pas ? O quelle douce espérance me fait tressaillir de joie ! Comment pourras-tu me refuser ta tendresse lorsque je serai arrivé sur tes bords, à moi dont la passion affronte les gouffres de la mer ? Jamais l'amour a-t-il tenté un projet plus hardi ?

Cependant il perdoit souvent courage, & abandonnoit son travail. Insensé que je suis ! se disoit-il, quelle est la folie de mon entreprise ! Si quelqu'un venoit à passer, & qu'il me dît, Mon ami, que

fais-tu là ? Que penseroit-il de cette réponse, Je creuse ce bois pour m'y loger, & voguer ainsi sur la vaste mer ? Quel est le pere dénaturé, seroit-il en droit de me repliquer, qui abandonne si imprudemment son fils à sa frénésie ? En parlant ainsi il regardoit, plein de dépit, son ouvrage commencé. Mais quoi ! reprenoit-il aussi-tôt, & quand je ne réussiroit pas, je n'aurois perdu que quelques heures de loisir. Puis-je moins risquer pour mon amour ? Certainement cette île est habitée : ce que mon pere m'en a dit, me rend la chose vraisemblable : & mon songe, qu'un dieu seul peut m'avoir inspiré, me la rend certaine. Et si cette île est habitée, dieux ! que ses habitans doivent être malheureux ! Si le pere, si la mere de la belle étoient morts, s'ils meurent un jour, & qu'elle reste seule, abandonnée de tout, condamnée à passer sa jeunesse florissante dans une affreuse solitude, consumée par le chagrin & par le désespoir ! Non, ce n'est plus l'amour, c'est la seule compassion qui doit m'exciter aux plus hardies entreprises. C'est ainsi qu'il perdoit & qu'il reprenoit souvent courage.

Quelques jours s'étant écoulés, le tronc

ſe trouva creuſé, & il avoit déja, quoiqu'imparfaitement, la forme d'un bateau. Il le traîna alors avec peine dans un endroit où la mer, renfermée entre deux rivages, n'éprouvoit que peu d'agitation. Là il mit ſa barque à flot, & s'étant placé au milieu, il ſe laiſſa aller au gré des vents. Cependant il obſervoit ſoigneuſement les défauts de ſon ouvrage : les flots l'ayant ramené ſur le ſable, il recommença ſon travail, il reforma ſa barque, & l'eſſaya ſouvent. Voilà, diſoit-il, la moitié de l'ouvrage achevée : mais comment parviendrai-je à diriger ma courſe en pleine mer ? Comment arriver juſqu'à cette île, ſans m'expoſer à être le jouet des flots? Il ſe préſentoit à ſon imagination mille idées qu'il rejetoit auſſi-tôt. Mais, pourſuivoit-il, le cygne ne dirige-t-il pas ſa courſe en fendant l'onde avec ſes larges pieds ? & tous les oiſeaux qui nagent dans les eaux ne font-ils pas de même ? Un animal m'a enſeigné à nager ſur le tronc d'un arbre, j'apprendrai des animaux les moyens de perfectionner encore cette nouvelle invention. Si je me faiſois des pieds de bois, large comme ceux du cygne quand il les plonge dans l'onde, & ſi je les arrangeois aux deux

côtés du tronc creusé, pour fendre l'onde? Transporté de cette idée, il se hâte d'aller couper du bois propre à remplir son projet, & bientôt il lui donne la forme de rames : il monte ensuite dans le bateau, & les essaie longtemps sans succès. Cependant il observoit tous les jours la direction des pieds des oiseaux aquatiques, & tous les jours il découvroit de nouveaux moyens de gouverner son bateau. Long-temps il se borna à voguer dans le petit golfe : mais l'expérience l'ayant rendu plus hardi, il osa se risquer sur la pleine mer; & ayant ramené heureusement sa barque, il sauta de joie sur le rivage. Le voilà donc réalisé, s'écria-t-il, ce prodige qui m'a tant tourmenté. Demain, aux premiers rayons du soleil, je serai sur mer; & si les vents me sont favorables, je veux, dans cette petite barque, entreprendre hardiment le voyage de l'île. C'est être criminel que de ne pas tenter de porter aux malheureux du secours à travers les périls, quelque grands qu'ils puissent être. Ayant dit ces mots, il attacha son bateau dans le petit golfe, & s'en retourna à sa cabane; car la nuit étoit venue.

Fin du Chant premier.

CHANT SECOND.

L'Amour, qui, ſans être apperçu, étoit toujours reſté près du jeune homme pour l'exciter au travail, s'élance à travers la nuit humide & la clarté de la lune, & porte ſon vol rapide vers une île habitée par Eole. Il entendit de loin le mugiſſement des vents renfermés dans la caverne profonde d'un rocher; bruit ſemblable à celui de la tempête lorſqu'elle agite l'océan. Cependant il deſcend ſur le roc, qui du fond de la mer élevoit ſa ſuperbe cime. Là le dieu des vents étoit aſſis ſur un quartier de rocher à l'entrée de la caverne. Les vents, d'un vol bruyant, ſemblables à des abeilles qui bourdonnent autour de leur ruche, ſortoient & rentroient ſans ceſſe. Il ordonnoit aux uns de ſoulever la mer, aux autres de mugir dans les montagnes, ou de raſſembler un orage ſur les coupables; & il chargeoit des vents plus

doux de souffler dans les campagnes autour des cabanes paisibles, pour raffraîchir l'homme champêtre dans ses travaux.

Mais son empire n'avoit plus de charmes pour lui : assis sur le roc humide, le coude appuyé sur son genou, sa tempe étoit cachée dans sa main, sur laquelle flottoient les boucles de ses cheveux. Devoré de chagrin, il contemploit tristement les vagues qui rouloient leur masse énorme à la clarté de la lune : car il étoit tourmenté d'une passion violente pour une néréide. L'Amour voltigeant un jour au-dessus de son rocher, & le voyant oisif, couché devant sa caverne, l'avoit blessé d'une de ses flèches les plus aigues. Le fils de Cythérée l'entendant gemir, s'arrêta sur un rocher voisin pour écouter ses plaintes. O toi, disoit-il d'un ton languissant, toi la plus aimable de toutes les nymphes du cortege de Thétis, la plus belle de toutes celles qui nagent dans la mer, mes tourmens n'exciteront-ils jamais, sinon ta tendresse, du moins ta pitié ? Hélas ! depuis combien de temps l'Amour ne me fait-il pas souffrir ! En vain des vents officieux portent à tes oreilles

mes soupirs & mes plaintes : tu n'es pas touchée de l'ardeur qui me consume : tu vois avec indifférence mes regards passionnés, lorsque tu nages légérement sur les eaux qui réfléchissent ton sein d'albâtre. Si quelquefois tu t'élances au-dessus des ondes, j'éprouve, à la vue de tes attraits, un doux frémissement : mais quand te plongeant tout-à-coup au fond des eaux, tu échappes à mon œil avide, hélas ! une froide terreur s'empare de mes sens. Que j'aime à te voir, sur l'onde éclatante, folâtrer avec d'autres nymphes, lorsque la vivacité de vos jeux fait blanchir la mer tranquille ! Mais une jalouse rage s'empare de mon cœur quand dans des combats folâtres vous poursuivez avec des rameaux de jonc les dieux marins couronnés de roseaux, & que celui que tu poursuis se tourne tout-à-coup, & te serre entre ses bras nerveux. Tes membres humides échappent, à la vérité, à ses efforts ; tu te caches sous l'onde, & tu reparois soudain loin de lui avec un rire moqueur. Mais quand il te poursuit sous les flots, quand mon œil vous perd de vue l'un & l'autre, ou qu'un de ces dieux, for-

tant tout-à-coup de la mer, te surprend & te souleve en éclatant de rire, ah j'entre alors en fureur, je frappe la terre de mon pied.... car tu souris; & loin d'être indignée de son audace, tu oublies les tourmens qui me consument. C'est alors que mon bras nerveux saisit un quartier de rocher pour exterminer le téméraire : j'appelle les vents les plus impétueux; je leur ordonne d'exciter une tempête furieuse, & de troubler un spectable qui m'est odieux. Mais la crainte de te courroucer me fait tomber le rocher de la main; je fais rentrer les vents impétueux dans leur caverne, & je me livre à une impuissante rage. Sans cesse mes regards langoureux te cherchent; & lorsque le frémissement des vagues me réveille pendant la nuit, je crois que tu nages le long du rivage : je t'appelle en vain, & je maudis l'obscurité qui te dérobe à ma vue. O que n'es-tu une fille de la terre? Des flots perfides m'empêchent de te suivre en tout lieu, & de te faire entendre mes soupirs & mes plaintes. Viens, ah viens sur mon rivage. Tu y trouveras des grottes agréables; mes zéphirs les plus doux te rafraîchiront de leur souffle, ils assem-

bleront pour toi, de toutes les parties du monde, les parfums les plus exquis; & leur haleine féconde fera naître alentour de mon île les ombrages les plus délicieux. Viens, sois la souveraine des vents. Viens avec ces air enchanteur que tu avois lorsque je te surpris pour la premiere fois sur mon rivage, où tu étois assise sur l'herbe fleurie, tandis que tes membres de lis brilloient au soleil, & que des gouttes transparentes couloient de ton corps sur le gazon, comme la rosée du matin coule des roses fraiches. Viens, ne te dérobe pas à mes embrassemens. Ne retourne plus dans les flots: ne fais plus comme tu fis le jour que j'étois près de te joindre, & que tu te précipitas dans les ondes, en me laissant en proie à toutes les agitations de l'amour.

Ainsi se plaignoit le roi des vents, quand l'Amour s'approcha de lui. J'ai entendu tes gémissemens, puissant monarque des vents, lui dit l'Amour. Je suis le fils de la déesse à la belle ceinture. Il est en mon pouvoir de terminer tes peines. Je te jure par le sublime olympe, que si tu daignes m'accorder une demande, le plus sûr & le plus

perçant de mes traits bleſſera l'inſenſible fille de Nérée. Elle-même viendra ſur tes bords, en rougiſſant avec une aimable pudeur, & recompenſera tes ſouffrances par une tendreſſe pleine d'ardeur. Éole lui répondit avec une agréable ſurpriſe : O fils de la puiſſante Vénus, que veux-tu de moi ? Je ne puis te récompenſer que foiblement du bonheur que tu viens de me promettre par un ſerment auguſte. Apprends donc ce que j'attends de toi, reprit l'Amour. Dès à préſent renferme tous tes vents juſqu'à l'heure où le ſoleil ſe replonge dans la mer, & donne-moi mille zéphirs, qui pendant tout ce temps là ſeront ſoumis à mes ordres. Soudain d'une voix redoutable, Éole rappelle les vents vagabonds : les vents obéiſſent, volent & arrivent de toutes parts. Le dieu les enferme, & mille zéphirs viennent voltiger autour du fils de Vénus.

Bientôt, lui dit l'Amour, tu recevras le prix de tes ſervices, & tu verras tes vœux accomplis : maintenant je vole où mes affaires m'appellent. Il dit, & prit ſon vol, avec ſon cortege de zéphyrs, vers le rivage où à travers le crépuſcule du matin, il apperçut l'entre-

prenant jeune homme qui, transporté de joie à la vue de la belle aurore, avoit l'ame remplie d'un doux pressentiment. La mer calme & tranquille frémissoit doucement à l'aspect du soleil. Alors il vit plus distinctement que jamais l'île située vis-à-vis de lui. Le rivage retentissoit du chant des oiseaux, & deux ramiers prirent leur vol au-dessus de sa tête vers l'île. Les vents les plus doux souffloient seuls sur la rive ombragée. Tel fut le calme qui régna sur la terre & sur l'onde lorsque Vénus sortit de l'écume des flots : le ciel serein, la mer verdâtre, les bords émaillés contemplerent son éblouissante beauté ; les vents étonnés suspendirent leur vol, les amoureux zéphyrs caresserent la déesse par mille baisers. Cependant le jeune homme, dont l'Amour avoit ranimé le courage & la passion, monta dans sa barque. O souverain des mers, ô Neptune, s'écria-t-il, dieux & déesses qui habitez l'empire des ondes, soyez favorables à mon entreprise. Ce n'est point l'audace, ce n'est point une coupable présomption qui me fait tenter un projet si hardi ; non ; c'est le sentiment le plus pur, c'est l'amour qu'un dieu a mis au

fond de mon cœur : c'eſt le déſir vertueux de porter, à travers les dangers, du ſecours à des infortunés. Laiſſez-moi atteindre le rivage de cette île. Et toi, divinité qui m'as inſpiré cet amour, ne m'abandonne pas : c'eſt toi qui as fait naître dans mon ame cette penſée hardie.

Il parloit encore, quand tout-à-coup l'Amour fit croître du fond de la barque une perche élevée, & ornée de guirlandes de fleurs qui flottoient dans les airs ; & le bateau s'avançoit vers l'île : car ce dieu avoit ordonné aux zéphirs de ſouffler dans les guirlandes, & de l'éloigner du rivage. D'autres furent chargés de ſéparer les vagues devant la barque, & d'applanir le chemin fluide : d'autres eurent ſoin de rafraîchir le jeune homme, qui ſaiſi d'une ſainte ſurpriſe, s'apperçut qu'un dieu l'aſſiſtoit. Alors, l'ame remplie d'un grand courage, il s'éloigne de la rive, tandis que l'Amour vole inviſiblement devant lui. Du fond des abymes & des rives lointaines accouroient les fils de Neptune, les tritons & les néréides, courronnés de jonc : ils formoient autour de la barque un grand cercle, étonnés de l'audace du mortel qui le premier oſoit

se confier à la vaste mer sur un frêle vaisseau. « Sois heureux chanterent-ils, que tout favorise ton voyage, ô courageux jeune homme ! L'Amour te récompensera, l'Amour, qui t'a rendu assez hardi pour t'exposer sur les flots de la mer, dans le tronc creusé d'un arbre. Qu'il fait beau te voir voguer sur les ondes éclatantes, semblable au cygne majestueux qui fend les eaux avec ses pieds ! Amour vole, il est vrai, devant toi : celui-là est heureux qu'Amour prend sous sa protection. Recevez-le sans accident ; ombres de l'île ; c'est là qu'il trouvera la récompense, la douce récompense, de son industrie & de son courage. Nous lisons dans l'avenir ; nous voyons ton art perfectionné. Des nations couvrent l'océan de leurs flottes, & voguent chez des peuples lointains. Des hommes différens par les mœurs, séparés par des mers immenses, s'accueillent avec surprise sur de paisibles côtes : ils vont chercher & ils rapportent les trésors de l'étranger, son superflu, ses sciences & ses arts. Alors on verra le nautonnier nager sans crainte sur l'abyme immense, & se tracer un chemin à travers les mers ignorées. Il affrontera hardiment la

tempête furieuse, lorsque le ciel & la terre se soulevant, son navire deviendra le jouet des flots. Telle, est l'audace & l'industrie de la race de Promethée : le feu des dieux brûle dans le cœur des hommes, & les périls menaçans enflamment leur indomptable courage ».

Ainsi chanterent les néréides & les dieux marins, en formant des danses tumultueuses autour de la barque : tandis qu'à l'harmonie de leurs chants les tritons joignoient les accords de leurs trompes. Cependant le jeune homme voguoit heureusement, & parvint sans accident au rivage de l'île, qui le reçut sous ses frais & voluptueux ombrages. Plein de joie, il sauta hors de sa barque, qu'il traîna sur le sable pour la mettre à l'abri; ensuite il rendit graces aux dieux d'avoir été si favorables à son entreprise audacieuse. Rempli d'une douce espérance, il traverse les ombres de l'île. A chaque pas il remarque avec ravissement des traces de mains laborieuses : il voit des figuiers, des pommiers & des poiriers plantés en allées fertiles : la vigne, s'étendant d'un arbre à l'autre, étoit si chargée de raisins, que les branches se courboient sous le poids

des grappes : des jasmins & des myrtes formoient ça & là des bosquets délicieux; & mille petits ruisseaux dont les bords étoient émaillés de différentes fleurs, couloient avec un agréable murmure sous les cintres que formoient les arbrisseaux.

Pendant qu'il étoit occupé de ce nouveau spectacle, Mélide étoit assise dans la cabane auprès de sa mere. La tête penchée sur son sein, elle resta longtemps dans un profond silence : enfin Sémire lui parla ainsi : Quoi, ma fille, je te verrai toujours rêver ! Qui peut t'attrister, ma chere Mélide ?

Mélide, les yeux inondés de pleurs, répondit ainsi : Helas ! je rêve sans pouvoir en dire la cause. J'ignore pourquoi mon cœur palpite ; je ne sçais pas ce qui oppresse si fort ma poitrine ; je sens seulement que je suis malheureuse, & plus malheureuse que toutes les autres créatures.

Eh quoi, ma chere Mélide, reprit douloureusement sa mere, tu te trouves malheureuse ! Ce sont des idées chimériques qui te rendent telle. Que te manque-t-il ? Toutes tes plantes croissent comme tu le desires ; tout ce que tu entre-

prends te réussit : tes berceaux se revêtent des plus aimables ombrages pour te recevoir ? les arbres que tu plantes sont les plus beaux de l'île : tout ici s'empresse à te caresser & à te réjouir : pourquoi ton troupeau n'est-il plus ta plus chere occupation ?

Oui, dit Mélide en pleurant, hélas oui, autrefois la joie me suivoit en tous lieux ; maintenant il n'en est plus pour moi. L'ombrage aujourd'hui ne fait que nourrir mon chagrin. La vue de chaque plante m'inspiroit autrefois du plaisir ; je le respirois avec le parfum de chaque fleur ; mais hélas ! à présent il n'est plus de plaisir pour moi dans toute l'île, & je suis la plus malheureuse des créatures vivantes. Si je vois les oiseaux se rassembler, se réjouir & chanter sur la cime des arbres ; si je vois mes moutons réunis bondir dans la prairie, ou se reposer tranquillement à l'ombre & se réjouir d'être ensemble, alors je ne puis m'empêcher de désirer . . . .

Sémire interrompit son discours par ces mots : Mais quoi ! toujous les mêmes plaintes ! Fille ingrate envers les dieux ! peux-tu t'abuser au point de dé-

ſirer des choſes que tu ne ſaurois nommer, des choſes qui ne ſont pas dans la nature ? Eh quoi ! ſi j'allois murmurer auſſi de ce que cette mer n'eſt pas une terre, ou de ce que je ne ſais pas voler comme les oiſeaux, ou de ce que les arbres ne peuvent pas s'entretenir avec moi ? . . . . Cependant ces plaintes ſeroient moins bizarres que les tiennes.

Mélide reprit : Non je ne trouve pas mes déſirs ſi déraiſonnables. Pourquoi faut-il que nous ſoyons ſeules privées d'un bien dont tous les animaux jouiſſent ? Ne leur reſſemblons-nous pas en tout ? Ils mangent, ils dorment, ils entendent, ils ſentent comme nous : ils ſe réjouiſſent, ils s'affligent ſurtout quand on les ſépare de leurs ſemblables : pourquoi, ayant tant de choſes communes avec eux, ne leur reſſemblerions-nous pas en cela ?

Pourquoi ? répondit la mere d'un ton fâché : c'eſt aux dieux qu'il faut demander pourquoi ils ne t'ont pas donné d'autre ſociété que celle de tes douces brebis & des vifs oiſeaux. Si telle eſt leur volonté, ceſſe de t'en plaindre.

Mais, reprit Mélide d'une voix timide, le mouton ne ſe réjouit pas de la ſociété du chevreuil, ni la colombe

de celle du canard : chaque créature ne cherche que celle de ſon eſpece. Et nous, ne ſommes-nous pas auſſi une eſpece particuliere ? Celui de mes moutons qui me chérit le plus, ſe divertit bien plus avec ſon ſemblable qu'avec moi.

Eh bien, pourſuit Sémire, ne ſuis-je pas une ſociété de ton eſpece ? Je t'aime bien plus que les brebis ne peuvent aimer les brebis ; je t'aime plus que les oiſeaux ne peuvent aimer les oiſeaux.

Oui, repartit tendrement Mélide, hélas ! oui, ma mere. Mais toi-même, je vois que tu t'attriſtes. Peut-être t'affligerois-tu moins ſi nous étions en plus grand nombre ; nos divertiſſemens ſeroient plus variés. Quel plaiſir n'aurois-je pas, ſi nous étions en plus grand nombre, ſi, réuniſſant nos efforts, nous tâchions de te réjouir ! Ah s'il y avoit ſeulement ici une créature comme moi, un être qui prît part à tous mes petits plaiſirs, qui fût toujours à mes côtés, qui.... Hélas ! il me ſemble.... Mon cœur t'aime par-deſſus tout ; mais il me ſemble que ce cœur eſt ſuſceptible d'encore plus d'amour,

d'amour, & cela pour un objet que je ne saurois ni trouver ni définir.

Sémire dit en soupirant : Que tes funestes désirs jettent de trouble dans mon ame ! Les dieux refusent de les accomplir, parce que tu demandes avec trop d'importunité. De chaque arbre, de chaque pierre ils pourroient faire des créatures comme toi ; mais. . . .

Mélide interrompit avec vivacité sa mere : Quoi ! les dieux pourroient faire un tel prodige ? O dieux ! auprès de chaque arbre, sur chaque pierre je vous ferai des sacrifices ; je vous offrirai ce que chaque saison produit de plus beau ; je vous implorerai sans cesse. . . . . Oui, je vais. . . . Tout-à-coup Sémire releva la tête. Dieux ! s'écria-t-elle, que vois-je ? A ces mots elle resta immobile comme une statue. Le jeune homme s'étoit arrêté à la porte de la cabane, tout aussi troublé. Dieux ! c'est elle, s'écria-t-il, c'est la même que j'ai vue en songe.

Sémire, saisie de frayeur, se leve de son siege : Si tu es un habitant de l'Olympe, dit-elle, & que tu viennes nous visiter dans notre demeure, ah ! regarde-nous favorablement, &.... Mais quoi ! je te vois

arrêté sur le seuil de la porte tout aussi troublé que nous, qui que tu puisses être, sois le bien-venu. Alors le jeune homme entra dans la cabane, & leur parla ainsi : Ah ! recevez-moi favorablement dans votre demeure. Je ne suis pas un habitant de l'Olympe : je suis arrivé dans votre île par un moyen extraordinaire, & j'implore votre bienveillance.

Mélide, pendant leur entretien, étoit restée sans mouvement, occupée à considérer la belle stature du jeune homme. Enfin elle parla ainsi : Oui les dieux ont enfin exaucé mes vœux ; ils ont produit cette charmante figure pour me tenir compagnie. Approche-toi de mes côtés ; viens que je touche tes mains, & tes joues colorées comme la rose. Dis-moi, de quelle maniere les dieux t'ont-ils créé ? Ah ! sans cesse je vais leur rendre graces de ce bienfait. Dis-moi, qu'étois-tu il y a un moment ? Un arbre ? une pierre ? Et en parlant ainsi elle pressoit la main tremblante du jeune homme contre son sein palpitant. Le jeune homme reprit en soupirant : O ma bien-aimée ! s'il m'est permis de te nommer ainsi..... Moi ! interrompit Mélide ; ah ! dis-le-moi sans cesse, je

l'entendrai avec raviſſement. Me voilà enfin heureuſe : tous mes vœux ſont accomplis en toi. Sens, ah ! ſens comme le cœur me bat de joie ! Ma main tremble dans la tienne : jamais je n'éprouvai tant de joie, jamais je ne ſentis ce que je ſens.

Dieux ! que je ſuis heureux ! s'écria le jeune homme. Depuis long-temps je t'aime pardeſſus tout. Ah que mon voyage périlleux eſt fortuné ! Que je ſuis bien récompenſé de mon entrepriſe téméraire ! En parlant ainſi il preſſa la main de la jeune fille ſur ſes levres.

Que fais-tu ?... Qu'eſt-ce que j'éprouve ? s'écrie Mélide. J'expire de volupté. Tout ce que tu entreprends fait paſſer dans mon ame un raviſſement que je n'ai jamais ſenti. Mais toi, voudras-tu toujours être avec moi, m'aſſiſter dans toutes mes occupations, & partager tous mes plaiſirs ?

Comment, repartit le jeune homme, pourrois-je faire autrement, puiſque je ne ſaurois être heureux qu'en te poſſédant ?

O ma mere ! s'écria enſuite Mélide, que les dieux ſont bons d'avoir exaucé

mes vœux téméraires, d'avoir produit cette aimable créature pour me tenir compagnie ! Vois, ma mere elle eſt auſſi grande que moi : elle n'eſt pas petite comme lorſque tu me trouvas ſous les roſiers.

Sémire dit alors : Remettons-nous de notre trouble ; aſſéyez-vous tous deux auprès de moi : & toi, jeune homme, nous te béniſſons. Tu ne ſaurois être venu en ce lieu dans de mauvais deſſeins. Raconte-nous d'où tu viens, & comment tu es venu dans notre habitation ſolitaire. Il faut que tu aies éprouvé des choſes bien extraordinaires.

Ils s'aſſirent alors. Mélide & le jeune homme ſe tenoient par la main. Il commença à raconter ſes aventures, & comment un dieu lui avoit montré en ſonge la belle Mélide ; comment il l'avoit aimée ; comment il s'étoit déſolé ſans eſpérance, ſe voyant ſéparé d'elle par la vaſte mer ; comment il avoit enfin conſtruit ſon bateau, & s'étoit expoſé ſur les flots, dans le tronc creuſé d'un arbre, qu'il conduiſoit avec des pieds de bois ; & comment, par l'aſſiſtance des dieux, il avoit abordé ſur le rivage.

Elles écouterent avec ſurpriſe ces aven-

tures merveilleuses, & Sémire reprit : Ce sont les dieux qui t'ont inspiré le dessein & le courage d'entreprendre à travers le flots ce voyage périlleux. Ah ! nous te bénissons, & nous offrirons aux dieux des sacrifices d'actions de graces : ils t'ont conduit dans cette île pour notre bonheur, & n'ont pas voulu me laisser succomber au chagrin qui me consumoit.

Mélide poursuivit ainsi : Il se trouve donc un autre rivage & d'autres habitans par-delà cette mer ? . . . . C'est ce que j'ai toujours bien conjecturé, quoique ma mere me l'ait toujours caché. Et toi, ah ! ne t'en retourne jamais sur ce rivage dans ton tronc creusé : reste avec moi, ne sois qu'à moi seule. Il me semble que je ne pourrois souffrir que tu aimasses d'autres compagnes comme tu m'aimes. Mais dis-moi ; tu ne me parois pas fait comme moi : un duvet léger que je n'ai pas, garnit ton menton. C'est, répondit le jeune homme, parce que je suis un garçon, & que tu es une fille. Un garçon reprit Mélide : que tu m'étonnes ! Cependant je ne pourrois pas t'aimer davantage, quand tu serois entiérement

fait comme moi. O que de choſes ma mere m'a cachées !

Sémire ſourit à ces mots, & ordonna à ſa fille de préparer les plus beaux fruits pour le ſoupé. Auſſit-tôt Mélide amenant le jeune homme avec elle, alla cueillir les plus beaux fruits. Inſenſiblement, au milieu de leurs embraſſemens & de leurs tendres entretiens, ils oublierent les fruits qu'il cherchoient, & porterent leurs pas dans le lieu du rivage où étoit le bateau. Regarde, diſoit le jeune homme, regarde, ma bien-aimée ; voilà le tronc qui m'a fait traverſer les flots de la mer, & qui m'a conduit dans tes bras. Elle y courut ſoudain, rempli d'une vive admiration. O invention merveilleuſe ! s'écria-t-elle, ô témérité ! Se confier aux vaſtes mers dans un vaiſſeau qui ne peut être que le jouet des vagues, comme la feuille volante d'une fleur eſt le jouet des vents les plus doux dans les airs ! & c'eſt ton amour pour moi qui t'a inſpiré tant de courage ! O mon bien-aimé ! comment puis-je te remercier de ton amour ? Mais dis-moi, qu'eſt-ce que je vois là d'attaché au deux côtés de la barque ? Sans doute ce ſont les deux pieds de bois,

à l'aide desquels, semblable au cygne, tu as dirigé ton voyage ? Je te salue, tronc creusé, je te salue, arbre des rives lointaines : tu est plus beau à mes yeux, ainsi étendu, dépouillé de tes ornemens, que tout autre orné de la plus belle parure du printemps. Béni soit le lieu que tu as ombragé : bénis soient les ossemens de ceux qui t'ont planté : que le printemps prodigue toutes ses beautés dans le lieu où ils reposent. Mais toi, mon bien aimé..... ainsi (dit-elle au jeune homme ; & pendant qu'elle lui parloit & qu'elle le tenoit étroitement embrassé, une larme de tendresse s'échappa de son œil) ah ! je t'en conjure, ne m'abandonne pas ; ne remonte jamais dans ce tronc creusé, pour quitter ce rivage. Ah ! si jamais tu le quittois, puissent alors les vagues irritées, sensibles aux plaintes que m'arracheroit ton infidélité, te rejeter ici dans mes bras ! O ma bien-aimée ! reprit le jeune homme, en essuyant par mille baisers les larmes qui couloient sur ses joues, que tes craintes sont injustes ! Puisse la premiere vague m'engloutir dans les abymes, si jamais je quittois ces bords dans ce détestable

deſſein. Et comment pourrois-je m'y réſoudre, puiſque tu es tout mon bonheur & toute ma joie? Je veux conſtruire ſur ce rivage fortuné deux autels: l'un ſera conſacré à la belle Vénus & à ſon puiſſant fils, car c'eſt lui qui a fait naître dans mon cœur cet amour invincible & cette hardie réſolution; l'autre au dieu des mers, qui m'a protégé ſur les flots. Enſuite ils prirent le chemin de la cabane, & ils poſerent les fruits ſur la table dans des corbeilles ſimples. Au milieu de la joie de leurs entretiens, la nuit vint, & l'amour les conduiſit dans un berceau de jaſmin & de roſe, à côté duquel une ſource faiſoit entendre ſon gazouillement. De petits amours folâtroient ſur les rameaux du berceau, & de doux zéphirs, ſecouant leur aîles parfumées, ſe jouoient autour des amans.

Leurs deſcendans perfectionnerent l'art de naviguer ſur la mer: ils bâtirent ſur ſes bords une ville floriſſante, & ils la nommerent Cythere. La mer Laconienne réfléchiſſoit au loin la hauteur de ſes tours & la ſplendeur de ſes bâtimens. [illegible]e plus beau de ces édifices étoit un temple entouré d'un double rang de colonnes, &

consacré au dieu d'amour. Le bonheur & l'abondance régnoient dans les murs de cette ville ; & les vaisseaux de l'océan, richement chargés, venoient de toutes parts se rendre dans son port commode.

Fin du Tome premier.

TABLE.

PRÉFACE de l'Auteur, pag. v
Préface du Traducteur, xvj
LA MORT D'ABEL. Chant premier, 30
Chant second, 57
Chant troisieme, 100
Chant quatrieme, 138
Chant cinquieme, 186
LE PREMIER NAVIGATEUR. Chant premier, 237
Chant second, 263

Fin de la Table.



